B.VII
3

L.F.C.
B.582u

BIBLIOTHEQUE
UNIVERSELLE
DES ROMANS;
OUVRAGE PÉRIODIQUE,

DANS lequel on donne l'analyse raisonnée des Romans anciens & modernes, François, ou traduits dans notre Langue; avec des Anecdotes & des Notices historiques & critiques concernant les Auteurs ou leurs Ouvrages: ainsi que les Mœurs, les Usages du temps, les circonstances particulières & relatives, & les Personnages connus, déguisés ou emblématiques.

FÉVRIER 1783.

209728
3. 27
4.

A PARIS,
AU BUREAU, rue Neuve Sainte-Catherine, pour Paris;
AU BUREAU, & chez DEMONVILLE, Libraire Imprimeur, rue Christine, pour la Province.

Avec Approbation, & Privilège du Roi.

BIBLIOTHEQUE
UNIVERSELLE
DES ROMANS.
FÉVRIER 1783.

PREMIERE CLASSE.
ROMANS ÉTRANGERS.

FRANÇOIS
CARMAGNOLE.

. . . . « *Tolluntur in altum,*
» *Ut lapsu graviore ruant* ». (Claud).

NOTE PRÉLIMINAIRE.

Nous avons dit, dernièrement, dans notre Extrait d'*Ezzelin, Bras de-Fer*,

que l'Hiſtoire d'Italie abondoit en Anecdotes curieuſes. En voici une qui nous a paru mériter de figurer dans notre Collection. Elle eſt tirée de l'Hiſtoire du Duc Philibert-Emmanuel de Savoie, par *Monplainchant*, qui lui-même l'avoit puiſée dans les ſources originales. On la trouve encore dans Pompilius Tottan. Enfin, ouvrez Moréry, & vous verrez que ce n'eſt pas ici un conte bleu.

Rendons tout ſon luſtre au nom de Carmagnole, qu'on oſe quelquefois dégrader dans les Comédies, en l'employant à des rôles ſubalternes; & montrons à nos Lecteurs qu'il ne mérite point cette dégradation.

NOTRE Héros naquit à Carmagnole en Piémont en 1380, la même année où mourut Charles-le-Sage, l'un des plus vertueux Monarques de la France. Son entrée dans le monde ne fut pas brillante, puiſqu'il fut obligé, pour vivre, de garder les cochons, dès l'âge de dix ans. Ainſi, plus de cent

ans après, Félix Peretti (1), dans la même contrée, commença sa carrière; quitta, depuis, son métier aviliſſant pour se faire Cordelier; parvint ensuite au Cardinalat; vit sa tete ambitieuse parée de la Tiare; se montra bientôt l'émule des plus grands Rois; osa excommunier Henri IV, mérita l'estime de la Huguenote Elisabeth, & déploya enfin aux yeux de l'Italie & du monde ces grands talens qui rendront son nom immortel.

Des singularités également étonnantes signalent la vie de François Carmagnole. Il conduisit d'abord assez gaiement les sales animaux dont il avoit la garde. Au bout de deux ans, l'ambition le gagna: il brûla de s'élever au grade de Berger. Son ambition fut satisfaite; il eut le bonheur d'être le mercenaire d'un joli petit troupeau de moutons. Il avoit quatorze ans alors.

O vie pastorale, vie des anciens Patriarches, véritable âge d'or, si vanté par les Poëtes, on ne connoît pas vos

(1) Sixte-Quint.

jouissances douces, dans les orgueilleuses Cités ! le luxe en fait fuir au loin les Bergers & leurs musettes; ce n'est plus que dans les montagnes éloignées, aux pieds des Pyrénées & des Alpes, qu'on rencontre encore des Corydon & des Amaryllis. Mais la Nature triomphe toujours de l'Art dans nos cœurs ; &, malgré tout le clinquant qui nous séduit, au séjour de l'illusion, nous palpitons encore à la vue d'un tableau champêtre, au son de la flûte pastorale, à la lecture même des Idylles de Bion, de Moschus, de Théocrite, de Virgile. Nous ne pouvons nous défendre d'une sorte d'émotion, en entendant prononcer les noms de Tempé & du Lignon. Les Bergeries de Racan nous attendrissent; & nous lisons même avec intérêt les Idylles maniérées de Fontenelle.

Lecteurs, je réclame ce goût vainqueur que vous sentez tous, pour notre petit Berger Carmagnole.

Le voyez-vous, fier de son nouvel état, la houlette à la main, la panetière aux côtés, suivi d'un chien déjà docile à sa voix, & suivant lui-même

son troupeau ? le voyez-vous, aussi agile que le daim, franchir les côteaux verds, ou se reposer, avec l'air du bonheur, à l'ombre des peupliers qui bordent le Pô? Ce petit Berger ira loin.

Déjà il embouche une flûte grossière, façonnée par sa main, & n'en tire encore que des sons durs & discordans. A qui est-il réservé de donner à cet enfant novice la première leçon du chant? à qui? devinez.

Une Bergère est aussi nécessaire à un Berger, que l'ame est nécessaire au corps. Sans Bergère, la Campagne seroit triste, elle seroit déserte : elle est déjà peuplée pour Carmagnole.

Léonore, autre infortunée, avoit été jettée dans ce même lieu par la rigueur du sort. Son père, qui se nommoit Ambroise Pétrocori, suspect & non convaincu, avoit été condamné à mort par le Conseil des trois Inquisiteurs d'Etat de Venise, le plus redoutable Tribunal & le plus redouté qui existe sûrement dans le monde. Après son exécution, arrivée en 1395, sa fille, âgée de trois ans, fut bannie des terres de la République. Un Piémontois cha-

ritable avoit recueilli la malheureuse, autour du cou de laquelle il avoit trouvé un papier; c'étoit le décret prononcé contre son père, & le ban qu'il lui étoit enjoint à elle-même de garder.

Telle fut la Compagne & l'amie que la Fortune offrit d'abord à Carmagnole; telle fut la Divinité, dirai-je propice ou désastreuse, qui fut la cause de l'élévation étrange à laquelle nous le verrons bientôt arriver d'un état si abject.

Mais, avant d'en venir-là, arrêtons-nous d'abord un instant à son heureuse obscurité.

J'ai dit qu'il commençoit à essayer sur sa flûte des sons fort peu harmonieux. A ces sons cependant, Léonore, d'un pas incertain, s'approche un jour assez près de lui pour en être apperçue. Les enfans ont une grande facilité pour lier connoissance: déjà les nôtres sont les meilleurs amis du monde.

Léonore avoit onze ans accomplis: déjà son Bienfaiteur lui avoit appris le malheur qui avoit tranché les jours de son père, & la cruauté avec laquelle on l'avoit exposée elle-même sur le grand

chemin, nue & sortant du berceau. Elle avoit d'abord senti, plus vivement que son âge le comportoit, sa destinée cruelle; & à force d'y réfléchir, même dans le printemps de sa vie, & dans la saison des fleurs, elle devenoit rêveuse. Son teint bruni contractoit une sorte de tristesse, &, avec les traits d'une enfant, elle portoit déjà sur son front le caractère des peines de l'âge mûr.

Carmagnole, gai, heureux, sans souci, n'avoit pas la moindre idée du malheur; il n'en savoit pas encore assez pour s'appercevoir de la tristesse de sa jeune Compagne. Il vola donc à sa rencontre, parla beaucoup, montra son troupeau & sa flûte, se fit craindre de son chien, en présence de Léonore, afin de se donner un air important, & se rengorgea aussi fièrement que le Procurateur de S. Marc.

On aime assez volontiers un caractère différent du sien. La petite fille sourit, & Carmagnole continua de bavarder, jusqu'à ce que l'étoile du Berger, qui parut au Ciel, l'avertit qu'il étoit temps de reconduire son troupeau.

Toute la soirée il entretint les Valets de la Ferme de la jeune fille qu'il avoit vue cueillant du lin, & se donnant beaucoup plus de peine qu'il n'en avoit. Il se reprochoit de ne lui avoir pas donné la moitié du pain bis qu'il avoit encore dans sa pannetière.

Le lendemain, il répare sa faute; & l'ayant rencontrée auprès d'un petit ruisseau, il déploie à ses yeux ses provisions de toute la journée. Le gazon est la table sur laquelle sont étalés soudain un quartier de fromage de chèvre & la galette pastorale. Le creux de la main est la coupe avec laquelle on saisit l'onde limpide, qui s'échappe en murmurant. Un cornouiller voisin fait les frais du dessert.

Ces deux enfans vécurent ainsi pendant deux ans dans toute la liberté de l'innocence, & l'habitude les avoit unis de manière qu'ils ne pouvoient plus se passer l'un de l'autre.

Le Diable les guettoit depuis longtemps, & Carmagnole soupiroit, sans savoir pourquoi. Léonore n'étoit pas plus tranquille de son côté; elle cherchoit moins son jeune ami : souvent

même elle se cachoit, quand elle le voyoit paroître. Carmagnole alla se mettre dans la tête qu'elle ne l'aimoit plus. L'ignorant !

Le Lecteur devine sans peine ce qui arriva. L'Amour se fait sentir, s'explique, se partage aux champs comme à la Ville : mais aux champs, l'Amour est plus fidèle, plus constant ; &, sous ce rapport, il n'y a rien de si opposé qu'un Berger & un Petit-Maître, qu'une Bergère & une grande Dame.

Depuis long-temps, Léonore ne fuyoit plus Carmagnole ; mais ce n'étoit plus sur les côteaux découverts ni dans les plaines fréquentées qu'ils se réunissoient. S'il y avoit un vallon bien renfoncé, une grotte bien inconnue, un bois bien désert, c'étoient ces asyles du Mystère qu'ils choisissoient de préférence. Carmagnole ne parloit plus de sa jeune amie aux garçons de la Ferme ; on l'auroit fait rougir au contraire, si on lui avoit prononcé son nom.

Hélas ! l'Amour heureux ne fait que trop souvent éclore les peines avec les plaisirs, & le plus vif des sentimens

couronné ne bannit pas toutes les amertumes.

Léonore conservoit toujours cette teinte de tristesse dont nous avons parlé; & son père, Venise, son état de mercenaire, même dans les bras de son Berger, venoient affliger sa pensée.

Un jour, Carmagnole, après l'avoir cherchée long-temps, la trouve enfin, baignée de ses larmes, dans le creux d'un ravin; éperdu, affligé de l'affliction de celle qu'il aimoit, il lui demande la cause de cet état violent. = Cette cause est ancienne, dit Léonore en sanglottant =. Elle lui apprend le malheur de son père; elle s'emporte contre le Gouvernement de Venise & la rigueur des Loix.

On sait quel empire la vengeance exerce, en Italie, sur les hommes, & comme elle domine sur-tout le cœur des femmes!

= Que faisons-nous ici? dit Léonore; malheureux mercenaires que nous sommes, exposés aux caprices de nos Maîtres, & même aux mauvais traitemens de nos égaux, nous n'avons de

plaisir & de bon temps que quand nous sommes ensemble.

= Et n'est-ce pas beaucoup = ? répond Carmagnole.

= Oui, dit Léonore; mais en conservant ce bien, nous pourrions en goûter d'autres. Nous deux, nous composons tout notre trésor; ce trésor, nous pouvons l'emporter au bout du monde. Partons =.

CARMAGNOLE.

Où irons-nous ? ah ! Léonore, nous sommes si bien ici ! j'ai tant de bonheur, quand, avec la première aurore, remplissant fidellement mon devoir de Berger, je suis soudain payé par le Ciel de cette fidélité, en vous voyant paroître dans la plaine ! avec quelle rapidité le temps vole !

LÉONORE.

Pour vous, je le crois. Ah ! mon cher Franciſque, vous n'avez qu'un point, moi, j'en ai deux; je vous aime: vous ne le savez que trop, téméraire; mais

cet amour a toujours dans mon cœur un terrible contre-poids. Depuis six ans que nous passons ensemble des jours si fortunés & si doux, vous m'avez souvent vu soupirer, & votre bonheur n'étoit pas également partagé. Ce n'étoit pas sans cause, Franciſque. Les cruels Vénitiens ont tué mon père ; ils ont couvert mon berceau d'ignominie : ils ont fait entrer dans mon ame le desir de la vengeance, avant que vous m'ayiez fait goûter un sentiment plus délectable, mais non plus impérieux. L'Amour & la Haine tyrannisent donc mon cœur en le divisant. Portons d'abord la paix dans mon intérieur ; accordons deux penchans si contraires : c'est à vous, pour cela, à vous seul que je m'adresse.

CARMAGNOLE.

Parlez, ma Dona ; ordonnez.

LÉONORE.

Oui, j'ordonnerai ; mais tremble, si tu ne m'obéis pas.

Tu vois l'état actuel de l'Italie ; tous

les jours, jusques dans les chaumières que nous habitons, nous voyons arriver des Payſans effarés, tremblans, percés de coups, dépouillés de leurs patrimoines, & nuds. Ils nous diſent que c'eſt l'effet ſcandaleux des querelles des Papes & des Empereurs; ils ajoutent que l'incendie & le ravage approchent des climats paiſibles où nous ſommes. Le même ſort nous attend donc ici, Franciſque.

Prévenons ce malheur. Tu es jeune, fort, actif. On nous aſſure que, dans ce temps de trouble, d'autres Bergers comme toi, quittant la houlette pour les armes, ſont devenus bientôt, de ſimples Soldats, grands Capitaines. On nous cite encore pluſieurs femmes, qui à l'aide du caſque à long morion, qui dérobe la délicateſſe des traits de leur viſage, & de l'épaiſſe cuiraſſe qui ne marque point la fineſſe de leur taille, ſont parvenues à figurer parmi les Guerriers célèbres dont elles égaloient les grands coups, ſans être reconnues. Ces femmes généreuſes, Franciſque, n'ont cependant pas de père à venger, ni de honte à effacer.

C'en eſt fait ; & cette main que tu touches renonce au fuſeau, & va s'armer d'une pertuiſane.

Auras-tu la force de me ſuivre ?

CARMAGNOLE.

Je ne vous le cacherai pas, ce projet m'étonne : il n'eſt pas raiſonné, & la paſſion ſeule vous l'inſpire. C'eſt une horrible choſe, ma Dona, que la paſſion de la vengeance ; elle vous aveugle. Inſenſée ! c'eſt à la mort que vous voulez courir. Que peuvent faire, dites-moi, un pauvre Berger & une foible Bergère, contre cette République fameuſe qui fait trembler l'Orient, les Turcs, l'Italie, les Empereurs & les Papes ?

LÉONORE.

Ils peuvent mourir, lâche.

CARMAGNOLE.

Mourir de cette manière eſt une frénéſie ; la vie n'eſt pas un don ſi indifférent, pour qu'on doive l'expoſer

ſans une cauſe ſuffiſante & ſans un peu d'eſpoir. Vous me traitez de lâche ; je ne le ſuis point, Léonore, & me voici prêt à mourir pour vous, s'il le faut. Je vous épargnerois, dans l'occaſion, la peine de m'en ſolliciter.

LÉONORE.

Ingrat, tu me refuſes cependant ; & moi..., tu t'en ſouviens ; non, tu as tout oublié : les ingrats n'ont pas de mémoire pour les bienfaits.

CARMAGNOLE.

Ah ! Léonore, quelles expreſſions étranges ſortent de votre bouche ! eſt-elle faite pour les prononcer ? les ai-je méritées, Léonore ?

LÉONORE.

Laiſſez-moi, je ne vous aime plus ; vos raiſons m'excèdent ; l'Amour eſt envolé, quand il raiſonne. Si ces Pâtres devenus Généraux, & ces femmes dont je vous parlois tout-à-l'heure, avoient

eu tous les glaçons de votre ame, ils seroient encore, comme vous, de vils esclaves, conduisant des troupeaux mercenaires dans les vallons de leur Pays. Laissez-moi, vous dis-je; je ne veux plus vous voir.

CARMAGNOLE.

Je vous demande une grace; réfléchissez pendant vingt-quatre heures à votre projet & aux raisons que je vous ai données: si, au bout de ce terme, vous persistez dans une résolution qui m'épouvante, non pour moi, mais pour vous seule, je vous suis par-tout où vous conduirez mes pas; & vous verrez, Léonore, que j'ai du courage aussi ==.

La Nuit déploya ses aîles sur la terre, & les deux Amans se séparèrent.

== Hélas! dit Carmagnole, quand il fut seul, il faudra donc que je quitte mon petit empire, & qu'au lieu de la tranquillité que je goûtois ici, & pour laquelle mon ame étoit faite, j'aille, sans passion pour les armes, au séjour du carnage & de la destruction ==!

Pour la première fois, il vit, le lendemain, avec peine, le lever du soleil. Il trembla d'aborder celle qui, lui ayant procuré tant de bonheur, alloit le lui ravir.

Elle persiste. Carmagnole avoit promis; il fallut se détacher du troupeau qu'il aimoit, de son agneau chéri, de son chien fidèle. Il fallut laisser-là sa pannetière, son chalumeau, & dire un éternel adieu à ces montagnes, auxquelles sa vue étoit si bien accoutumée; à ce limpide ruisseau, où tant de fois il avoit appaisé sa soif; à ces bocages, à ces gazons, témoins muets & touchans d'un amour si délectable alors, si malheureux maintenant.

Mais c'étoit pour suivre Léonore. Elle étoit bien impérieuse, bien personnelle, bien hautaine; mais ce sont ces caractères même qui attachent, qui entraînent, qui effacent tous les goûts de nos cœurs, pour y établir leur image, en despotes. On croit, on dit, on répète sans cesse, & sans raison, que c'est la bonté qu'on aime à la fin, de préférence, dans une Belle. L'homme a besoin

d'être ſubjugué, & finit par aimer ſon Maître.

Nous quittons à regret la vie paſtorale : mais il le faut ; il faut ſuivre maintenant l'altière Léonore & le docile Carmagnole dans leurs grandes aventures.

Ils avoient amaſſé quelques ducats pendant ſix ou ſept ans qu'ils avoient été en ſervice. Echappés des maiſons de leurs Maîtres, & déjà courant les champs, ils ſongent d'abord à s'habiller. L'Italie entière étant alors en armes, on ne rencontroit par-tout, on ne voyoit par-tout que des habits de Soldats ou des caſaques militaires, comme on les portoit alors. Léonore en choiſit une d'une belle écarlate pour Carmagnole, préſage heureux de la fortune à laquelle il devoit atteindre dans la carrière que ſa complaiſance lui faiſoit embraſſer. Elle en prit pour elle-même une noire, emblême du reſſentiment qu'elle conſervoit de la mort de ſon père, & prélude du deuil que ſa vengeance ſe flattoit de faire porter aux Vénitiens à leur tour.

On tint d'abord conſeil ; que fera-t-on ?

Il faut aller à Veniſe, ſi l'on s'en rapporte à la nouvelle Guerrière. La cérémonie orgueilleuſe dans laquelle le Doge épouſe tous les ans la mer Adriatique, approchoit ; à l'aide du tumulte que cette fête occaſionne, Léonore ſe perſuade que, ſeule avec Carmagnole, elle pourra exciter quelque trouble, cauſer quelque dégât, inſpirer quelque crainte au cruel Sénat. Dans le délire qui exalte ſa tête, & ſous le caſque qui enflamme encore ſon courage, elle n'eſt pas éloignée de croire qu'elle pourra réduire en cendre la ſuperbe gondole, au moment où le Doge y ſera embarqué avec les principales têtes de la République.

Carmagnole modère cette pétulante ardeur. = Ma Léonore, lui dit-il, je n'irai pas à Veniſe ; vous n'irez pas vous-même : j'ai le droit maintenant de combattre vos idées, quand elles répugneront à la raiſon. Vous le voyez, j'ai fait ce que vous avez voulu ; j'ai quitté un genre de vie que j'aimois, pour vous plaire : j'étouffe mes regrets, & ne ſuis point fâché de ma réſolution. On n'aime point, quand on ne ſauroit faire

le sacrifice de sa passion chérie à ce qu'on aime : mais ce dévouement doit avoir des bornes ; il faut qu'il ne soit pas nuisible du moins à celle qui en est l'objet. Si j'adoptois votre plan sur Venise, je vous exposerois sans cause, & ma complaisance seroit criminelle. Y pensez-vous ? deux Bergers, deux enfans iroient troubler la tranquillité d'un Peuple si sage & si puissant ! Le supplice ne me tente ni pour vous ni pour moi.

Vous me faites entrer dans la lice guerrière ; la raison éclairera toutes mes démarches : c'est elle qui me dictera ce que je vais vous proposer.

Philippe Visconti, glorieux Souverain du Milanez, est maintenant en guerre avec ces mêmes Vénitiens qui vous sont si odieux. Vous avez vu les Paysans du canton où nous avons passé notre enfance, & dont la mémoire me sera toujours chère ; vous les avez vu tout quitter pour aller se ranger sous ses heureux drapeaux. Entrons nous-mêmes dans les bandes Milanoises, & servons ce grand Prince, moi sous mon nom de Carmagnole, que je m'efforcerai de tirer de l'obscurité ; vous,

ſous celui de Pétrocori, que vous ſaurez illuſtrer auſſi, ſi vous me permettez toujours de modérer votre ardeur. Agréez-vous ce projet, qui vous fera paſſer pour un brave Guerrier à tous les yeux, tandis que vous ſerez toujours Léonore pour moi ſeul ?

= C'eſt le Ciel qui t'inſpire, lui dit la palpitante Héroïne, en le ſerrant dans ſes bras =.

On ne ſera pas étonné de voir un Berger déployer d'abord cette ſageſſe & cette prudence qu'une éducation plus ſoignée ne donne pas toujours. Les grands hommes n'ont pas beſoin de Maîtres, ils ſe forment tout ſeuls ; ils ſe forment ſur-tout dans le ſilence des champs, qui prêtent tant à la réflexion. Telle fut l'école des premiers Rois du Monde, qui avoient été Paſteurs de troupeaux avant de devenir Paſteurs d'hommes : dénomination qu'Homère leur conſerve ſi volontiers dans ſes immortels Poëmes. Les deux premiers Rois des Hébreux avoient été également Bergers. La main de Cyrus, en quittant la houlette, porta le Sceptre avec aſſez de gloire. En franchiſſant

l'intervalle des temps, & en nous rapprochant de notre âge, nous voyons que Tamerlan, Vainqueur du grand Bajazet, & Gengis, Conquérant de la Chine, étoient partis du même point.

Enfin l'Italie, au temps dont nous parlons, avoit plusieurs Capitaines qui étoient nés de pauvres payſans ; & bientôt nous nous propoſons de donner un Extrait dont le Héros, Valet de charrue d'un petit Village près de Cotignole, devint Duc de Milan, & dont un bâtard, qu'il laiſſa, eut une glorieuſe poſtérité, qui mêla ſon ſang à celui des Rois & des Empereurs.

Revenons à Carmagnole. Il entra à la ſolde de Philippe Viſconti, lui, & Léonore cachée ſous le nom de Pétrocori. L'art de la guerre, ſi perfectionné maintenant, ne conſiſtoit alors que dans le courage & la force phyſique. Le plus audacieux Capitaine étoit preſque toujours le plus heureux. Mais l'audace, animée par quelque ſuccès, ſe précipitoit ſouvent elle-même.

Carmagnole, avec une tête froide & un cœur chaud, ſentit la néceſſité de faire d'abord un coup d'éclat qui attirât les

les regards sur son prétendu frère d'armes & sur lui. La troupe tumultueuse dont il étoit soldat étoit entrée dans l'Etat de Venise, & commençoit les hostilités. Un petit Fort, vieux monument des Goths, gênoit extrêmement les incursions & le pillage de notre bande Milanoise. Carmagnole alla s'adresser à son Capitaine, & lui dit : = Ce Château nous est nuisible ; du haut des meurtrières les ennemis dirigent tous leurs coups sans rien craindre, & suivent tous nos mouvemens. Ce même Château peut nous être fort utile : il faut nous en emparer. *Signor*, ajouta-t-il, nous le prendrons, sur ma tête, si vous voulez seulement donner dix hommes, à mon camarade Pétrocori & à moi, pourvu qu'ils aient ordre de nous obéir comme à vous =.

Le Capitaine répondit : = Choisis dans toute ma Troupe, & tâche d'exécuter ton projet ; si tu réussis, le pillage est à toi, & la gloire sera encore la récompense de ta bravoure =.

Comme jadis les deux jeunes Amis immortalisés par Virgile entrèrent à la faveur d'une nuit ténébreuse dans le

camp de Turnus où ils firent un si grand ravage, nos jeunes Amans descendent sans bruit avec leurs dix Compagnons dans les fossés du Fort Vénitien, & sans être apperçus ils entrent dans un souterrein dont ils trouvent la porte ouverte. Il y avoit dans la place cinquante hommes, nourris dans le carnage, bien valeureux & bien déterminés; mais destitués de prudence & se reposant toutes les nuits dans la plus parfaite sécurité. N'ayant jamais été attaqués pendant la nuit, ils se persuadèrent qu'ils ne pouvoient pas l'être; & nulle vedette, nulle sentinelle ne veilloit à la sureté générale.

Carmagnole traverse avec sa petite troupe le souterrein, & parvient à un plateau qui tenoit lieu de place d'armes. Les feux étoient prêts à s'éteindre, tout le monde dormoit, & les lances étoient là liées en faisceaux. On s'en empare: on pénètre à la chambre du Capitaine, qui étoit un Membre du Conseil des Deux-Cents; il est chargé de chaînes. Le bruit que cette opération excite éveille les imprudens gardiens du Fort; on tombe sur eux à

grands cris : ils se persuadent qu'une armée entière est dans le Fort ; ils fuient en désordre, nuds & sans armes. Léonore en saisit un par les cheveux, & lui donne un coup mortel, en disant : *Race de Républicains despotes & farouches, meurs, & sois la première victime que mon bras immole à l'ombre innocente de Pétrocori.* Elle continuoit de poursuivre, comme une Ménade en fureur, tout ce qu'elle voyoit de Vénitiens. Carmagnole l'arrête : *Que faites-vous*, lui dit-il, *imprudente? notre mission est remplie ; fuyons, & qu'une ardeur déplacée ne nous ravisse pas le fruit d'un succès qui peut être le premier degré de notre élévation.* Il arrache du carnage ce lion indocile & rugissant. On emporte un riche butin, on sort heureusement du Fort, on rejoint la grande troupe ; on dépose les dépouilles captives aux pieds du Capitaine, qui, les montrant à Carmagnole : *Elles sont à toi*, dit-il, *tu les as trop bien disputées pour en être privé.*

Carmagnole reprit : *Signor, vous m'avez promis de la gloire ; j'aime mieux la gloire que les richesses. Faites douze parts égales de ce trésor, & que nos dix Compa-*

gnons ſoient récompenſés comme mon frère d'armes, & moi.

Cette juſtice, dans un temps & dans une profeſſion où l'on étoit alors ſi injuſte, paſſe pour une généroſité ſans exemple. Elle étonne tous ces ſoldats avides & cruels ; ils admirent un ſacrifice que nul d'entr'eux n'eût pu faire. Depuis ce moment Carmagnole fut reſpecté de ſes camarades. Son Capitaine apprend à Viſconti qu'un nouveau Guerrier eſt venu s'attacher à ſa fortune, & que déja avec un frère d'armes auſſi brave que lui, il lui a rendu de grands ſervices. Il demande leur avancement à ce Prince.

Viſconti raſſembloit alors des ſoldats ſur les bords de l'Adige, & ſe diſpoſoit à former le ſiége de Vérone, l'une des plus belles Villes que les Vénitiens aient dans le Continent. Il donne ordre au Capitaine de lui envoyer les deux Guerriers. Ils arrivent, & ſe préſentent au Souverain de Milan avec une aſſurance modeſte. Viſconti leur demande leur nom & celui de leur patrie ; ils ſatisfont à ſes queſtions. Carmagnole ne lui cache ni ſon premier métier, ni

ſon obſcurité : mais Léonore lui déguiſe ſon ſexe, & ne ſe donne que pour Pétrocori, Berger Piémontois, comme Carmagnole, & ſon ami. Indépendamment de la qualité de braves qui les diſtinguoit déja, le Prince leur trouve de l'intelligence ; il compte ſur leur fidélité, & leur en donne une preuve.

« = Dans la guerre importante, dit-il, que j'entreprends contre une Puiſſance ſi formidable, il me faut des bras, & mes Etats ne m'en offrent pas un nombre ſuffiſant. Mais je ſuis voiſin d'une Nation guerrière, je voudrois en tirer des hommes. Les braves ſe connoiſſent d'abord. Mes nouveaux Sujets, mes amis, allez en Suiſſe ; engagez les belliqueux habitans de ces montagnes à venir combattre pour moi ; enflammez leur courage, vantez ma magnificence. Leurs ſervices ſeront dignement payés, & votre zèle récompenſé d'une manière convenable, par un Prince qui a toujours regardé la reconnoiſſance comme un des principaux devoirs du rang ſuprême = ».

Carmagnole & Léonore acceptent

cettte honorable commiſſion. Ils ſe mettent en route ; ils arrivent à la cime du Simplon, ce mont orgueilleux que le fier Sempronius, le premier des Romains, oſa franchir. Ils deſcendent dans le Valais, contemplent les neiges du mont Furca, Sierk élevé au-deſſus du Rhône, les effrayantes échelles de la Gemmi, le Château de Sion fièrement établi ſur le roc : d'un côté, par une pente douce s'élèvent les Alpes Piémontoiſes ; de l'autre, par des monts à pic & tout blancs, les Alpes Helvétiennes. Ils entendent les ſonnettes des chèvres s'élançant de rocher en rocher ; ils entendent dans le lointain le mugiſſement des troupeaux & le ſon attendriſſant de la flûte. Les yeux de Carmagnole ſe couvrent de pleurs involontaires. Ce ſon eſt arrivé juſqu'à ſon ame ; il réveille tous les plaiſirs de ſon enfance, il lui cauſe des regrets.

« = Que vous êtes foible, lui dit Léonore, en le regardant ! Tout ce qu'on pourroit faire, ce ſeroit de pardonner cette puſillanimité à une femme. Le ſon d'une flûte fait couler les

larmes d'un Guerrier ! Mon ami, vous ne devez désormais accoutumer vos oreilles qu'au bruit de la trompette ; effacez de votre ame ce goût du premier âge, si facile à se réveiller chez vous : faites taire la Nature; substituez lui l'habitude, qui est peut-être la Nature elle-même. Prenez exemple sur moi ; nous sommes dans le cours heureux de ma vengeance : ne songeons qu'à donner des soldats au Grand Duc de Milan, des destructeurs à Venise.

» = Allons donc, poursuivit Carmagnole, en pleurant = ».

Ils continuent leur route dans le Valais, ils ne rencontrent dans la plaine qu'une espèce d'hommes dégradés, défigurés par des goîtres, beaucoup d'imbécilles connus sous l'ignoble dénomination de *Cretins*. Ils fuient cette plaine que le Ciel ne regarde pas d'un œil de bonté : ils gravissent les côteaux, & voient s'agrandir les arbres, les animaux, les hommes & le Monde. La plus superbe jeunesse, la plus robuste & la plus agile, s'offre à leurs regards enchantés. Ils prononcent le nom de Visconti, & toute cette jeunesse est

impatiente, brûle d'aller acquérir de la gloire.

Ce fut avec les enfans de ces hommes généreux, que le Cardinal de Sion tint depuis l'Europe attentive, lorsqu'il les conduisit dans les mêmes plaines du Milanez, déja témoins de la valeur de leurs Pères.

Quinze cents hommes bien armés suivirent Carmagnole, très-résolus de n'avoir d'autre Chef que lui, ou que son digne Compagnon. Tous deux avoient gagné les cœurs de ces loyaux Montagnards. Carmagnole conduit aussi-tôt sa petite Armée en Milanez. Il passe auprès des Isles Borromées : il est enchanté de la verdure qui borde ses rives ; il soupire & se tait.

Léonore lui dit :

« = Voilà votre accident qui vous reprend, & vous ne verrez jamais impunément un payſage. Auprès de moi, avec la gloire qui déja vous environne, & dans l'attente fondée des grandeurs, vous gémissez encore, & n'êtes pas content. Vous n'avez pu prendre mes goûts, comme on nous assure qu'on prend tous ceux de ce que l'on aime,

& vous ne m'avez fait que des sacrifices. Ce mot cependant n'est pas fait pour l'Amour = ».

Carmagnole reprit :

« = Croyez-vous, Léonore, qu'il soit si doux de se dépouiller de soi-même, & d'arracher de son cœur les premiers traits que la Nature y a gravés, & le caractère de la condition pour laquelle j'étois fait? De quoi vous plaignez-vous? en vous blâmant, je vous fuis, vous m'avez fait Guerrier. Je vous ai promis de mourir pour vous, & je vous tiendrai parole. Pourquoi cet empire que vous prétendez exercer encore sur ma pensée? pourquoi cette injustice avec laquelle vous voulez m'ôter jusqu'au charme du regret = »?

Léonore fut touchée de ces paroles, & de l'inaltérable douceur de son cher Franciſque. « = Mon ami, ajouta-t-elle, je ne serai pas toujours ton tyran. Vengeons d'abord mon père, & acquérons de la gloire. Nous viendrons ensuite, si tu le veux, habiter cette Isle délicieuse qui surmonte les autres par la variété de ses arbres, par son

étendue, & par la beauté de ſon ſite.

» = En m'ôtant la jouiſſance du préſent, dit Carmagnole, je te remercie au moins de l'eſpérance que tu me laiſſes: c'eſt le ſeul bien de ceux qui n'en ont point. Que je crains encore que tu ne me raviſſes l'eſpérance même! Une fougue aveugle précipite toutes tes démarches. Dès notre première attaque militaire, à la ſurpriſe de ce Fort Vénitien, ta témérité m'a fait trembler; tu braves le danger comme un enfant ou comme un homme; tu invertis l'ordre de la Nature. C'eſt moi qui devrois avoir de l'audace, & c'eſt toi qui devrois la modérer. Songe au moins, dans les périls plus grands que nous allons courir, à éviter ces excès: ſi tu m'aimes, ne devrois-tu pas te ménager pour moi = »?

Léonore promit tout: hélas! nous verrons comme elle tint ſa promeſſe. Elle promit tout, en preſſant ſon ami contre ſon ſein. Elle s'efforce d'arrêter ſes ſoupirs, ou de leur faire changer d'objet. Ils étoient ſeuls dans un ravin profond. O raviſſant amour, ô volupté

goûtée avec ce qu'on aime, de quels maux ne peux-tu pas guérir ! Quelle douleur n'endors-tu pas ! C'eſt toi, ſentiment vainqueur, qui renouvelles l'ame, la penſée, la tête, notre ſubſtance toute entière, & qui lui donnes ſoudain un autre mouvement. Avec l'amour il n'y a plus de Héros, il n'y a plus de volonté forte. Ce Dieu puiſſant renverſe les plus ſuperbes courages.

Léonore triomphe, & ſa déraiſon appeſantit d'autant plus le joug ſur la ſageſſe.

Pourſuivons cependant le fil de notre Hiſtoire.

Carmagnole arrive avec ſon amie ſur les bords de l'Adige, & préſente à Viſconti les quinze cents Volontaires de la Suiſſe, qui indiquent tous de la voix & de la main les deux Chefs qu'ils veulent avoir. Le Prince leur accorde auſſi-tôt leur demande ; il arme les deux Amans Chevaliers, & leur fait préſent de deux épées bénites autrefois par le glorieux & ſaint Prélat de Milan. On diviſe la Troupe Helvétique en deux Corps égaux ; on donne à chaque Corps ſa bannière : le premier qui a pour Ca-

pitaine Carmagnole, porte l'image de S. Ambroise; le second, charmé d'être aux ordres de Léonore, qui n'est encore pour tout le monde que le Chevalier Pétrocori, porte celle de S. Maurice, vaillant Chef de la Légion Thébaine.

Déja les deux Troupes impatientes sont aux champs; elles s'approchent de Vérone, & ravagent les habitations voisines de cette Ville dont on va commencer le siége. La Garnison fait différentes sorties sur cette avant-garde téméraire. L'incorrigible Léonore vole sans arrêt aux premiers coups: elle a plusieurs succès, elle en devient plus téméraire. Elle s'avance jusqu'aux pieds des remparts, & ose appeller le brave Muratori, qui suivoit avec étonnement tous ses mouvemens impétueux. Cet homme grave descend, & le flegme va lutter avec la pétulance. Le Vénitien reste sur la défensive: Léonore a déjà porté mille coups inutiles; elle en porte un plus heureux dans le côté de son Adversaire qui tombe, & dont Léonore a déja emporté l'armure, dont elle a fait un hommage à Carmagnole, en la déposant en forme de trophée à ses pieds.

Imprudente! s'écrie-t-il, *puisque tu veux périr, tu ne périras pas seule.* Ils volent tous deux, comme deux Tigres de l'Hircanie, aux pieds des remparts, où ils trouvent plusieurs Guerriers accourus pour venger la mort de Muratori. Les Suisses, animés par l'exemple de leurs dignes Capitaines, déploient tous ce courage foudroyant par lequel leurs fils se sont depuis immortalisés à Marignan. Les Assiégés se dérobent à cet orage, & rentrent en tumulte dans la Ville.

Le Soleil tombe : Carmagnole ramène au camp sa Troupe victorieuse, que Visconti & toute son armée reçoivent avec acclamation. Le Prince demande où est le Chevalier Pétrocori. On le cherche, il ne se trouve point ; l'inquiétude se répand dans tous les rangs, l'inquiétude déchire principalement le cœur de Carmagnole. Il sort du camp, lorsque déja la nuit couvroit de ses voiles les terres Vénitiennes ; il cherche son Amante, & l'horreur des ténèbres ajoute encore au tourment qu'il éprouve de l'avoir perdue.

Qu'étoit en effet devenue cette femme inconsidérée ?

Léonore, épuisée de lassitude après le combat livré sous Vérone, avoit suivi pendant quelque temps Carmagnole qui retournoit au camp. Puis ayant vu sa bannière & sa Troupe hors de danger, & suivre Carmagnole à la tête de ses braves, elle alla, sans être apperçue, se reposer un instant sur la verdure qui bordoit un ruisseau : elle ôte son casque, sa tête est nue; ses beaux cheveux flottent en désordre sur ses épaules.

Un Guerrier, caché derrière un hallier voisin, la contemple avec ravissement. Ce Guerrier étoit une Guerrière, née dans les champs de la fertile Asole, que l'amour de la Patrie, au défaut d'un autre amour, avoit aussi portée au milieu des combats. Les Vénitiens qu'elle servoit comme leur sujette, ne la connoissoient que sous le nom du Cavalier Aricini. Plusieurs combats de corps à corps avoient déja illustré son courage : engagée dans les derniers rangs, à la sortie qu'on avoit faite ce jour même de Vérone contre

Carmagnole, elle n'avoit pu rentrer dans la Ville ; quand elle vit le pont-levis haussé, elle se glissa furtivement le long de ce même ruisseau où Léonore étoit venue se reposer. Les traits mourans du soleil qui s'éteignoit, tombant sur la tête brillante de Léonore, avoient porté une nouvelle vie, un sentiment de feu dans l'ame de la Guerrière de Venise. Elle croit voir un autre Renaud, un autre Tancrède : insensée ! elle ne voit qu'une Clorinde & une Herminie.

Elle reste là cependant anéantie ; & quand les ténèbres l'eurent empêchée de distinguer aucun des traits du prétendu Guerrier de Milan, quand le silence de la nuit eut répandu le calme autour d'elle, son imagination ardente n'étant plus troublée & distraite ni par la vue ni par l'ouie, quelles idées, quelles sensations, quelle espérance ne se précipitèrent-elles pas dans son sein !

Pendant qu'elle étoit ainsi aveuglée par l'Amour qui aveugle tous les êtres sensibles, Carmagnole avoit perdu sa route, & s'égaroit dans la plaine. Il trouve un ravin qu'il franchit ; il est barré par un ruisseau au-delà duquel

il s'élance : il tombe auprès du hallier. La passionnée Vénitienne se lève & saisit sa lance. = *Qui vive*, s'écrie Carmagnole ! = *Venise*, répond en colère le faux Aricini.

A la voix de Carmagnole qui porta au cœur de Léonore, au nom de Venise objet de son indignation, notre Héroïne s'éveille & traverse le ruisseau.

Déjà Carmagnole & la Vénitienne se battoient dans les ténèbres. Les coups étoient fortement assenés de part & d'autre ; ils redoublent. = *Arrêtez*, leur dit Léonore ; *les vrais Guerriers ne se battent qu'à la clarté des Cieux.*

La Vénitienne à ces mots s'arrête, & dit à ce qu'elle aime : « = *Généreux Guerrier, ni à la clarté des Cieux, ni pendant les ténèbres, je ne serai jamais votre ennemi. Je m'abandonne à vous. Recevez mon épée.*

» = Je ne veux recevoir que votre main, en signe d'estime & d'amitié, répond Léonore, touchée de cette générosité, malgré toute son horreur pour Venise. Daignez seulement, ajouta-t-elle, me dire quel homme si généreux a pu naître dans votre Patrie.

» = On ne me connoît ici que sous le

nom d'Aricini, dit d'une voix douce la sensible Vénitienne ; mais....=. (Ici l'embarras la gagna, elle rougit malgré les ténèbres qui auroient dû tranquilliser sa pudeur).

Carmagnole & Léonore, fort éloignés de se douter de la vérité, n'insistèrent point, & respectèrent le secret de leur ennemi. Ils lui apprirent aussi leur nom, & l'invitèrent à retourner à Vérone, tandis qu'ils reprirent eux-mêmes la route du camp.

Nos deux Amans, plus occupés d'eux que de cette aventure, se firent d'abord des reproches mutuels. Carmagnole remontra fortement à Léonore tous les dangers de sa témérité & de son imprudence. Léonore lui dit qu'il n'étoit pas plus sage d'aller s'exposer pendant la nuit à livrer un combat presque sous les murs d'une Ville ennemie, & que si ce combat avoit eu la durée qu'il devoit nécessairement avoir, les gardes avancées seroient accourues au bruit, & l'auroient infailliblement pris. *Ingrate!* dit Carmagnole, *& pour qui m'exposois-je à ce danger*? Elle l'embrassa, & tout fut oublié.

Cependant Viſconti, reconnoiſſant du zèle & des grands ſervices de ces deux braves Etrangers, les admettoit à ſa table & dans ſon intimité. Tous deux donnoient au Conſeil leurs avis, aſſis à côté des Princes & des grands Seigneurs de l'Italie. On les comparoit à Boucicaut, cet illuſtre Chevalier François, alors Gouverneur de Gènes, & dont l'Italie admiroit dans ce temps, & aſſez près du Milanez, les glorieux faits d'armes. La Renommée répandoit par-tout les proueſſes de nos deux Aventuriers. Qui leur avoit donné cette conſidération rapide? c'eſt le cœur : le cœur fait tout; & ſouvent, très-ſouvent, l'eſprit ne fait rien. Une volonté forte, une paſſion énergique, un grand caractère, tels ſont les infaillibles moyens avec leſquels on parvient à tout. Le Berger Carmagnole conçoit une vraie paſſion pour une infortunée Proſcrite. Cette infortunée impoſe un ſacrifice abſolu pour le prix de ſes faveurs. Elle rencontre un homme qui joint la ſageſſe au courage, & qui dans l'occaſion ſait être audacieux. Ils paroiſſent tous deux au grand jour; ils ne rencontrent que

des ames indifférentes, froides, vulgaires. Ils font avec un plan fixe, avec une ardeur soutenue, ce que les autres ne font que par habitude & par devoir. Ils deviennent des Héros; ils laissent les grands Seigneurs au second rang, & s'emparent hardiment du premier.

Mais quand des hommes obscurs ont une fois atteint ce premier rang, l'envie de ceux qui n'ont que des titres s'évertue & s'anime alors : la médiocrité choquée fait une ligue contre la vertu.

Tel est le sort qui est réservé à nos deux illustres Bergers.

Suivons le cours de leurs aventures.

Visconti donna le commandement général de son armée à Carmagnole, qui demanda Léonore pour son Lieutenant, & qui l'obtint.

Thomas Mocénigo, dont l'histoire vante la sagesse & les inclinations pacifiques, étoit alors Doge de Venise. Ayant appris que Carmagnole, dont il redoutoit les grands talens, avoit été nommé Général des troupes Milanoises, il hasarda des propositions de paix. Il envoya à Milan ce même Aricini,

auquel sans doute nos Lecteurs ont déja pris quelque intérêt. Le Député arrive à Milan, & fait part à Visconti de la négociation dont il étoit chargé : il voit Carmagnole, il retrouve le faux Pétrocori, &, son cœur oubliant sa mission ne s'occupe plus que d'une chimérique ardeur.

Le Duc de Milan étoit d'ailleurs trop irrité contre Venise, trop fier de ses succès pour n'en pas suivre le cours. Carmagnole avoit la même idée ; le seul mot de paix mettoit Léonore en fureur. On répond à l'Agent de Venise : « Allez dire à vos Maîtres, que puisqu'ils ont commencé sans cause les hostilités, puisqu'ils ont uni, contre la foi des traités, leurs armes injustes à celles des perfides Florentins, le Souverain du Milanez ne se paie pas d'un remords, & que c'est aux pieds des murs de Venise qu'il ira lui-même demander compte des torts du Sénat (1) ».

(1) Cette guerre sanglante, dans laquelle toutes les Puissances de l'Italie entrèrent, ne fut terminée qu'en 1441, par un Traité de paix générale.

Déchue de l'attente publique, l'amoureuse Vénitienne, que nous ne pouvons nous résoudre, malgré son déguisement, à nommer Aricini, ne pensa plus qu'au grand intérêt de sa vie. En revoyant l'objet insensé de sa flamme, sa flamme en étoit devenue plus vive. Carmagnole l'avoit toujours bien traitée; elle va trouver Carmagnole, & lui dit:

« = Je pars, mais j'ai un secret important à vous apprendre. Auparavant, permettez-moi, Seigneur, de vous demander si l'amour est une foiblesse qui puisse trouver grace à vos yeux?

» = L'amour, répondit Carmagnole, peut nous conduire à la vertu & aux grandes choses. Regardez-moi, Seigneur Vénitien, & vous en verrez la preuve.

» = Puisque vous aimez, reprit la Guerrière, je vous parlerai avec confiance. Il vous est facile de faire mon bonheur ou mon malheur. J'aime aussi, Seigneur..... Mais hélas, comment vous avouer.....? Souffrez que l'habit que je porte m'inspire quelque hardiesse, Seigneur; c'est une femme qui vous parle. Vous aimez, dites-vous? Une

femme eſt donc à vos yeux un être reſpectable, intéreſſant ! Prenez en pitié les maux que j'endure ; une paſſion violente s'eſt emparée de moi, & c'eſt votre ami, votre digne Lieutenant qui en eſt l'objet..... Quelle eſt cette ſurpriſe qui égare vos yeux ? Blâmez-vous mon choix, m'êtes-vous propice ou contraire, êtes-vous toujours mon ennemi ou un Guerrier compatiſſant = » ?

CARMAGNOLE.

Pétrocori ne ſauroit être à vous, votre flamme l'outrageroit ; éteignez une flamme malheureuſe, & ne me faites pas d'autre queſtion.

LA VÉNITIENNE.

Seigneur, je vous croyois plus généreux ; je me flattois du moins que ma franchiſe exciteroit la vôtre. Je me ſuis trompée : adieu, Seigneur.

CARMAGNOLE.

Arrêtez, Madame, & n'emportez pas de moi une idée injurieuſe. Ce n'eſt

pas le défaut de générosité qui me ferme la bouche. Vous m'avez appris votre secret, il restera éternellement caché dans mon sein ; je vous en donne ma parole. Pétrocori a de même un grand secret qu'il m'a confié : mais ce secret n'est pas mon bien, je n'en suis que le dépositaire. Encore une fois, je ne saurois parler.

LA VÉNITIENNE.

Tu sais du moins te battre ; je t'ai vu souvent à la tête de ton heureuse troupe, & je n'ai pas oublié le combat nocturne que j'ai soutenu avec toi. Viens donc, viens me faire raison d'un silence qui m'outrage.

CARMAGNOLE.

Je vous satisferois sur l'heure, si vous n'étiez encore à mes yeux que le Chevalier Aricini. J'honore trop les Dames pour ne pas leur rendre les armes : voici mon épée =.

Léonore arrive lorsque Carmagnole remettoit respectueusement son épée à l'Agent de Venise, qui, troublé dans

ſa colère par tant de généroſité, héſitoit s'il devoit la refuſer ou la prendre, ou ſe porter à l'un de ces excès ſi communs aux paſſions violentes. La vue du Chevalier Pétrocori calme ſon émotion pour lui en donner une autre, & l'amour chaſſe au loin la colère.

L'Agent de la République ayant repris ſes ſens, dit à Pétrocori :

« = Seigneur, une vive querelle qui intéreſſe le repos de ma vie, diviſe le Général & moi plus que la guerre excitée entre nos deux Patries. Soyez notre juge.

J'aime, je lui nomme l'objet de mon amour ; cet objet vainqueur eſt ici, à Milan, parmi mes ennemis : Carmagnole le connoît, il peut me ſervir ; & pour l'y engager, je lui fais une confidence que je n'oſerois vous faire, une confidence dont l'idée ſeule couvre mon viſage de rougeur à vos yeux. Il me refuſe cependant, & me dit froidement qu'il ne ſauroit parler. Soyez plus juſte, Seigneur, & daignez prononcer entre un frère d'armes qui vous aime, & un ennemi qui vous honore, qui vous..... = ».

La Vénitienne se tut, pâlit, s'évanouit, perdit connoissance.

En lui donnant les secours convenables, Carmagnole eut tout le temps d'apprendre à Léonore le sujet de cette étrange dispute. Léonore, suffisamment instruite, renvoie Carmagnole, & se trouve seule avec l'infortunée Vénitienne, au moment qu'elle revient de son évanouissement.

L'Amante de Carmagnole se jette alors dans ses bras. Quel fut le ravissement de la Vénitienne ! mais quel fut le coup qui vint resserrer son cœur, quand Léonore ajouta : *Je suis femme aussi, & voilà le grand secret que le Général n'a pas osé vous apprendre.*

L'infortunée ouvre ses grands yeux, se relève & sort : elle reprend la route de Venise. Depuis ce temps on n'entendit plus parler d'elle, & l'on n'a pu découvrir si le temps, ou la mort, ou la raison, ou quelque grand intérêt nouveau, l'auront délivrée de ses peines.

La guerre recommença avec plus d'acharnement ; & Visconti pour enflammer davantage le zèle de Carma-

gnole, lui proposa en mariage une Princesse de son sang. Son attachement pour Léonore lui auroit fait refuser une Reine: mais n'osant & ne pouvant pas alléguer cette raison, il se contenta de dire au Duc que sa naissance trop obscure s'opposoit à une si haute alliance. Visconti lui répondit: « Quand on a votre vertu » & votre courage, on est du sang des » Rois ou digne au moins d'en être ».

L'incompréhensible Léonore vouloit qu'il acceptât cette alliance honorable. = Ah! vous n'aimez pas, vous n'avez jamais connu l'amour, lui dit Carmagnole, & vous n'avez de constance que dans votre haine. = Elle voulut justifier cette haine. = *Ma Donna*, lui répondit le Général, on défend toujours son penchant chéri, & chacun divinise sa passion (1). Une jeune fille qui aime ne trouve rien de plus raisonnable que l'amour; l'avare blâme quiconque n'amasse pas de l'or; l'ambitieux regarde comme des esprits bornés tous ceux

(1) *Sua cuique Deus fit dira cupido.* (Virg.)

qui ne courent pas après la chimère de la gloire & des honneurs. Je conçois ces passions, ma chère Léonore, parce qu'au moins elles ont un but, qu'elles tendent à quelque chose. La haine ne tend à rien, elle n'aspire qu'à nuire aux autres. Hélas ! par elle on se nuit bien plus souvent à soi-même. Vous ne vivez pas, Léonore ; vous ne jouissez de rien, pas même de votre gloire, ni de la mienne, ni de mon amour. Mon amour ! vous voulez le sacrifier à votre vengeance ; & pour punir les meurtriers de votre père, vous rejettez de votre sein l'Amant dont vous avez fait choix. Je serai plus délicat, plus fidèle & plus constant : je n'épouserai pas la belle Viscönti ; & Léonore, malgré les égaremens de sa tête & de son imagination, est plus chère à mon cœur que la superbe alliance qu'on me propose =.

Jamais les paroles étrangères ne corrigent, & les remontrances ne font que choquer les oreilles des gens passionnés, sans jamais approcher de leurs cœurs. Ah ! ne moralisons point ; la morale est

la plus inutile chose qu'il y ait au monde.

En sortant de cette conversation, Léonore apprend que les Vénitiens font un amas de munitions du côté du Bergamasque. On lui dit que trois jeunes Sénateurs, Morosini, Malatesta & Popoli, sont à la tête de l'entreprise. Ces trois noms rallument toute sa fureur ; c'étoient les petits-fils des trois Inquisiteurs qui avoient condamné le malheureux Ambroise Pétrocori. On lui permit de voler dans le Bergamasque: on ne s'attendoit pas à s'y voir attaqué si-tôt. Elle surprend Morosini aux bords d'une petite rivière, accompagné seulement de quelques Pionniers ; elle les taille en pièces, & court l'épée haute sur Morosini lui-même ; elle le blesse, redouble ses coups, & lui portant le dernier : *Vas dire aux Enfers à ton detestable aïeul*, lui dit-elle, *que tu meurs de la main d'une fille, de la fille d'Ambroise Pétrocori.* Malatesta & Popoli, trop foibles pour résister à cet ouragan, se retirent en désordre, & abandonnent leurs provisions, que Léonore fait con-

duire à la grande armée qui arrivoit aux ordres de Carmagnole.

Mille fois cet homme sage voulut encore essayer de régler la folle ardeur de cette femme exagérée. = N'abandonnerez-vous jamais, lui dit-il, cette manie de faire des coups de main où vous pouvez périr, tandis qu'avec l'armée que je commande je peux bien plus sûrement vous venger des Vénitiens = ?

Il avance en bon ordre, tout fuit devant lui : les Villes ouvrent leurs portes ; les petites Bandes répandues dans les plaines rendent les armes.

Hélas, il falloit que Léonore s'exposât ; elle ne pouvoit bien venger son père, qu'en le vengeant par ses mains. Fière de tous les succès qui avoient signalé son bras, elle s'engagea un jour, avec sa témérité ordinaire, contre ces deux mêmes Malatesta & Popoli qu'elle haïssoit à la mort. Elle eut d'abord la satisfaction de tuer le premier : mais lorsqu'elle l'accabloit de bravades, Popoli vint la saisir elle-même parderrière, & renversant sa tête

dont il s'étoit rendu maître, il lui enfonça son épée dans le cœur.

Carmagnole arrive, & la voit tomber sans vie ; il s'élance de son cheval, & presse contre son sein le cadavre déjà pantelant. Des pleurs amers inondent son visage. Tous les soldats qui avoient tant de fois été témoins de la bravoure de Pétrocori, partagent sa douleur.

Carmagnole arrache de ses épaules son manteau d'écarlate, & en couvre le corps. Il le fait emporter sur un brancard dans la plus prochaine Eglise, où il le met en dépôt ; puis se tournant vers ses Guerriers consternés, il leur dit :

» = Mes compagnons, ma perte est plus grande que vous ne l'imaginez. Vous croyez que je ne perds qu'un ami ; je perds une épouse, le charme & la douceur de ma vie. Oui, celle que vous appelliez Pétrocori, celle dont tant de fois vous avez vanté le courage, & qui même aujourd'hui a triomphé de Malatesta, celle enfin que Popoli n'a pu tuer qu'en traître, c'est ma chère Léonore, la douce compagne de mon

enfance. Sans elle, je ne ſerois pas votre Général. Son ardeur martiale m'en a inſpiré. Si j'ai acquis quelque gloire, c'eſt à elle ſeule que je la dois. Ah ! la gloire, comme elle dédommage peu des pertes du cœur !

Je continuerai cependant de remplir ma tâche, de faire mon devoir, de répondre à l'attente du généreux Duc de Milan.

Séchons nos pleurs, mes amis, & allons venger Léonore. Vous ne ſavez pas d'où venoit ſa haine contre Veniſe. Son père innocent fut mis à mort dans cette Ville ſoupçonneuſe ; & ce furent Muratori, Malateſta & Popoli qui le condamnèrent. Ma Léonore, avant de mourir, a tranché les jours des petits-fils des deux premiers, nous devons à ſon ombre généreuſe le traître Popoli =«.

Ce diſcours attendrit toute l'armée. La colère ſuccéda à l'attendriſſement ; on jura de commencer le carnage prochain par la mort de Popoli.

Carmagnole pourſuivit donc le cours de ſes conquêtes, & jetta la conſternation juſques dans Veniſe. Le Doge

Mocénigo, par l'avis du Sénat, rappella les Troupes qui étoient au-delà de l'Adriatique, à Céphalonie, & dans les autres Villes de la Dalmatie. Mais il étoit à craindre que ces Troupes n'eussent point le temps d'arriver. Déjà Popoli avoit porté la peine du lâche fait d'armes, par lequel il avoit poignardé Léonore. Déjà, malgré toutes ses redoutes & toutes les Isles dont elle est formée, Venise étoit saisie d'épouvante. Le Sénat s'assemble en tumulte : on envoie à Carmagnole deux Messagers d'Etat; on propose de céder le Bergamasque au Duc de Milan, qui ne veut consentir qu'à une suspension d'armes de deux ans.

Carmagnole reconduit donc son armée triomphante jusqu'à l'Eglise où le corps de Léonore étoit en dépôt. Il lui prépare là des obsèques dont la magnificence égale son amour. Il lui donne pour convoi son armée entière; & tous les compagnons de ses victoires, tous les admirateurs du courage de Léonore, la lance & les drapeaux renversés, les caisses tendues de crêpes noirs conduisent le corps de cette infortunée jusqu'à la superbe Métropole de Milan.

On lui érige un tombeau de marbre noir dans la Chapelle de la *Madonna*.

Viſconti, inſtruit de cette étonnante aventure, & ſenſible à la douleur de ſon vertueux Général, s'efforce de le conſoler. » = Seigneur, lui dit Carmagnole, je ſens toutes vos bontés; mais j'ai beſoin de ſolitude. Maintenant que mon bras vous eſt inutile, permettez que j'aille diſſiper mes peines, ſans m'écarter de vos Etats. J'irai, ſi vous me le permettez, au Lac-Majeur: en revenant de la Suiſſe avec celle qui fait couler mes pleurs, j'ai vu les Iſles Borromées. C'eſt-là que je deſire trouver quelque diverſion à mes maux = «.

Heureux qui a vu ces deux Iſles charmantes éloignées ſeulement de quarante milles de Milan! Plus heureux qui y coule en paix des jours auſſi purs que l'air qu'on y reſpire! C'eſt le vrai ſéjour des Sages, s'il eſt encore des Sages au monde. Quel charme on éprouve en voyant dans le lointain, au milieu du cryſtal le plus limpide, s'élever cette verdure ſi fraîche & ſi variée dans les nuances de tous ſes arbres! Quel coup-d'œil enchanteur, lorſqu'en approchant

de ces habitations céleſtes, on diſtingue un double tableau; les Iſles mêmes; puis la repréſentation des maiſons, des montagnes, des rochers, des animaux, des hommes qui viennent ſe peindre & ſe perdre dans la glace tranſparente des eaux! Voilà ce qui avoit ſaiſi d'abord d'admiration Carmagnole, lorſqu'il avoit paſſé dans le voiſinage en conduiſant ſes quinze cents Suiſſes à Viſconti; voilà ce qui avoit rempli de déſirs & d'envie ſon ame faite pour la tranquillité des champs. Si la vindicative Léonore avoit pu ſe rendre à ſes vœux, il auroit trouvé là le bonheur avec elle. Privé d'une compagne ſi chère, il revoit alors ce lieu de délices avec la triſteſſe dans le cœur. Plus ce qu'il contemple eſt raviſſant, plus grande eſt ſa peine de le contempler tout ſeul. Il admire cependant ces caſcades irrégulières que la Nature forma elle-même, & qui vont promener une onde bien battue & bien pure ſur l'émail des prairies. Les bêlemens des moutons qui montent & deſcendent, le ſon de la flûte paſtorale, lui retracent l'inappréciable occupation de ſon enfance. Le chant

des oiseaux, les fleurs que la Nature, avare dans les autres climats, se plaît à prodiguer dans celui-ci, l'élégante simplicité des maisons, le mouvement qui se fait autour des fermes, enivrent tous ses sens, excitent tous ses regrets : il a perdu sa vie.

Dans une telle situation, on n'a plus la force de supporter la société ; on n'en a plus le besoin ; & la dissipation que nous offrent le bruit, une grande variété d'objets, des fêtes extraordinaires convient mal à l'état de l'ame. Carmagnole aime encore à voir les hommes ; mais ce mouvement naturel qui nous porte à rechercher leur conversation, ses chagrins le lui ont ôté.

Visconti lui avoit monté une maison nombreuse, quand il consentit à son départ pour les Isles. De cette maison, il n'avoit pris qu'un seul Domestique : le reste l'eût importuné. Ce Domestique lui avoit choisi une petite habitation bâtie à mi-côte & à l'extrémité orientale de la grand'Isle. De la partie droite de la montagne qui la dominoit, tomboit un ruisseau, dont le bruit, égal sans être monotone, rompoit le silence

de cette montagne inhabitée. Ce même ruisseau venoit arroser une prairie qui étoit en face, avant de s'aller perdre dans le lac. Ce beau lac, tantôt immobile & azuré, tantôt agité, grondant & verdâtre, étoit toujours intéressant à ses yeux. De la partie gauche s'élevoient irrégulièrement de hautes montagnes chênues, dont les aspects pittoresques varioient à chaque projection différente des rayons du soleil.

Ce spectacle, que nul pinceau humain ne sauroit rendre, & dont on ne peut se faire une image dans les grandes Villes, renouvella, par degrés, les idées de Carmagnole, & fit passer la consolation dans son cœur. = Hélas ! dit-il, je puis trouver ici tout ce que j'ai tant de fois desiré, tout ce que mon ame est en état de goûter encore : c'est d'avoir une petite maison à moi, un petit champ, une prairie dont je ramasserai le foin odoriférant, un ruisseau dont je serai propriétaire. Tout, en ce lieu, respire la paix, l'innocence, le bonheur. Je vais donc reprendre les goûts de mon premier âge : je ne les reprendrai pas tous; il en est un qui

s'eſt envolé de mon cœur, ſans eſpoir de retour. O Léonore! moitié de mon ame, ta mort m'a ravi encore preſque l'autre moitié entière! Raſſemblons cependant ce qui me reſte. Le malheureux qui a fait naufrage, trouve quelquefois une planche ſalutaire; il ſe ſauve: il a perdu ſon tréſor, mais il vit. Je ne vivrai plus que pour être tourmenté par le regret. Le regret! oui, ſans doute; mais eſt-ce qu'il n'y auroit plus au monde de conſolation pour moi? J'en trouverai dans les champs; j'en chercherai du moins. L'homme doit-il jamais s'abandonner? Non, le découragement eſt d'un lâche; je ne l'ai jamais été; je ne veux pas l'être. Ma vie s'écoule; j'ai déjà franchi plus de la moitié de l'eſpace: laiſſons tomber doucement le reſte de mes jours dans cette belle Iſle, & ramaſſons les fleurs que l'indulgente Nature offre encore à nos yeux. Tout vieillit, tout périt autour de nous; c'eſt le ſort commun des hommes & des choſes. Je ne ſuis pas le ſeul malheureux, le ſeul qui ait ſurvécu au grand intérêt de ſa vie. Encore quelques années, je te reverrai, Léonore.

Ton ame étoit impatiente, mais pure; la mienne n'eſt pas méchante. La Vertu ne meurt point: nous nous reverrons=.

Ceux qui ont parcouru les montagnes de la Suiſſe, de la Valteline & des Griſons, ont ſans doute entendu l'air attendriſſant qu'on appelle l'*Air de la Vache*. Il fait une impreſſion ſi vive ſur l'ame de ces ſenſibles Montagnards, que, lorſqu'ils ſont loin de leur Patrie, & que ce ſon revient frapper leurs oreilles, ils pleurent d'attendriſſement, tombent dans la mélancolie, & meurent de regret. C'eſt ce qui eſt arrivé pluſieurs fois dans les Régimens Suiſſes qui ſont au Service de France, & l'on fut obligé d'y défendre l'Air de la Vache. Or, Carmagnole ſe plaiſoit à l'entendre retentir ſur le flageolet; & la concavité des échos, qui en propageoient le ſon, prolongeoit auſſi ſon ivreſſe. Il voyoit quelquefois, dans le lointain, avec amertume, mais ſans envie, les tendres jeux des Bergers & des Paſtourelles. Ce bonheur étoit paſſé pour lui; il ne lui reſtoit plus que des réminiſcences qui lui faiſoient un beſoin du calme.

Il réſolut donc de paſſer le reſte de

ſes jours dans cette délicieuſe ſolitude. Déjà il avoit pris ſur lui de recevoir les viſites des principaux Habitans ; déjà on ſavoit dans l'Iſle que l'illuſtre Général du Duc de Milan, dégoûté du monde & de la gloire, aimoit mieux vivre avec des hommes ſimples qu'à la plus brillante Cour qu'il y eût alors en Italie ; & cette ſingularité faiſoit encore mieux ſentir leur bonheur à ces bons Inſulaires. Il alloit voir, dans les environs, la pittoreſque Arona, où depuis on érigea le coloſſe du pieux Charles Borromée, le plus illuſtre des ſucceſſeurs d'Ambroiſe dans la Métropole de Milan. Il pénétra dans la Valteline, traverſée par la limpide Adda, petit Pays de délices, & comme ſéparé du monde par les montagnes qui le bordent de toutes parts. Il parcourut les environs de Coire, de Chiavenne, de Côme : & tous ces lieux où l'innocence des premiers Habitans du monde étoit encore dans toute ſa pureté, lui faiſoient trouver des jouiſſances qu'il avoit ceſſé d'eſpérer. C'eſt ainſi que le plus grand Capitaine des régions Ciſalpines

n'étoit plus devenu qu'un Observateur, un Philosophe & un Sage.

Mais nous avons vu, dans le courant de cette Histoire, qu'il n'y avoit rien de si complaisant que Carmagnole. L'Amour l'avoit subjugué ; la Reconnoissance le subjugua à son tour. Visconti lui manda que ses grands talens lui étoient redevenus nécessaires, & que les Vénitiens se disposoient à rompre la trève. Il fit donc pour Visconti ce qu'il avoit fait pour Léonore ; il étouffa son penchant, pour se prêter à celui d'un Prince.

Mais la sortie de son Isle fortunée lui coûta des pleurs. Il quittoit la tranquillité, le bonheur ; il alloit retomber au milieu des intrigues, de l'agitation, de toutes les passions étrangères. Il semble qu'il eût un pressentiment de tout ce qui alloit lui arriver.

Voilà donc encore Carmagnole rendu au grand jour. Le Duc de Milan le pressa d'abord de recevoir la main de la Princesse, que son amour pour Léonore lui avoit fait refuser. Léonore n'étoit plus : un refus prolongé eût été

une injure. Il épousa donc la Princesse : mais l'Amour n'assista point à cet hymen; il ne pouvoit plus brûler dans le cœur de Carmagnole, & la triste fin de Léonore avoit éteint tous ses feux.

Ce mariage cependant fit murmurer toute la Noblesse attachée au Souverain de Milan. On avoit déjà vu avec dépit trop d'honneurs déférés à cet obscur Etranger; une alliance si inégale mit le comble au mécontentement.

Pauvre Vertu ! le dernier Brutus n'avoit pas si grand tort de t'appeller un meuble inutile. Le Vice est toujours plus fort que toi. Tu es vraie : belle ressource encore ! Le Vice, avec les armes du Mensonge, qu'il sait si bien déguiser, te terrasse, quand il lui plaît. Tu n'es plus qu'un Atôme, lorsque les Courtisans t'entreprennent.

On calomnia Carmagnole; on inspira de la défiance à Visconti contre cet homme de bien. Il s'en apperçut, & ne voulut pas solliciter d'explication. Déjà cependant sa perte s'apprêtoit dans l'ombre; déjà on avoit voulu l'assassiner plusieurs fois. Rien n'étoit plus com-

mun alors que l'assassinat en Italie. Le frère aîné de Visconti avoit été assassiné lui-même; plusieurs Souverains de Milan le furent encore après.

Carmagnole se plaignit, on ne l'écouta point; le Duc le croyoit ingrat & infidele : son épouse altière ne l'aimoit pas. Il étoit entouré d'écueils. Visconti n'étoit pas son prince naturel : Visconti commençoit à le maltraiter.

La patience de l'homme vertueux a son terme. Carmagnole sortit de Milan; on mit des assassins à sa poursuite : il fut que c'étoit Visconti qui les avoit envoyés lui-même.

Il alla offrir ses services à Venise, qui le reçut comme jadis les Volsques avoient reçu Coriolan,

En entrant dans les terres de Venise, il s'étoit écrié : = Ombre de Léonore, ombre chérie, ne t'indigne pas, si ton Carmagnole, chassé par des ingrats, est venu chercher un asyle chez les bourreaux de ton père & les tiens. Venise est devenue mon seul asyle contre mes persécuteurs; Venise, d'ailleurs, est leur ennemie : j'unirai ma vengeance à celle de ces braves Républicains, & je

ferai repentir Viſconti de ſes injuſtices =.

Son arrivée à Veniſe décida auſſi-tôt la guerre. On lui donne le commandement général des Troupes. Il ravit d'abord à Viſconti le Bergamaſque, dont il lui avoit procuré la conquête, & la bravoure détruit le bienfait de la bravoure. De Bergame à Milan, il n'y a que dix lieues. Carmagnole va porter l'effroi aux portes de cette pépinière d'ingrats, & force, à ſon tour, Viſconti à demander la paix. C'eſt ainſi que le même homme faiſoit pencher, à ſon gré, la fortune vers le parti qu'il avoit embraſſé.

La paix ayant été faite, Viſconti reconnut ſa faute & ſon erreur; il voulut recouvrer un bien que ſon imprudence lui avoit laiſſé échapper.

Déjà le bon Camagnole avoit oublié ſa colère; ce n'étoit que par néceſſité qu'il s'étoit réfugié chez les Vénitiens. Pluſieurs fois il s'étoit fait des reproches ſecrets des ſervices qu'il rendoit aux ennemis de Léonore; la néceſſité ne lui en impoſoit plus la loi alors: Veniſe d'ailleurs n'avoit plus beſoin de

ſon bras ; il l'avoit fidellement ſervie. Il alloit donc retourner à Milan, y revoir quelques amis fidèles qu'il y avoit laiſſés, ſa femme & les cendres de Léonore. Déterminé à quitter le Service, il ſe propoſoit de dépoſer ſur ſa tombe une épée qui avoit fait quelque bruit en Europe, & d'aller mourir aux Iſles Borromées. Il avoit quarante-deux ans alors.

Un coup de foudre arrête tous ſes projets. Les Vénitiens ayant eu connoiſſance de ſa réſolution, l'arrêtent & le conduiſent, chargé de chaînes, dans leur Ville. Les crimes d'Etat, vrais ou prétendus, ſont promptement, cruellement punis dans cette Ville.

Carmagnole paroît devant des Juges qui l'avoient déjà condamné. Il ne ſe permit aucune plainte, & courba ſa tête ſous la hache d'un Bourreau, à Veniſe, en 1422.

Il faut avouer que c'eſt bien la peine de naître, & de ſe donner tant de tourmens dans la vie !

O bon Carmagnole, que n'êtes-vous reſté à vos moutons ? A quoi penſiez-vous de faire choix d'une pareille Ber-

gère ? il en eſt de ſi douces ! Une Clorinde ſe trouve dans les prairies du Piémont ; vous êtes le plus pacifique des hommes, & il faut que cette ame de feu vous entraîne dans l'horreur des combats, qu'elle ſe faſſe tuer ſous vos yeux, & qu'elle vous conduiſe, comme par la main de la fatalité, porter votre tête ſur l'échafaud.

Si les femmes font du bien, elles font auſſi quelque mal : leur folie triomphe ſouvent de notre ſageſſe. Comment faire donc ? aimer ou ne pas aimer ? Mes amis, il faut ſuivre ſon ſort, & l'on fait toujours à merveille, toujours on ſe trouve dans le meilleur des mondes poſſibles. Mettez-vous bien dans la tête que nous ſommes tous fous : un peu plus, un peu moins, tout cela revient au même.

Une choſe que je vous recommande, c'eſt de ne pas nourrir dans vos cœurs des ſentimens pénibles, tels que ceux de la haine, de la vengeance, de l'ambition, qui furent ſi fatals à Léonore.

La complaiſance même, la douceur, la bonté, doivent avoir des bornes.

C'eſt l'excès de ces vertus qui perdit Carmagnole.

J'aurois encore bien d'autres conſeils à vous donner; mais comme il y a à parier que vous ne les ſuivriez point, vous trouverez bon que je me taiſe.

NOTES HISTORIQUES.

PHILIPPE VISCONTI, dont il eſt tant parlé dans notre Extrait, & dont les pères poſſédoient, depuis pluſieurs ſiècles, la Souveraineté de Milan, rapportoit ſon origine, ſelon Georges de Mérula, aux anciens Rois Lombards. Indépendamment de ce titre brillant, plus d'un Héros avoit déjà illuſtré ſa race. L'Hiſtoire nous vante ſurtout Matthieu Viſconti, ſurnommé le Grand, qui, après avoir aſſuré la tranquillité de ſes États, malgré toutes les forces de l'Empire & de la France, tomba dans les fers, ſut les briſer, rentra en triomphe dans ſa Souveraineté, & mourut, chargé de gloire, à

l'âge de soixante-douze ans, en laissant cinq fils. Elle nous vante l'aîné de ces fils, Galéas, ainsi nommé parce qu'il étoit né au chant du coq, & qui, aussi actif que ce précurseur de l'aurore, commença à signaler sa bravoure par plusieurs victoires sur les Guelfes; qui depuis alla secourir les François contre les Anglois, revint prendre pour lui-même Ferrare, Plaisance & Crémone, & termina sa brillante carrière à cinquante-un ans.

Actius, fils de Galéas, soutint d'abord la gloire de son père & de son aïeul: mais il avoit dans sa propre famille un ennemi dangereux; c'étoit Marc, son oncle, qui voulut lui ravir la Couronne. Actius le prévint, & le fit étrangler.

En 1349, Luchin Visconti succéda à ce même Actius, qui n'avoit point laissé d'enfans de Catherine de Savoie sa femme. Luchin fut plus malheureux encore dans sa famille que son neveu. Sa femme, amoureuse d'un jeune homme, en eut d'abord deux enfans. Au crime d'infidélité, elle joignit bientôt un crime plus grand, en empoisonnant

son mari. Le remords la saisit ensuite; elle confessa d'elle-même cette atrocité. Les deux enfans, provenus de son commerce illégitime, furent déclarés incapables de parvenir à la Couronne, qui fut déférée à Jean, Archevêque de Milan, & frère de Luchin. Ce Prélat, devenu Prince Souverain, fut un grand & heureux Guerrier. Il conquit l'Etat de Gènes, & poussa si loin ses conquêtes en Italie, que le Pape Clément VI crut nécessaire de l'excommunier pour en arrêter le cours; mais rien que la mort ne put mettre de barrière à ses succès.

Il avoit élevé à sa Cour les trois fils d'Etienne Visconti, le plus jeune de ses frères, & régla l'ordre de succession qui fut religieusement suivi.

Après sa mort, Matthieu II, l'aîné de ses neveux, ne put soutenir le faix de sa Couronne; il fut empoisonné par ses deux frères.

Galéas II, l'aîné de ces empoisonneurs, mourut de la goutte en 1378. Paul Jove nous apprend qu'il étoit fort instruit, qu'il aimoit l'Histoire, & qu'il eut une amitié particulière pour Pétrarque.

que. Il reste encore quelques monumens de lui à Milan.

N'ayant pas eu d'enfans, son neveu Galéas III, Prince qui aimoit les Sciences & les Belles-Lettres, recueillit son héritage : celui-ci mourut en 1402.

Il laissa deux fils, Jean-Marie, & ce même Philippe-Visconti qui donna le commandement de ses troupes à notre Carmagnole, & qui est le principal objet de cette note.

Jean-Marie se rendit si odieux à ses peuples, qu'ils l'assassinèrent, un jour qu'il assistoit à l'office divin dans l'Eglise de Saint Gothart.

Philippe-Visconti entra, après sa mort, dans l'exercice de la puissance souveraine. Ce fut le dernier Prince de sa Maison ; il n'eut qu'une fille, qu'il auroit pu donner en mariage à Carmagnole, s'il avoit eu quelques années de moins, & qu'il donna depuis à un autre Aventurier, à ce même Bâtard du valet de charrue Jacomuzzo, Chef de la Maison de Sforce, sur lequel nous avons aussi promis un Extrait. Il est à présumer que notre Berger Piémontois, sage & brave comme il étoit, auroit aussi bien

ſoutenu le poids de la Couronne que ce dernier, & qu'il eût évité le ſort de Ludovic Sforce, qui ſe laiſſa prendre comme un ſot, & qui vint mourir priſonnier en France.

On ſait toutes les guerres qu'occaſionna, depuis, l'extinction maſculine de la Maiſon de Milan, guerres ſanglantes & ſi ruineuſes pour la France. Louis XII revendiqua en vain ce beau Duché, comme ſorti de Valentine Viſconti. François I, ayant voulu ſoutenir le même droit, & pénétrer dans le Milanez, n'y trouva que des fers.

Parlons maintenant de Veniſe, & donnons ſur cette Ville quelques éclairciſſemens que le précédent Extrait a rendu néceſſaires.

Cette Ville eſt étonnante par ſa ſituation & par les ſoixante-douze Iſles qu'elle renferme dans ſon ſein. Rapportons, pour en donner d'abord une grande idée, ces beaux vers de Sannazar :

« *Viderat Adriacis Venetam Neptunus in undis*
» *Stare Urbem, & toto ponere jura mari;*
» *Nunc mihi Tarpeias quantumvis Jupiter arces*
» *Objice, & illa tui mœnia Martis, ait:*

» *Si pelago Tybrim præfers, Urbem aſpice*
» *utramque,*
» *Illam homines dices, hanc poſuiſſe Deos* ».

Neptune voyant ſa Ville de Veniſe ſe tenir ſi ferme au milieu des ondes, & donner la loi à la Mer, s'écria : O Jupiter, vante-moi maintenant ta Roche Tarpéienne & les murs ſuperbes de ton belliqueux fils; compare le Tibre à l'Adriatique, & contemple les deux Villes : tu diras que l'une n'a été bâtie que par des hommes, & que l'autre l'a été par des Dieux.

L'origine de Veniſe ne remonte qu'au cinquième ſiècle. Quelques familles de Padoue, pour ſe dérober au ravage des Goths, ſe réfugièrent ſur les bords de l'Adriatique, & y bâtirent quelques cabanes. Tel fut le berceau de cette grande Ville. Elle fut long-temps obſcure, & ſon enfance dura des ſiècles, dit ſon Hiſtorien Nani, Procurateur de Saint-Marc. Ayant acquis la maturité convenable, elle fit des conquêtes dans la Dalmatie & dans l'Iſtrie, ſubjugua les Peuples de la Marche d'Ancone, déclara des guerres heureuſes aux Hongrois, aux Grecs, aux Normands, aux

Pisans, aux Génois ; se signala dans les Croisades ; abattit avec les François l'Empire des Grecs, & parvint par degrés à cette puissance redoutable à l'Italie & imposante aux yeux de toute l'Europe.

Telle étoit la splendeur des Vénitiens, au quinzième siècle, qui est le temps où Carmagnole les battit d'abord, & les rendit vainqueurs ensuite. La mort qu'ils lui firent souffrir, étoit injuste. Il n'étoit pas leur Sujet, il leur avoit rendu de grands services : la paix étoit faite, & ses engagemens remplis. Ce fut la crainte, impérieux tyran, qui les engagea à commettre cette indignité : Carmagnole, en retournant à Milan, pouvoit les vaincre, & c'est ce qu'ils voulurent éviter. Délivrés d'un homme qui leur avoit fait tant de mal & ensuite tant de bien, ils reprirent Vérone, conquirent le Frioul, Padoue, Vicence, passèrent le Mincio, & donnèrent pour bornes à leur Etat l'Adda & le Pô.

Il ne faut pas croire que la justice préside toujours aux délibérations d'un Etat Républicain. Souvent on y porte trop loin cette fameuse maxime : *Supre-*

ma lex Populi ſalus eſto ; & l'on immole l'innocent pour faire un exemple. C'eſt ainſi que les Athéniens condamnèrent à mort ou à l'exil tant d'hommes vertueux ; c'eſt ainſi que les Carthaginois faiſoient mourir leurs Généraux malheureux.

Il eſt probable qu'Ambroiſe Pétrocori, père de notre Léonore, n'étoit pas plus coupable. On ne trouve plus de caractère comme celui de cette fille : je le crois bien ; l'éducation qui fait tout, étoit alors fort différente de la nôtre. On étoit enfant de la Nature, nous ne ſommes plus que les enfans de l'Art.

Depuis le cinquième ſiècle, l'Italie avoit été alternativement ravagée par des hordes de barbares. Les Guelfes & les Gibelins, pires qu'Attila & tous les Goths, vinrent enſuite continuer les maſſacres. Cet enchaînement de guerres ſanglantes, dont cette belle contrée ne voyoit pas la fin, inſpira à ſes habitans un courage qui tenoit lui-même de l'atrocité. Les femmes & les filles, expoſées ſans ceſſe à la brutalité & à la violence, armèrent leurs foibles bras, aimant mieux braver la mort, que de

vivre déshonorées. De-là cette multitude de Guerrières qui suivoient les Braves à la mêlée, & qui allèrent même jusqu'en Palestine combattre les Infidèles. Les Croisades finies, cette ardeur ne s'éteignit pas si vîte dans le sexe le plus foible ; elle duroit encore au temps de Léonore. Les femmes de ce temps devoient donc infiniment différer de celles du nôtre. Quand on n'a plus rien à craindre, on revient à sa place, on reprend le cours ordinaire de la nature & des choses. Le repos, des occupations douces dans l'intérieur, le plaisir, remplacèrent dans le cœur des femmes un goût qui ne leur avoit été donné que par la nécessité.

La douceur des mœurs qui règne aujourd'hui par-tout, effet heureux de la civilisation, nous rendra encore peu croyable la haine violente de Léonore pour Venise, & nous retomberons dans la même erreur en jugeant de ce temps-là par le nôtre. Dans les pays barbares (l'Italie l'étoit alors beaucoup), il n'y a rien de si vigoureux que la haine. Elle domine même encore avec force dans le pays dont je parle, & qu'on

fait être le plus vindicatif pays de l'Europe. Il faut être bien bon Philosophe ou bien bon Chrétien, pour remplir dans toute son étendue le grand principe du pardon des injures.

Les personnes qui n'ont jamais vu de Bergers que dans les environs de Paris, & qui ne savent pas s'élever au-dessus de leur siècle, nous feront sans doute un reproche bien plus grave. Elles diront que mon Héros & mon Héroïne ont des sentimens, de l'élévation, du caractère fort au-dessus de leur état, & que je les fais parler comme des gens du monde.

Mais d'abord, puisque Carmagnole & sa Léonore font des choses que bien peu de gens du monde pourroient faire, quel inconvénient de leur prêter un langage convenable à leurs actions ? La parole n'est rien, ou fort peu de chose: ce sont les actions qui distinguent les hommes. On dit que Charlemagne & Mahomet ne savoient pas écrire, & qu'ils parloient fort mal. A-t-on fait un crime à Voltaire & à quelques autres, d'avoir mis dans leur bouche un style si enchanteur ?

Quant aux ſentimens élevés que montrent nos Héros, je répondrai que ces ſentimens appartiennent non au rang, à l'éducation, à la nobleſſe, mais à la nature, & à l'heureuſe conſtitution de l'ame, s'il eſt permis d'uſer de cette expreſſion. Or, cela peut ſe trouver & ſe trouve en effet aux champs & ſous le chaume, comme dans les Palais & ſous les lambris dorés. Si de pareilles ames n'animent plus les Bergers voiſins de nos grandes Villes, c'eſt que le reflet de notre corruption s'étend juſqu'à eux; c'eſt encore parce que la misère les avilit, après que la licence les a gâtés.

Au reſte, j'ai dit dans le courant de l'Extrait, que Léonore & Carmagnole ne ſont pas les premiers Bergers qui ſe ſoient élevés au-deſſus de leur état; & j'ai cité d'aſſez grands exemples pour ne pas m'arrêter plus long-temps ſur une critique mal fondée qu'on pourroit me faire.

TROISIEME CLASSE.

ROMANS HISTORIQUES.

ASGILL,

OU

LES DÉSORDRES DES GUERRES CIVILES.

QUE nous ſerions bien tentés de remonter aux premiers jours de la première ère du monde ; à cette époque où le premier des humains dit : Voici le premier jour, & ce jour eſt le premier de tous les âges ! Sans doute il étoit innocent & heureux. Comment ne l'eût-il pas été ? Il avoit ſous ſa main des fruits & des fleurs : une compagne, belle ſans doute, car elle fut le modèle parfait & le type de toutes les Belles qui devoient naître, prévenoit,

ou du moins secondoit ses désirs. L'amour avoit trouvé place dans le berceau de la beauté & dans le cœur du premier homme. Ce bonheur s'altéra si-tôt qu'une famille environna l'homme, & commença une dynastie patriarchale, la première de toutes. Si-tôt qu'il y eut des devoirs à remplir, des partages à faire, la paix se couvrit d'un voile sombre; des nuages se promenèrent dans les Cieux; les orages devinrent fréquens: on s'aima, on se haït, on se déchira, on s'embrassa; à la guerre succéda la paix: mais jamais la guerre ne fut plus cruelle que dans ces Républiques où une apparence d'égalité sembloit rapprocher davantage les citoyens: plus on devoit s'aimer, & plus on se hait. Delà est venu ce proverbe effrayant, que les haines de famille sont les plus cruelles. Les guerres de République sont à-peu-près des guerres de famille. Le Soldat qui combat pour son Prince, dit: Je ne fais la guerre que pour un autre; le Citoyen dit: C'est pour moi que je combats. Ah! qu'on ne me vante point les Républiques, & sur-tout les Républiques naissantes;

celles qui, échappées au despotisme, ont jetté leurs fers, ont pris le bonnet de la liberté, & veulent renouveller, dans des champs inconnus, les prodiges de Salamine & de Marathon. On est barbare avant que d'être un Héros. Le théatre de Salamine commença par être le théatre du carnage. Des Soldats qui viennent reconquérir des Peuples qui se sont affranchis, fiers de l'autorité du Maître qui commandoit jadis à ces mêmes Peuples, se croient tout permis, & pensent, dans leur colère aveugle, être les agens d'un courroux légitime. Nous voilà arrivés au sujet de notre Histoire. Hélas! nous allons faire couler des larmes; les nôtres sont déjà bien amères. O hommes! jusqu'à quand?..... Nous nous arrêtons. A quoi serviroient nos déclamations? à montrer notre sensibilité : elle est connue. Nous serions-nous consacrés à ce genre de travail, si nous ne sentions rien? aurions-nous si souvent intéressé? Notre cœur est le foyer où brûle, où s'allume ce feu qui anime les traits que nous jettons sur nos Feuilles. Nous en appellons à vous, Lecteurs, à vous sur-tout,

ames aimantes; ce n'eſt pas vous qui nous accuſerez de n'avoir que de l'imagination.

Il y a bientôt deux luſtres que le Démon de la Guerre plane des bords de la Tamiſe aux rives de la Penſilvanie & de la Caroline. Nous n'entrerons point dans les motifs de cette guerre: c'eſt à l'Hiſtoire à condamner ou à juſtifier la rébellion; c'eſt à un nouveau Tacite qu'il appartiendra de peindre les premiers pas d'une République guerrière & commerçante, pardonnable peut-être dans ſa révolte, mais, à coup sûr, reſpectable dans ſa conduite. Une foule de portraits ſe préſenteront à l'Hiſtorien; toutes les effigies des premiers Romains ſemblent s'être renouvellées: Romulus, Décius, Fabius, Métellus, Marcellus, il n'eſt pas difficile de placer tous ces noms auguſtes au bas des portraits des Inſurgens; il n'eſt pas malaiſé de retrouver dans ce Congrès la ſageſſe d'un Sénat antique, qui donna pendant ſi long-temps des Loix à un Peuple de Héros. Le Roman n'eſt pas l'Hiſtoire, & cet aveu nous échappe avec regret: mais enfin, il peut rendre

intéreſſantes quelques pages de l'Hiſtoire ; & ce droit, dont nous uſons quelquefois, nous encourage.

Des victimes ſans nombre, des richeſſes immenſes enſevelies ſous les eaux, une dévaſtation générale dans le Continent, des armées, des flottes, l'Europe entière ou intéreſſée ou ſpectatrice : voilà ce qu'offroit l'Angleterre. Il faut bien, quand la guerre aiguiſe ſes traits, qu'un Gentilhomme abandonne la maiſon paternelle & s'élance aux armes. Un préjugé, que nous ſommes bien éloignés de condamner, lui en fait une loi ſacrée. S'il eſt vrai que la Nobleſſe eſt une émanation du Trône, il faut bien que cette Nobleſſe obéiſſe aux ordres émanés du Trône. Les titres dont elle eſt décorée ne ſont que des nœuds brillans, qui reſſerrent de plus en plus ſa chaîne : ſon obéiſſance eſt illimitée, & bien plus immédiate, bien plus eſſentielle que celle du Peuple. Il ne ſeroit pas juſte que le Peuple, qui reçoit moins, donnât davantage ; on l'a quelquefois prétendu.

Aſgill pouvoit-il reſter plus longtemps tranquille & froid Lecteur des

Gazettes Britanniques au ſein de ſa famille? Il avoit atteint ſa vingtième année. Vous ſavez que c'eſt à cet âge que le Gentilhomme reçoit ſon armure, & va aux pieds du Trône faire hommage de ſon ſang & de ſon bras: c'eſt à cet âge que Bayard prit congé de ſon Seigneur & père; qu'il embraſſa ſa mère, qui avoit la larme à l'œil, & qu'il ſuivit l'Evêque de Grenoble ſon oncle, qui lui montra le chemin de la Savoie, où il fit ſes premières armes. Aſgill imitoit Bayard, dans l'envie de ſe diſtinguer au ſervice de l'Angleterre; mais ſa ſœur, mais ſa mère avoient toute la foibleſſe de la mère de Bayard. Ah! ſi une mère eſt timide, c'eſt en raiſon de ſa tendreſſe; qui aimera jamais autant qu'elle? Perſonne ne doute de cette vérité. Aſgill, jeune, ardent, mais aimé, mais retenu par ſa mère, n'auroit point franchi les mers: l'Amour en ordonna autrement. L'Amour inſpire tant de courage! Si l'on ſavoit de quelles ſingularités cette paſſion bigarre notre deſtinée, on craindroit d'aimer. L'Amour mena Aſgill aux combats, des combats en captivité, de la cap-

tivité aux bords du tombeau. Eh! combien d'hommes, poussés par ce fluide brûlant, n'ont pas d'autre gradation, n'ont pas d'autre terme! Asgill aimoit Miss Hannah; Miss avoit quatre ans plus que lui : la disproportion étoit immense. Miss savoit trop de choses; Asgill en savoit trop peu, mais il aimoit davantage; & l'équilibre n'étoit pas difficile à rétablir. Miss étoit une Savante; une Savante de vingt-quatre ans est, à coup sûr, une Coquette : Miss l'étoit. Asgill n'étoit pas content; encore neuf, ses yeux n'étoient point faits à la mobilité des cercles des Coquettes; il ne connoissoit le nom de rival que pour le haïr, ne jamais le prononcer, & pour frémir, quand il entendoit épeler ces deux syllabes, dissonnantes à l'oreille d'un Amant jeune, ardent & jaloux. Miss cependant ne préféroit qu'Asgill; mais ce qui le fâchoit, elle ne lui accordoit des préférences que dans le tête-à-tête : en Public, ce n'étoient plus que de froids égards. = Pourquoi, lui disoit-il, m'accueillez-vous si bien en particulier, & si mal devant tout le

monde? = C'eſt que je vous aime davantage quand vous êtes ſeul. = Pourquoi cela? = C'eſt qu'alors je ne vous compare à perſonne. = La comparaiſon m'eſt donc bien nuiſible? = Beaucoup. D'abord, vous êtes bien jeune. = Ah! ſi je n'avois que ce tort! = Vous n'avez pas d'expérience; vous ne ſavez rien. = Vous me faites toujours ce reproche; je ſais aimer, n'eſt-ce pas aſſez? = C'eſt beaucoup; mais il faut plus encore: il faut être aimable. = Vous me bleſſez, Miſs. = Ne vous fâchez pas; vous n'avez pas encore ces graces qu'on n'acquiert qu'avec l'uſage & le ſentiment de ce qu'on vaut. Modelez-vous ſur des originaux; écoutez-moi, & vous deviendrez un Amant accompli =. Ainſi finiſſoient preſque tous leurs entretiens. Miſs avoit toujours une leçon à lui faire; s'il lui offroit un bouquet, s'il lui préſentoit la main, s'il oſoit enfin ravir la faveur la plus légère, Miſs avoit toujours un *ſi* ou un *mais* ſur les lèvres. Le jeune Amant ſe dépitoit & ſe conſoloit avec Dryden, Chaucer, Pope & Addiſſon; car, à cet

âge, un Anglois aime la lecture presqu'autant que sa Maîtresse, les paris, & les courses de chevaux. Asgill alloit souvent promener ses ennuis à Saint-James, où sa Compagnie du Régiment des Gardes l'appelloit; ou bien il s'égaroit dans cette belle forêt de Vindsor, que Pope a immortalisée, & qu'il a bien mieux célébrée que nous n'avons jamais su faire Versailles.

Miss Hannah se consoloit aussi de son éloignement, en se rendant habile à pincer de la harpe; elle perfectionnoit son chant, & chaque jour ajoutoit à ses traits & à son maintien de nouvelles graces. Asgill, à son retour, plus enchanté, lui disoit: = Vous êtes bien plus belle que l'autre jour =. Un de ses amis, le Baronnet Wayne, qu'il avoit présenté à Miss, qui avoit deux ans plus que lui, ne s'éloignoit plus d'elle; Asgill en devint jaloux. = Vas-t'en, dit-il un jour à son ami; ne parois plus dans cette maison. = Pourquoi cela? = Es-tu mon ami? = Oui. = Eh bien, point de questions; obligemoi: garde le silence, & vas-t'en; je n'oublierai jamais ce service =. Wayne

jouoit le facile Aſgill ; il avoit inſtruit Miſs Hannah : celle-ci ſe faiſoit un malin plaiſir d'inviter Wayne, & de prier Aſgill de lui amener ſon ami. Aſgill ne ſe fit pas un ſcrupule de déſobéir. Miſs, piquée, le recevoit avec indifférence ; il ne vit pas de meilleur moyen que de ramener ſon ami : mais Wayne, qui avoit une vengeance à tirer, refuſa de le ſuivre. = Non, reſte aux pieds de Miſs Hannah ; ſois-y ſans témoins ; crains d'éveiller ta jalouſie ; ſois l'Argus & non le Serviteur de Miſs . . . Je ne veux point t'alarmer ; je ne veux point perdre ton amitié =. Aſgill, ſatisfait dans le fond de ſon cœur de la feinte répugnance de Wayne, feignoit, à ſon tour, des inſtances que l'accent de ſa voix démentoit. = Miſs, diſoit-il, aimable Miſs, ne me rendez point reſponſable des refus de Wayne ; il ne veut pas céder à mes prières. = Il vous connoît ; & vous juge. De quel droit ſeriez-vous jaloux ? où avez-vous trouvé que la compagnie de vos égaux doive m'être interdite ? ai-je perdu votre eſtime = ?

Ces altercations n'étoient point pro-

pres à rendre les jours d'Asgill bien fortunés. Son inquiétude n'alloit pas, il est vrai, jusqu'aux larmes: mais c'étoit toujours un violent dépit. Il étoit toujours dans l'alternative de s'éloigner ou de rester, d'aimer ou d'oublier. Les rêves de l'Amour, les songes de l'Espérance, tous ces phosphores enfantins de l'illusion, les souvenirs, les faveurs, tout ce partage charmant de l'Amour, n'étoit pas fait pour lui. La coquetterie de Miss Hannah avoit détruit son bonheur. Il passoit les nuits à détester les femmes savantes, & les jours à se raccommoder avec la science d'une femme aimable. S'il y avoit eu à Londres un Maître de graces dans l'Art de plaire, il n'auroit pas tardé de le consulter.

Le hasard vint enfin à son secours. Il vit, dans une loge du Théâtre de Neumarket, Miss Hannah & son ami Vayne; un mouvement de curiosité le fit approcher: il entendit son ami s'expliquer sur sa jalousie & sur sa bonne foi, qui le rendoit la dupe de ses refus simulés. =Oh! je me vengerai, dit-il: vienne demain=. Il se retira. Comme

il rentroit de meilleure heure que de coutume, il voulut embrasser sa sœur. Miss Henriette étoit seule ; sa tête appuyée sur son coude, elle tenoit dans l'autre main une lettre. = Bonsoir, Miss. = Ah ! bonsoir, mon frère. = Vous êtes triste, ma sœur ? = Oui ; & vous, vous êtes agité ? = Oui, ma sœur. = Qu'avez-vous ? = La cruelle Miss Hannah, sa coquetterie, ce perfide Vayne... ; elle aime mon ami, elle se moque de moi ; je les ai entendus : vienne demain. = Eh bien, demain ? = Un pistolet finira la querelle. Et vous, ma chère Henriette, m'apprendrez-vous le motif de votre tristesse ? = J'attendois Sir Parker ; il ne viendra de huit jours. Ah ! mon frère, l'Amour est une étrange maladie ! c'est trop de peine pour peu de bien. N'aimez plus ; réfléchissez, au lieu de vous battre. = Oui ; je n'aimerai plus Miss Hannah, si cela m'est possible ; mais je me battrai. = Quelle folie ! pour si peu de chose ! pour quelques observations faites sans malice sur votre compte ! Si vous vivez, comme je l'espère, vous n'entendrez que de semblables propos. On

vous louera, on vous blâmera, chacun ſuivant ſon humeur, ſon ignorance ou ſes motifs. Peut-être Vayne n'a voulu que rire un moment; je ſuis sûre qu'il n'aime point Miſs. = Ah! ſi cela étoit vrai! mais qui m'en aſſurera? = lui. = Il eſt trop intéreſſé à me taire la vérité. = Pourquoi croyez-vous qu'il aura recours au menſonge? Penſez-vous qu'il vous craigne? = Vous avez raiſon, Henriette; mais je ne me battrai pas moins. = Tu n'aimes donc point ta ſœur? tu vas peut-être lui faire verſer des larmes éternelles; & pour qui? pour une Maîtreſſe. Ta ſœur! as-tu oublié ce nom ſi doux, ce nom que tu as bégayé à côté de moi, dès ton berceau, que je méritai par mes careſſes? Ta ſœur! ah, Aſgill, il n'eſt point de ſacrifices que je ne te fiſſe. La voix ſacrée du ſang, celle de l'amitié, la douce habitude, tout t'a recommandé à mon cœur: je t'y donnai la première place, ſi-tôt que tu naquis. Qui me dédommageroit de ta perte? dis, qui me tiendra lieu de mon frère? Ah! mon ami, Sir Aſgill, aime Henriette; oublie une Coquette: ne fais point une

folie =... Lady Asgill se joignit à sa fille. Sir promit de ne point se battre ; mais à une condition, qu'on lui permettroit d'aller faire une campagne en Amérique contre les Insurgens. = Attends, lui dit la mère, une occasion qui répugne moins à ta mère. Les Américains sont nos frères ; vas-tu te baigner dans leur sang ? Attends, pour prendre les armes, une cause plus juste. D'ailleurs, on dit que l'Anglois est un monstre, un Sauvage dans ce nouveau Pays. Des massacres de tous les genres y font frémir la Nature & le Ciel. Asgill, ne vas point grossir cette foule d'Aventuriers, qui vont chercher le pillage & des grades. As-tu besoin de cette misérable ressource ? Capitaine du Régiment des Gardes, as-tu besoin de faire des efforts pour hâter ton avancement = ? Miss Henriette fit tout ce qu'elle put pour ébranler Sir Asgill. Il versa des larmes avec elle ; il sentit tous les déchiremens d'une séparation : mais il voulut partir. Il promit de se borner à une campagne, & de revenir aussi-tôt. Ainsi l'Amour ordonna de la destinée d'Asgill.

On croit que les femmes Angloiſes, dénuées d'imagination, n'ont qu'une ſenſibilité profonde & concentrée, qui les rend capables des plus grandes actions, & plus aimantes. On ſe trompe: elles ont l'une & l'autre. Leur imagination eſt auſſi vive, auſſi ſautillante que celle des Dames Françoiſes, & a plus de force & moins de légèreté. C'eſt une montre, ſi l'on me permet la comparaiſon, qui va moins vîte, & qui n'en marque pas moins les heures, à quelque retard près. Soyez aimé d'une Angloiſe, vous l'êtes bien, vous pouvez dormir en paix : ſoyez aimé d'une Françoiſe, vous ne tenez rien, ſi vous ne la veillez de près. Mais en France comme en Angleterre, la tendreſſe maternelle ſe déploya toujours avec tous les caractères les plus touchans. Lady Aſgill avoit quitté ſon fils, en verſant des larmes ; Miſs Henriette étoit rentrée la larme à l'œil, pour arranger les malles de ſon frère. La nuit, cet intermède heureux que le Ciel mit entre les actes de la vie, & qui ſuſpend toutes les ſcènes du monde ; la nuit, qui quelque-

fois verſe ſur la paupière du malheureux l'oubli des peines de la journée, & l'illuſion ſur celles qui l'attendent le lendemain, ſembloit devoir mettre un terme à leur douleur. Tout repoſoit, Sir Aſgill lui-même ; Lady ſommeilloit, un rêve affreux la pourſuivoit. Lady croyoit être ſur les eaux; elle ſuivoit ſon fils, elle découvroit la voile de ſon vaiſſeau, elle le voyoit aborder, elle entendoit tout ce qu'il diſoit à Clinton ; elle le voit à la tête d'une troupe de ſoldats. Dieu ! quel rêve ! quelle agitation ! Pauvre Lady ! elle voit ſon fils attaquant, attaqué, battant, battu, mais toujours couvert de ſang. Ce fils ſi jeune, ſa plus chère eſpérance, l'eſpoir de ſon nom ; la mort menace ſa tête avec cent inſtrumens nouveaux : ce fils a diſparu, elle l'a vu priſonnier. = Des chaînes ! s'écrie-t-elle, dans ſon rêve, des chaînes ! ô mon fils, cher Sir, c'eſt ta mère = ! A ces cris ſes femmes accourent ; on trouve Lady ſe promenant en chemiſe dans ſa chambre, ſuffoquée de ſanglots, baignée de ſueur. = Où eſt Sir Aſgill, dit-elle ? = Il repoſe, Madame.

Madame. = Il repoſe, dites-vous? = Oui, Madame. = Eſt-il bien vrai? = Pourquoi croiriez-vous le contraire? = Conduiſez moi dans ſon appartement. = On la conduit. = Ne faites pas de bruit, dit-elle, en entrant dans la chambre; attendez à la porte =. Elle prend, dans ſes mains, le bougeoir, & s'avance ſur la pointe du pied; elle ſoulève doucement le rideau. = Il dort, dit-elle, il dort; qu'il eſt heureux! ah, s'il avoit les entrailles de ſa mère = ! Sir Aſgill s'éveille: = Qui eſt-là, dit-il? = C'eſt moi, c'eſt ta mère. = Que me demandez-vous, ma mère? = Peux-tu ne pas me deviner? je venois te voir, peut-être pour la dernière fois =. Elle verſoit des larmes. = Vous pleurez, ma mère? = Un ſonge affreux, horrible.... tu vois mes pleurs....; crois aux preſſentimens de ta mère: la voix du ſang crie au fond de mon cœur; elle ne ſe trompe jamais: que de malheurs elle m'annonce! Sir, ne partez point; reſtez auprès de votre mère, auprès de votre ſœur =. Aſgill répondit à la tendreſſe de Lady par tout ce que ſon cœur pouvoit ſentir. Ses

larmes se confondirent avec celles de Lady. Mais il combattit les craintes de sa mère; il traita avec mépris les songes, ces songes cependant auxquels tant de grands hommes ont cru, & que tant de Patriarches, de Rois & de Saints ont regardés comme des avis certains des volontés du Ciel, & des pressentimens de la rigueur du sort. Sir Asgill n'avoit point peur. Il fallut bien que sa mère cédât à ses instances; elle retourna dans sa chambre, se jetta sur son lit, & ne dormit point.

Miss Henriette ne dormoit pas non plus: elle entendit, dès les quatre heures du matin, le canon annoncer le départ des vaisseaux; elle frissonna de crainte: un Matelot vint éveiller Asgill, & emporter ses malles. Miss sauta avec précipitation hors de son lit, entr'ouvrit la porte de son appartement, & attendit Sir sur l'escalier; elle s'élança à son cou: = Cher Sir, soyez du moins heureux; ménagez-vous, revenez bien vîte; écrivez-nous le plus souvent que vous pourrez: si vous aimiez Henriette comme elle vous aime, vous n'iriez point en Amérique. Qu'allez-vous y chercher?

de la gloire ! Y en a-t-il à jouer un rôle dans les Guerres civiles ? Vous allez.... Ah ! Sir ; je ne sais.... mais ma tête n'est pas tranquille. Je ne vous dis pas tout ce que je crains, mais je n'espère rien.... Faites finir au plutôt l'inquiétude mortelle de votre sœur ; revenez, revenez....=. Asgill la pressoit contre son sein, la tenoit dans ses bras : = Sois heureuse, chère Henriette, tu mérites de l'être ; puisses-tu trouver un époux qui t'aime autant que ton frère ! = Je l'aimerai, dit-elle, à coup sûr beaucoup moins....=. On le pressa de partir ; il força Miss de rentrer : il disparut. Miss courut aussi-tôt dans la chambre de Lady, & la trouva fondante en larmes. = Nous l'avons vu, disoit-elle, nous l'avons vu pour la dernière fois=.

Avançons ! hâtons-nous de faire aborder à New-Yorck le jeune Asgill. Le Général Clinton le comble de caresses, & lui fournit bientôt l'occasion de se distinguer. Si la bravoure suffisoit toute seule pour gagner des batailles, Sir Asgill auroit contribué à procurer l'avantage au parti Royaliste. Il fut fait Prisonnier, & conduit dans le Camp du

Général Washington. Ce Fabius le reçut avec bonté, & adoucit la rigueur de sa prison. Asgill n'attendoit que le moment d'être renvoyé sur parole à Londres, & d'y revoir Lady & Miss Henriette.

Un attentat affreux, & dont l'humanité rougit, recula, détruisit les espérances d'Asgill. C'est ici que nous ne pouvons nous défendre de dire, que s'il est un fléau que les Gouvernemens aient à redouter, c'est une Guerre civile. Tous ceux qui administrent les Etats puissent-ils ne jamais perdre cette crainte terrible ! Périssent ceux qui conduisent la main du soldat dans le flanc du citoyen, & qui, dans les entrailles des mères, vont détruire des générations entières ! Qu'on ménage le peuple, qu'on le désarme, qu'on appaise sa furie ; elle est ordinairement de courte durée. La France se souvient encore des plaies que les guerres civiles ouvrirent dans son sein. L'Angleterre n'auroit pas dû perdre le souvenir de ces longues divisions qui la troublèrent, & qui l'avoient partagée en deux factions ennemies. L'Angleterre est-elle destinée à donner chaque siècle des scènes terribles ? On n'a point en-

core oublié l'assassinat juridique de l'infortuné Stuart ; nous n'avons point oublié le meurtre de Jumonville : ce meurtre, les Anglois viennent de le renouveller, non pas sur des François, mais sur leurs frères. Nous ne pensons point que leur Ministère ordonne ces massacres. Mais qu'une Nation, qui, dans les agens de ses vengeances, compte beaucoup d'hommes féroces & d'une brutalité sanguinaire, doit être humiliée ! Combien elle doit craindre de figurer dans les annales du monde, couverte d'opprobres, & chargée de la haine de tous les Peuples ! Eh ! pourquoi choisir des Chefs au hasard ? Pourquoi enrôler sous les drapeaux, des bannis, des refugiés, cette vile écume de gens, flétrie par les loix de son pays, qui n'a plus rien à ménager, & qui a rompu par des vices, ou par des crimes, le pacte qu'elle avoit contracté avec les hommes ? N'avez-vous plus de soldats ? posez les armes, & demandez la paix. N'allez point opposer des lions & des tigres, à des hommes, à des soldats.

« Il s'étoit formé depuis quelque temps » à New-Yorck, sous les auspices du

» Lord Germaine, un corps d'environ » quatre cents Refugiés sous les ordres » du Gouverneur Francklin. Entre autres » exploits, ajoute le Gazetier, ils avoient » attaqué & emporté un Fort élevé par » le Général Washington. Toute la garnison fut tuée à l'exception de trois » hommes. L'un d'eux, le Capitaine » Huddy, fut confiné pendant près de » trois semaines à bord d'un navire : » on le mit enfin à terre, sous prétexte » de l'échanger ; on le pendit au premier » arbre qui se présenta, sans aucune » forme de procès, sans même intenter » aucune accusation contre lui ».

Il n'est pas douteux que cet assassinat horrible, injuste, contre les Loix de la guerre & du Droit des gens, eût paru moins odieux au siècle du barbare Clotaire ; le nombre de ces atrocités avoit flétri tous les Guerriers : mais dans ce siècle, mais dans une guerre où les Vainqueurs donnent l'exemple de la modération, un crime aussi noir s'offre à tous les yeux sous sa forme horrible. Washington sentit quel terrible exemple il étoit obligé de donner ; il s'indigna, frémit : le pardon étoit dans son cœur ;

mais le salut d'un peuple de Guerriers lui montroit les sanglantes pages du talion, ce code de représailles, que les Nations sauvages imaginèrent, dont le Guerrier abuse quelquefois, & dont le Sage use en frémissant. Washington lut dans ce code affreux tout ce qu'il devoit faire. La proclamation sortit de sa bouche: = Il nous faut une victime ; qu'on livre le Capitaine qui a commandé l'assassinat d'Huddy, qu'on le livre ; les loix & la justice seront satisfaites : ce Chef, c'est Lépincot=. Clinton (car les Officiers Généraux d'Angleterre ne sont point inhumains), ne balança point de promettre à Washington une vengeance bien légitime : un Conseil de guerre fut assemblé pour juger Lépincot. Dans ces entrefaites, Gui Carleton vient prendre le Commandement de l'Armée : le Conseil de guerre est suspendu. Washington redemande le coupable, menace, & se dispose à exécuter, d'une manière terrible, sa menace. Il ordonne que tous les Capitaines Anglois prisonniers tirent au sort ; celui que le sort choisiroit devoit payer, quoiqu'inno-

cent, pour le coupable qu'on ne vouloit point livrer.

= Que faiſiez-vous, jeune Aſgill? vous n'étiez priſonnier que ſur votre parole; l'humanité des Vainqueurs allégeoit le poids de vos chaînes : vous vous retrouviez parmi vos frères; c'étoient la même langue, le même coſtume, vos goûts; vous vous félicitiez de n'avoir plus à courir les hazards de la guerre; vous vous repaiſſiez de la tendre eſpérance d'embraſſer Miſs Henriette, de baiſer la main de votre mère, & de lui dire : Lady, une autre fois croyez un peu moins aux ſonges. Une honnête liberté vous permettoit de monter à cheval . . . . . Malheureux Aſgill! = Que veut ce Sergent? = Rentrez, Monſieur, rentrez; j'ai ordre de vous renfermer. = Moi! = Vous. = Depuis quand ai-je donné lieu au Général Washington de croire que ma parole ne lui ſuffiſe point? = Ce n'eſt pas vous, Monſieur, qu'on ſuſpecte. = Eh! qui? = Des ſcélérats qui portent & flétriſſent le nom Anglois. Suivez-moi =. Aſgill ſuivit ſon Garde : quelle

fut sa surprise, en entrant dans la salle, d'y voir rassemblés tous les Capitaines, entourés de Gardes Insurgens ! Un Maréchal-des-Logis, après avoir demandé du silence, lut à haute voix la proclamation & l'ordre de Washington : le funeste chapeau qui contenoit les billets parmi lesquels se trouvoit le billet de mort, étoit sur la table. A cette proclamation, il n'y eut qu'un cri parmi les Capitaines : = Pourquoi Carleton ne rend-il point, ou ne fait-il point pendre Lépincot? Ils refusoient tous de tirer au sort. = Que Washington choisisse, dirent-ils ; renfermés ici comme un bétail, qu'il prenne sans compter=. Un d'eux prit la parole : =Il est impossible, mes Camarades, que l'Angleterre se charge du crime de notre mort : le coupable, n'en doutons point, sera ou livré, ou puni ; Carleton s'y dispose sans doute. Monsieur, nous allons tirer, dit-il au Maréchal-des-Logis, à une condition, c'est que Sir Carleton sera sommé par nous de rendre la justice que le Général Washington demande : qu'on différe l'exécution jusqu'après les réponses, toujours lentes à venir quand

elles dépendent du concours de deux pouvoirs =. Le Maréchal-des-Logis promit, au nom du Général, les délais demandés. = Eh bien ! à nous, mes Camarades ; il n'en eſt pas un de nous qui craigne la mort : l'injuſtice ſeule nous révolte ; l'injuſtice ne s'accomplira pas. Tirons =. Les billets ayant été ballotés, Aſgill s'avança lui ſixième, & ſes mains reçurent le fatal billet. Il étoit le plus jeune de tous les Capitaines ; il en étoit le plus comblé des biens de la fortune & des dons de la Nature. Un frémiſſement univerſel ſe manifeſta ſur toute ſa perſonne. = Capitaine, vous tremblez, lui dit un des Anciens. = Ce mouvement eſt involontaire, dit il ; il eſt cauſé par un ſouvenir.... C'eſt ma mère..... un ſonge l'a tourmentée la nuit de mon départ ; elle a vu, elle m'a vu mort ; en m'embraſſant elle m'a dit, les larmes aux yeux : Je t'ai vu pour la dernière fois. Miſs Henriette, ma ſœur, avoit les mêmes craintes. S'il étoit vrai !... Quoi ! les ſonges nous avertiroient-ils ? = Vous y croyez ! = Non.... mais.... =. On connoît aſſez le caractère de l'Officier : il n'eſt

ni Penſeur, ni Logicien ; il approfondit peu, plaiſante beaucoup, fait du bruit, pirouette, jure, & finit par être de l'avis de celui qui parle. Un vieux Capitaine, après avoir diſſerté ſur les ſonges, après en avoir plaiſanté, finit par dire à un de ſes Camarades: = C'eſt cependant quelque choſe d'unique que les ſonges! Il faut bien qu'il y ait un preſſentiment; tout le monde en eſt d'accord depuis deux mille ans. Sa mère, ſa ſœur, l'ont vu mort, & il va mourir....=.

Aſgill fut conduit en priſon. Il ſalue ſes Camarades, & leur dit adieu. Songes de l'eſpérance, ſonges de la vie, tout étoit évanoui ! . . . . Pauvre Lady ! pauvre Miſs ! O ma mère ! ô ma ſœur !... jamais je n'aurai la force de leur apprendre les cauſes de ma mort & le genre de mon ſupplice =. Les Capitaines avoient adreſſé, en Corps, une Requête à Sir Carleton: ils avoient demandé que Lépincot leur fût livré. Sir Carleton n'étoit point un tigre : il avoit frémi à la lecture de la lettre de Washington ; il fut froiſſé à la réclamation des Capitaines Anglois. Mais la politique du Général s'oppoſoit à la

ſenſibilité du Citoyen. Il aſſembla un Conſeil de Guerre ; il eût voulu livrer Lépincot : il lui ordonna la priſon.

A ce mot, Lépincot, ſoutenu par les Milices des Réfugiés, s'indigne & menace ; les ſiens, ſes amis, les Capitaines de ſon Corps, menacent auſſi Carleton de l'abandonner, de tourner les armes contre lui. Carleton n'oſe rien précipiter ; cependant le Conſeil de Guerre ſubſiſte. = Sommes-nous reſponſables, lui diſent les Officiers des Réfugiés, de la férocité de nos troupes ? pouvons-nous avoir aſſez d'empire ſur elles pour arrêter un acte de cruauté ? Quel eſt le motif qui nous fait attaquer nos Ennemis ? l'amour de la Patrie. Que ſont-ils ces Ennemis ? des Rebelles. Comment Londres les traite-t-il ? en Rebelles. Où eſt le Pacte, où eſt le Traité qui nous oblige à les regarder comme une Puiſſance étrangère ? Nous venons les punir ; nous venons venger la Patrie : nous venons leur demander le ſang qu'ils ont répandu..... L'élargiſſement de Lépincot, ou la rebellion, Sir, dans votre propre armée. = Barbares, leur auroit répondu Sir

Carleton, s'il l'avoit osé, doit-on ordonner de sang-froid un homicide? doit-on assassiner un Prisonnier? doit-on répandre le sang à plaisir? Ces Rebelles ne sont-ils pas des hommes? ces hommes ne sont-ils point armés? n'ont-ils pas dans leurs fers vos frères, vos amis, vos Citoyens? Vous le voyez..., l'innocent va payer pour vous. Asgill sera puni du crime de Lépincot; Asgill, le jeune, l'innocent, le brave Asgill...; tandis que le féroce Lépincot, dont le nom sera flétri dans la Postérité, insultera aux manes du jeune Asgill ==.

Il ne faut point croire que l'humanité, que la justice soient bannies du cœur des Anglois: sous ces étendards de sang, sous ces bannières à l'ombre desquelles le Sauvage fait frémir la Nature, & le Soldat égorge ses Concitoyens, il se trouve des ames fières & nobles que le crime soulève. Ceux-là, ces généreux Anglois mesurèrent toute l'étendue de leur infortune, & parlèrent d'avance le langage de la Postérité. Il n'étoit pas un d'eux qui ne dît: == Qui? moi! je servirois sous des drapeaux déshonorés; je serois confondu

avec des monstres ! . . . . . Je serois exposé, moi innocent, à payer pour un meurtrier ! Posons les armes, amis ; désertons ces drapeaux honteux. Si l'Angleterre protège des assassins, elle n'aura bientôt plus de Soldats. Dans quel canton trouvera-t-on ces Milices, l'espoir de nos troupes, moissonnées par le fer, la fatigue & la faim ? Dira-t-on à ces enfans de l'Angleterre : Quittez vos paisibles toits ; venez partager le brigandage de quelques monstres ; allez payer de votre sang leur infamie : allez périr sur un gibet = ?

Il n'en étoit pas un d'entr'eux qui ne fût tenté de se mutiner. Déjà la frégate qui portoit à Londres ces terribles nouvelles, étoit partie ; la Renommée déjà avoit répandu ces bruits désespérans : le Roi en fut consterné. = Qu'il périsse, qu'on livre le coupable = ! ce furent les premiers cris de son ame indignée. Les Ministres répétèrent le même cri d'effroi : = Qu'il périsse, qu'on livre Lépincot =. Mais pourquoi faut-il que la Politique s'oppose si souvent aux motifs de l'équité ? Ces Réfugiés, ces Soldats, ces Capi-

taines, qui ne vouloient point répondre de la férocité de leurs troupes ; qui ne vouloient point être punis d'un emportement occasionné par la chaleur du combat, par un zèle poussé trop loin; qui défendoient Lépincot . . . , comment arracher la victime au milieu de cette Soldatesque, qui ne connoissoit plus le frein nécessaire dans un Pays où il étoit si difficile de remplacer des Soldats ! Une émeute étoit à craindre; une révolte dans une armée déjà trop affoiblie, pouvoit avoir des suites trop dangereuses. Le Ministère ne put que donner des ordres à Clinton, qui succédoit à Carleton, de préserver le nom Anglois d'une flétrissure inévitable.

Ce n'étoit pas seulement le Ministère qui étoit consterné ; c'étoit tout le Peuple. Vous ne savez peut-être point, ô mes Lecteurs, ô vous sur-tout qui n'avez jamais abandonné la Capitale, vous ne pouvez point avoir une idée de ce qui se passe dans les Ports de mer pendant une guerre maritime ! Là, sont restés les enfans & les femmes ; là,

tous les vaiſſeaux qui arrivent ſont interrogés; là, chacun croit lire, ſur le bout d'une voile qui flotte dans le lointain, l'eſpérance & le bonheur. C'eſt un père, c'eſt un mari qu'on embraſſe ſur le rivage; c'eſt d'un père, c'eſt d'un mari qu'on demande des nouvelles. L'avez-vous vu? où eſt-il? revient-il? a-t-il été pris? a-t-il fait des priſes? s'eſt-on battu? a-t-on remporté la victoire? voilà ce qu'on dit. C'eſt une populace qui accourt, qui ſe preſſe ſur le Port, & qui ſe hâte de ſemer dans les rues ce qu'elle vient d'apprendre. Je ne tenterai point de vous peindre quelle eſt la déſolation univerſelle après un combat, après une bataille perdue. Que d'enfans orphelins gémiſſans ſur la rive, de mères en larmes, de vieillards déſolés! combien de plaintes contre les Généraux mal habiles ou malheureux! Je ſuis jeune encore; j'eus un père qui me retraça long-temps ces images. Je vivois dans un Port de mer, qui, naguères, avoit offert ces affreux ſpectacles, quand Duquesne & la Clue, tous les deux malheureux,

eurent perdu une bataille. Ce n'eſt point à Paris qu'on peut ſe figurer de ſemblables déſolations.

Le Peuple Anglois (car ce Peuple eſt un compoſé de généroſité & de férocité) donna des larmes au malheureux Aſgili. Ce n'étoient point des larmes ſtériles; il demanda qu'on s'occupât de ſa délivrance, & de la punition de Lépincot. Il n'avoit pas beſoin d'être preſſant. L'ame du Roi étoit trop émue, trop froiſſée; il avoit ſenti toutes les ſuites des guerres civiles, qu'il n'avoit fait qu'entrevoir juſques-là.

On eſt déjà sûr que Lady Aſgill & Miſs Henriette n'avoient point manqué de ſe rendre ſur le Port, ſi-tôt qu'elles avoient appris l'arrivée d'un vaiſſeau. A leur approche, la populace s'ouvroit, s'éloignoit avec une ſorte de reſpect morne & penſif. Ce reſpect, de la part du Peuple Anglois, ſi peu reſpectueux, les étonne; elles ne furent pas longtemps ſans craindre de jouer un rôle dans les Gazettes qu'elles alloient entendre. = C'eſt-là la ſœur, dit une femme à ſa fille. = Sa ſœur! = C'eſt de moi, dit Henriette; c'eſt de mon

frère qu'il eſt queſtion. = Sa ſœur ! dites-vous ? apprenez-moi, ma Bonne, pourquoi vous parlez de moi, de mon frère ! = Ah ! belle Miſs, je pleure... Mais il n'eſt pas poſſible = ! Auſſi-tôt, le nom de Lady Aſgill ſe répand, eſt répété à haute voix. On défile autour d'elles ; on les entoure : on veut les voir. Tous ſe taiſent ; tous n'ont qu'un geſte de pitié. = Pauvre Lady ! pauvre Miſs ! . . . =. C'eſt tout ce qu'elles purent ſavoir. = Ah ! maman, mon frère eſt mort ! = Je l'avois prédit, malheureux fils = ! Elles tombèrent preſque ſans connoiſſance. C'eſt pendant cette agonie qu'elles ouirent le funeſte récit que la populace, qui, juſques-là, avoit gardé le ſilence par reſpect, faiſoit à haute voix. Miſs Henriette ſortit de cette eſpèce de léthargie par un cri de fureur : = Mon frère ! lui ! il paieroit pour un ſcélérat ! Lui, ſur un gibet ! lui ! = Mon fils = ! diſoit Lady. La populace les reconduiſit dans leur Hôtel.

Miſs Henriette n'avoit point tardé de courir à Saint-James, & de demander des nouvelles moins incertaines.

On se flatte toujours, dans les grandes douleurs ; Miss se flattoit de revenir plus satisfaite. Hélas ! la bouche du Ministre vouloit la tromper ; ses yeux, son maintien, ne la trompèrent point. = J'ai perdu mon frère, je l'ai perdu, s'écria-t-elle, par une barbarie qui n'a point d'exemple. La Cour de Londres connoît le coupable ; il respire sous la protection de ses drapeaux : il n'est pas livré, & mon frère est sacrifié, délaissé ; il est mort peut-être. O honte ! ô infamie ! ô quelle tache, ta mort, ô mon frère, va-t-elle imprimer sur le nom Anglois ! qui désormais osera porter ce nom mépriſé, avili =? Sa tête s'égara, un délire affreux troubla sa raison. Trop heureuse, elle ne sentit plus, au milieu de ses maux, qu'une fièvre brûlante qui aliénoit toutes ses facultés. Elle étoit un objet de pitié pour le Roi, pour tous les Anglois ; tous frémissoient.

Ceux qui étoient sensibles caressèrent une espérance flatteuse ; ils se rejettèrent sur des probabilités, qui, dans d'autres circonstances, eussent été des certitudes : ils craignirent d'avoir

été trompés ; ils assurèrent qu'il étoit impossible que le Roi, que Clinton n'empêchassent point ce crime. On arrangea les événemens ; on calcula, on rapprocha, on conclut que la nouvelle étoit fausse. Les Penseurs des Halles, les Orateurs des Ports, les Spectateurs des Cafés, affirmèrent que cette atrocité n'avoit pas pu s'exécuter. Les paris furent ouverts, les guinées roulèrent sur les tables; on attendit des nouvelles confirmatives. Un vaisseau arriva sur ces entrefaites ; le vaisseau venoit d'un côté opposé : on affirma que ce vaisseau avoit apporté les nouvelles de l'élargissement de Sir Asgill. Eh ! voilà le Peuple ! Le Peuple répéta cette prétendue nouvelle : elle fut portée à grands cris sous les fenêtres de Lady & de Miss Henriette.

O douce illusion ! vous êtes donc nécessaire aux malheureux ! Eh bien, ô Dieux ! envoyez-nous donc des erreurs, & ne nous enlevez jamais l'espérance, pas même sur le bord de la tombe. Miss Henriette entend ces cris ; elle n'examine rien, ne réfléchit point ; elle croit tout, elle veut tout croire : son délire est calmé. Elle descend, se

mêle avec le Peuple, interroge cent fois : on lui répète cent fois la même erreur. Elle respire ; la joie pèse sur son cœur ; bientôt elle ne pourra plus respirer. Elle ne peut plus parler : mais ses yeux sont ouverts ; ses yeux brillent, roulent, fixent tout le monde. Elle est toute oreilles ; elle ne se lassoit point d'écouter. Rentrée dans son appartement, elle embrasse Lady, & ouvre le tiroir qui renfermoit le portrait de Sir Asgill. = Image si chérie, dit-elle, je peux donc t'embrasser ! Le voilà ; c'est bien lui ! Voyez, ma mère, chère Lady : nous le verrons. = Je le verrai, disoit Lady ; il ne quittera plus sa mère : les larmes qu'il m'a fait verser sont trop amères ; il n'ira plus chercher la gloire : elle me coûteroit trop. Peu m'importe qu'on ne le compte point parmi les Guerriers de l'Angleterre, pourvu qu'il soit compté parmi les bons fils. O mon cher Asgill, tu ne m'abandonneras plus = !

Pendant que ces deux infortunées se consoloient, embrassoient un fantôme, Washingron, indigné des lenteurs de Clinton, menaçoit d'envoyer Sir Asgill

au gibet : les délais, accordés par grace, étoient plus qu'expirés. Qu'avoit fait Sir Asgill ? une douleur noble, un silence rempli de dignité, voilà ce qu'il montroit à ses Camarades, sous un front élevé & serein. = Il faut mourir, il le faut, mes Camarades, disoit-il ; je mourrai, mais sur un gibet, mais pour le crime d'un autre ! mes amis, je n'aurois pas cru . . . . Belle lecon pour vous, Anglois ! Guerriers ! ma mort va vous apprendre à être plus humains. C'est bien assez des désordres de la guerre, sans y ajouter des atrocités inouies. Officiers, vous retiendrez désormais le bras du Soldat ; Soldats, vous craindrez de compromettre les jours de vos Officiers =. Ses Camarades murmuroient, accusoient la Cour de Londres, menaçoient Clinton. = Croyez-vous, leur disoit Asgill, que le Ministère, le Général & la Nation veuillent se couvrir d'opprobre ? s'ils ne viennent point à mon secours, ils ne le peuvent point. Vous connoissez le Corps politique ; c'est une machine dont les ressorts sont si étendus, si compliqués ! le moyen de les mettre aisé-

ment d'accord ! il faut du temps : & puis les circonſtances. Qui ſuis-je, moi ? un ſeul ; un, c'eſt bien peu. Lépincot eſt ſoutenu par un nombreux parti de Réfugiés ; ils menacent de ſe révolter, de tourner les armes contre l'armée : un mot, & voilà le ſang d'un millier de Soldats répandu ! Vous voyez bien que ma vie ne pourroit balancer ces pertes ; vous ſavez bien que l'équité n'eſt pas la première des loix de la guerre. Le code des Guerriers tient aux circonſtances ; il varie du ſoir au matin. Plaignez l'Angleterre ; plaignez-moi, & rendez du moins ma mort utile au monde, en ménageant le ſang des hommes =.

Il n'avoit point écrit à Lady & à Miſs Henriette. Que leur dire ? leur donner la mort à chaque courier, ſe plaindre, accuſer le ſort, regretter la vie, leur dire qu'il mouroit en les aimant : tout cela ne pouvoit que les déchirer. Mais, tous les jours, il avoit écrit ſur un cahier toutes ſes penſées, tous ſes ſentimens. = Ce papier, diſoit-il, leur parviendra après ma mort ;

elles verront que leur ſouvenir m'a occupé pendant mes derniers inſtans. Ah! Lady! ah! Miſs! je n'ai jamais ceſſé de vous aimer; que ne vous ai-je crues=!

Enfin, l'ordre étoit arrivé; dans trois jours, Aſgill devoit être conduit ſur le lieu de l'exécution. Cet ordre fit frémir tous les Capitaines priſonniers. =Souffririons-nous, dirent-ils, cet horrible attentat? quoi! Sir Clinton permettroit!.... =. Ils écrivirent tous à Washington de leur permettre d'aller à ſa tente lui demander une grace; Washington y conſentit. Deux cents braves Capitaines ſe préſentèrent le lendemain à la parade; & embraſſant les genoux de Washington: = Général, lui dirent-ils, recevez notre parole; nous reviendrons dans vos priſons, nous vous le jurons: mais ſouffrez que nous allions preſſer Sir Clinton de rendre le jugement qu'il doit à l'humanité, à l'honneur du nom Anglois. Nous ne vous demandons que quatre jours; ce délai paſſé, vous pourrez ordonner de la vie ou de la mort de Sir Aſgill. = Allez, Meſſieurs, allez; & puiſſiez-

vous

vous préſerver le nom Anglois d'une tache éternelle ! En attendant, Sir Aſgill va s'acheminer vers le lieu de l'exécution. La Gazette de Penſilvanie annoncera ſon départ à Clinton ; cette nouvelle pourra hâter le jugement que vous demandez =.

Ainſi s'avancèrent vers Clinton ces braves Capitaines. Sir Clinton n'étoit point tranquille ; il portoit ſur ſon cœur cette affreuſe exécution. Lépincot, qu'il avoit mis dans les fers, étoit un monſtre dont l'exiſtence lui étoit odieuſe ; il vouloit la ſacrifier. Malheureuſes circonſtances, vous enchaîniez ſon bras ! Le Miniſtère de Londres lui avoit donné des pleins pouvoirs : le Roi demandoit la mort du féroce Lépincot. = Je ne veux pas, diſoit le Roi, des monſtres ſous mes drapeaux ; je veux des Soldats, & plus encore, des hommes. Je n'ai jamais ſigné des ordres cruels ; je ne veux point qu'on commette des cruautés. Livrez Lépincot ; je le veux, je l'ordonne, quoi qu'il en doive arriver. Cependant, prévenez une révolte ; car le ſang innocent pourroit couler à longs flots =.

Clinton poursuivoit le jugement du Conseil de Guerre ; mais le Conseil étoit arrêté par la crainte d'une révolte. L'arrivée des deux cents Capitaines causa une fermentation générale, & qui exalta les Anglois, qui n'étoient point féroces. = Nous venons, dirent ces braves Capitaines, hâter un jugement juste ; nous venons enlever Lépincot aux Rebelles, qui osent demander sa tête : c'est nous qui le conduirons à Washington. Qui osera nous attaquer ? quels sont les monstres qui oseront se mesurer contre deux cents Braves, qui ne craignent rien, & que l'honneur & l'humanité ont armés =? Personne ne menaça ; les Réfugiés se tinrent tranquilles dans leurs rangs, & virent Lépincot, environné des deux cents braves Capitaines, aller au Conseil ; du Conseil, où ces mêmes Braves l'avoient condamné, à la prison, d'où il devoit partir le lendemain pour le lieu de son supplice.

Clinton respira de joie après ce jugement ; les vrais Anglois s'en félicitèrent. C'étoit une fête privée, celle de l'honneur, qui reprend tous ses droits

dans une conſcience déchirée. Il n'en étoit pas un qui ne dît à ſon ami, en l'embraſſant : = Nous avons donné une leçon importante ; on ne commettra plus de cruautés =.

Sir Aſgill étoit ſur le lieu de ſon ſupplice : le quatrième jour alloit expirer ; le ſoleil tombant alloit marquer ſa dernière heure : on venoit de lui refuſer la grace de ſubir un autre genre de mort. Déjà le gibet s'offroit à ſa vue : il ne lui échappoit pas un murmure. Un Courier (& c'étoit un des Capitaines), accourant à toutes brides, crioit : = Arrêtez =. On vit s'élever de loin, au fond de la plaine, une maſſe de pouſſière ; on prêta l'oreille ; dans peu de momens, on reconnut les deux cents Capitaines qui s'avançoient *au pas redoublé ;* ils forçoient Lépincot de courir à la mort. Sir Aſgill ſe vit bientôt environné de ſes Camarades ; il vit ſes liens tomber : il retourna au milieu de ſes égaux, qui, contens d'avoir livré Lépincot aux Bourreaux, ne voulurent point aſſiſter à ſa mort.

Ils ſe préſentèrent à Washington, qui étoit plus ſatisfait qu'eux ; il les embraſſa

avec amitié, leur donna un repas. Asgill lui demanda de se contenter de sa parole, & de permettre qu'il retournât à Londres consoler sa mère & sa sœur. Washington y consentit. Asgill se hâta de partir; & en posant le pied sur la planche qui lui servoit de pont pour monter au vaisseau, il jura de ne plus prendre les armes dans une guerre civile.

Fait historique.

Nous avons cru devoir nous emparer de ce fait historique, parce qu'il offre une leçon importante, qui pourra peut-être empêcher des suites cruelles. Ceux qui pourroient nous accuser de précipitation, conviendront, dans quelques années, que nous n'avions pas tort. On blâma Racine d'avoir mis sur la scène, dans Bajazet, une aventure trop récente; le reproche n'a pas subsisté long-temps.

« Il s'étoit formé depuis quelque temps » à New-Yorck, & sous les auspices du » Lord Germaine, un Corps d'environ » quatre cens Réfugiés, sous les ordres » du Gouverneur Francklin. Entre au-

» tres exploits, ils avoient attaqué &
» emporté un Fort élevé par le Général
» Washington. Toute la garnison fut
» tuée, à l'exception de trois hommes;
» l'un d'eux, le Capitaine Huddy, fut
» confiné pendant plus de trois semaines
» à bord d'un navire: on le mit à terre
» sous prétexte de l'échanger; mais le
» fait est qu'on le pendit au premier arbre
» qui se présenta, sans aucune forme
» de procès, sans même intenter contre
» lui la moindre accusation. Le Général
» Washington écrivit sur-le-champ au
» Général Clinton, demandant l'exécu-
» tion, à titre de représailles, du Capi-
» taine Lépencot, par l'ordre duquel
» Huddy avoit été pendu. Sir Henri
» Clinton avoit nommé un Conseil de
» guerre pour juger Lépencot: Sir
» Gui Carleton étant arrivé sur ces en-
» trefaites, tout avoit été suspendu; &
» le Général Washington a écrit au suc-
» cesseur de Clinton, que si Lépencot
» n'est pas pendu, il fera exécuter un
» des Officiers Britanniques qui sont
» entre ses mains, & qu'il les a déjà
» fait tirer au sort. On sait que la victime
» marquée par le sort est le Capitaine

» Asgill; que Washington est, dit-on, » décidé à faire satisfaire aux manes du » Capitaine Huddy, si l'on ne punit » Lépencot, son bourreau ».

Circonstances du Meurtre du Capitaine Huddy.

« Le meurtre du Capitaine Huddy, » de la milice de Jersey, a été accom- » pagné de circonstances révoltantes » qui réclament vengeance. C'étoit un » de nos plus braves Officiers. L'été » passé, seul & sans autre secours que » celui d'une femme, il défendit sa » maison attaquée par soixante-dix Ré- » fugiés pendant plusieurs heures, & ne » se soumit qu'après avoir obtenu une » capitulation honorable, & fait mordre » la poussière à plusieurs des ennemis, » parmi lesquels se trouvoit le fameux » Nègre *Tye*, qui méritoit l'estime & le » respect par ses vertus, en qualité d'en- » nemi, plus qu'aucun de ses Associés » au teint blanc. Avant de rendre le Fort » sur la rivière Tom, Huddy se soutint » contre le nombre supérieur des Assail- » lans, jusqu'à ce que ses munitions fussent » épuisées. Les Réfugiés annoncèrent

» leur projet de sang, en massacrant » d'abord cinq combattans qui deman- » doient quartier. Ils traînèrent le Ca- » pitaine Huddy à New-Yorck, & le » mirent dans une prison, les fers aux » pieds & aux mains. Huit jours après, » un certain Tilton vint lui annoncer » qu'il alloit être pendu. Le Capitaine » demanda ce qu'il avoit fait pour mé- » riter ce supplice. = Tu as, lui dit-on, » pris Philippe Withe; tu lui as coupé » les deux mains, brisé les jambes, » crevé un œil, & tu l'as damné en lui » disant de se sauver =. Huddy prouva » qu'il étoit tenu dans une étroite pri- » son à New-Yorck dans le temps que » Withe avoit été, non massacré, mais » tué pour sa perfidie, le 30 du mois » passé (Mai). Surpris par un détache- » ment, Withe mit bas les armes; mais » après s'être rendu, il reprit son fusil & » tua le fils du Colonel Hendrickson : » on le conduisit à Erécoud; mais il » s'échappa du détachement de Cava- » lerie légère qui le gardoit. Il fut sou- » vent entouré sans pouvoir être forcé » à se rendre; mais ayant voulu se sau- » ver dans un bois impénétrable à la

» Cavalerie, il reçut un coup qui ter-
» mina ſes jours. Les priſonniers qui
» ſe trouvoient alors dans nos mains,
» ont donné le même témoignage. Ce-
» pendant, ſous le faux prétexte que
» Withe avoit été cruellement maſſacré,
» les Réfugiés tirèrent Huddy de ſa
» priſon, & le conduiſirent ſur la rive
» de Jerſey. Le Capitaine, après avoir
» proteſté de ſon innocence, fit avec la
» préſence d'eſprit qui convient à un
» enfant de la liberté, ſon teſtament ſur
» le tonneau qui devoit l'élever à la fa-
» tale branche. Il fut enſuite pendu à
» l'arbre, où il fut trouvé ayant ſur la
» poitrine l'écriteau ſuivant. =Nous,
» les Réfugiés, ayant avec douleur vu
» long-temps les maſſacres cruels de nos
» frères, & témoins chaque jour de pareils
» procédés, nous déterminons en con-
» ſéquence de ne pas les ſouffrir plus
» long-temps, ſans tirer vengeance de
» ces cruautés; & nous avons exécuté
» le Capitaine Huddy, comme premier
» objet qui s'eſt offert à nos yeux, ré-
» ſolus à pendre homme pour homme
» tant qu'il y aura un Réfugié exiſ-
» tant. Huddy va payer pour Philippe
» Withe =».

QUATRIÈME CLASSE.

ROMANS D'AMOUR.

HISTOIRE

D'UNE GRECQUE MODERNE.

L'Abbé Prevôt, Auteur de ce Roman, écrivit trop pour imprimer à tous ses Ouvrages un caractère original qui distinguera à jamais Cleveland, le Doyen de Killerine & Manon Lescaut: mais ses fictions les plus foibles méritent d'être conservées. Une réimpression totale exigeroit trop de volumes; elle feroit même tort à sa gloire. Des Extraits sauveront la dépense & la réputation. Nous allons renouveller aujourd'hui celui de ses Romans qui, selon nous, prouve le mieux qu'il ne se ressembla pas toujours; au reste, il n'est question ici que de sau-

ver des longueurs, & de rapprocher des beautés. Tous les Ouvrages de cet Ecrivain célèbre exigeroient le même soin; & la plupart auroient alors un degré de perfection proportionné à l'intérêt qu'ils inspirent, & à la réputation de leur Auteur. Celui-ci, en recevant de nous ce service, restera toujours inférieur à la plupart des autres; mais il s'élèvera néanmoins fort au-dessus de beaucoup d'autres Productions du même genre que l'on estime avec justice.

UNE jeune Grecque embellit le Sérail du Bacha Cheriber; & son ennui égale sa beauté. Le Bacha n'est ni jeune ni sensible; lorsque ces deux moyens manquent à un Turc, on peut aisément juger du sort de ses femmes. Un Ministre de France à Constantinople, ami du Bacha, est introduit par lui-même dans le Sérail. Il distingue la jeune Esclave, qui joint les talens, l'esprit, à l'ingenuité. Il a un entretien avec elle, & il apprend avec étonnement que l'ennui ne la rend pas ingrate. Ses aveux font estimer son cœur. Une femme, lui dit-elle, n'ayant pas d'autre

bonheur à espérer que celui de plaire à son maître, je suis heureuse par les soins du mien ; & les loix du Sérail ne me paroissent point pénibles à suivre. Ce dévouement sincère aux volontés d'un vieillard dans un jeune objet, touche le Ministre. « La comparaison, dit-il, qui se fit dans mon esprit entre les principes de nos Dames & les siens, me porta sans dessein à lui marquer quelque regret de la voir née pour un autre sort que celui qu'elle méritoit par tant de complaisance & de bonté. Je lui parlai avec douleur de l'infortune des pays Chritiens, où les hommes n'épargnant rien pour le bonheur des femmes, les traitant en souveraines, se livrant à elles sans partage, ne leur demandant pour unique retour que de la douceur, de la tendresse & de la vertu, se trouvent presque toujours trompés dans le choix d'une épouse avec laquelle ils partagent leur nom, leur rang & leur bien. Et m'appercevant, ajoute-t-il, que mes plaintes étoient écoutées avidement, je continuai de parler avec envie du bonheur d'un mari François, qui trouveroit dans la compagne de sa

vie des vertus qui étoient comme perdues pour les Dames Turques, par le malheur qu'elles ont de ne jamais trouver dans les hommes un retour digne de leurs sentimens ».

Cet entretien entraîne de la part du Ministre cet intérêt qui n'est pas de l'amour, mais dont le témoignage peut échauffer une jeune tête; & de la part de la jeune Esclave, des réflexions qui la dégoûtent de la servitude. La révolution se manifeste par une lettre dont la lecture engage le Ministre à la favoriser, si toutefois Cheriber qui est son ami, qui n'est pas amoureux, & qui n'a pas la barbarie Turque, peut consentir à rendre son Esclave libre. La démarche réussit; & la jeune Grecque peut se donner à qui elle voudra. Naturellement elle doit s'offrir à son Protecteur; & c'est ce qu'elle fait: mais un bienfaiteur ne consent pas toujours à devenir un Amant, & la beauté voit quelquefois sa reconnoissance trompée. Théophé est-elle refusée sans retour? l'est-elle même en termes précis? non. Elle peut conserver l'espoir de se faire aimer, & jouir, en attendant, du plaisir

de plaire. Le Miniſtre n'eſt pas un homme inſenſible; c'eſt ſeulement un homme à qui on ne tourne pas la tête, & dont on doit échauffer le cœur par degrés. Il eſt d'un uſage aſſez général, & d'une règle aſſez ſûre, de connoître avant de s'engager. Quand on ſuit cette méthode ancienne, on prie une femme un peu preſſée de raconter ſon hiſtoire; cela prend du temps: on ſait mieux ce qu'on fait, quelque parti que l'on prenne avec elle; & ſi elle ſoupçonne qu'on ne la fait parler que parce qu'on n'eſt pas preſſé d'agir, du moins le plaiſir de parler d'elle-même eſt un dédommagement pour l'amour-propre.

Le Miniſtre prie donc Théophé de lui apprendre comment & pourquoi elle s'eſt trouvée dans le Sérail de Cheriber, avec des inclinations auſſi oppoſées aux uſages d'un Sérail. Ce récit offre une ſuite d'aventures, qui préparent aſſez bien l'intérêt que l'on doit prendre à l'héroïne, & qui obtiendront plus de confiance quand elle ſe ſera bien fait connoître, que pendant qu'elle ſe ſera écouter. Comme ce développement du caractère eſt im-

portant, ce seroit une inconséquence que d'abréger le récit.

= « J'ai commencé à me connoître, dit-elle, dans une Ville de la Morée, où mon père passoit pour étranger ; & ce n'est que sur son témoignage que je me crois Grecque, quoiqu'il m'ait toujours caché le lieu de ma naissance. Il étoit pauvre ; & n'ayant aucun talent pour acquérir plus de richesses, il m'éleva dans la pauvreté. Cependant je ne puis me rappeller aucune circonstance d'une misère que je n'ai jamais sentie : à peine étois-je âgée de six ans, que je me trouvai transportée à Patras ; je me souviens de ce nom, parce que c'est la première trace que ma mémoire conserve de mon enfance. L'abondance où je m'y trouvai fit sur moi des impressions qui n'ont pu s'effacer. J'avois mon père avec moi ; mais ce ne fut qu'après avoir passé plusieurs années dans cette Ville, que je connus distinctement ma situation, en apprenant à quel sort j'étois destinée. Mon père, sans être Esclave, & sans m'avoir vendue, s'étoit attaché au Gouverneur Turc. Quelques agrémens qu'on trouvoit dans ma figure,

lui avoient servi de recommandation auprès du Gouverneur, qui s'étoit engagé à le nourrir pendant toute sa vie, & à me faire élever avec soin, sans autre condition que de me livrer à lui, lorsque j'aurois atteint l'âge qui répond aux desirs des hommes. Avec un logement & sa nourriture, mon père obtint un petit emploi. J'étois élevée sous ses yeux, mais par une Esclave du Gouverneur, qui attendit à peine que je fusse à l'âge de dix ans pour me parler du bonheur que j'avois eu de plaire à son maître, & de l'espérance dans laquelle il prenoit soin de mon éducation. Ce qui m'étoit annoncé comme la plus haute fortune, ne se présenta plus à mon imagination que sous cette forme. L'éclat de plusieurs femmes qui composoient son Sérail, & dont on me présentoit l'heureuse condition, excitoit mon impatience. Cependant il étoit dans un âge si avancé, que mon père, désespérant d'en tirer pour toute sa vie les avantages qui l'avoient attiré à Patras, commençoit à se repentir d'un engagement dont il avoit à recueillir des fruits si courts.

Il ne me communiquoit point encore ſes réflexions : mais n'ayant point d'obſtacle à craindre des principes où l'on m'élevoit, il ſe lia ſecrettement avec le fils du Gouverneur, qui marquoit déjà beaucoup de paſſion pour les femmes ; & il lui propoſa d'entrer dans les droits de ſon père aux mêmes conditions. On me fit voir à ce jeune homme ; il prit une vive paſſion pour moi. Plus impatient que ſon père, il exigea du mien que le terme de leur convention fût abrégé. Je fus livrée à lui dans un âge où j'ignorois encore la différence des ſexes.

» Vous voyez que le goût du plaiſir n'a point eu de part à ma mauvaiſe fortune, & que je ſuis moins tombée dans le déſordre que je n'y ſuis née : auſſi n'en ai-je jamais connu la honte ni les remords. L'augmentation des années ne m'a pas même apporté des lumières qui aient pu ſervir à rectifier mes principes. Je n'ai pas connu non-plus, dans ces premiers temps, les deſirs dont ſe forment les paſſions. Ma ſituation étoit celle de l'habitude ; elle a duré juſqu'au temps que le Gouverneur avoit

fixé pour m'approcher de lui. Son fils, mon père, & l'Eſclave qui avoit été chargée du ſoin de mon enfance, tombèrent dans un embarras preſqu'égal : mais, loin de le partager avec eux, j'étois encore perſuadée que c'étoit au Gouverneur que je devois appartenir. Il étoit fier & cruel : mon père qui avoit compté mal-à-propos ſur ſa mort, ſe vit ſi preſſé par le temps, que, s'étant abandonné à ſes craintes, il réſolut de prendre la fuite avec moi, ſans s'ouvrir ni à l'Eſclave ni au jeune Turc : mais ſon entrepriſe fut ſi malheureuſe, que nous fûmes arrêtés avant que d'avoir gagné le Port. N'étant point Eſclave, ſon évaſion n'étoit point un crime qui pût l'expoſer au ſupplice ; cependant il eſſuya tous les emportemens du Gouverneur. Je fus renfermée dès le même jour au Sérail : on m'annonça la nuit ſuivante que j'aurois l'honneur d'être comptée parmi les femmes de mon maître. Je reçus cette déclaration comme une faveur ; & n'ayant point pénétré les raiſons qui avoient obligé mon père à fuir, je m'étois étonnée qu'il eût voulu

renoncer tout-d'un-coup à sa fortune & à la mienne.

» La nuit arrive. On me prépare à l'honneur qu'on m'avoit annoncé, & je suis conduite à l'appartement du Gouverneur, qui me reçoit avec beaucoup de complaisance & de caresses. Dans le même moment on vient l'avertir que son fils demande avec les dernières instances à lui parler, & que les affaires qui l'amènent sont si pressantes, qu'elles ne peuvent être remises au lendemain. Il le fait introduire, & donne ordre qu'on le laisse seul pour l'écouter. Je demeure néanmoins avec eux; mais le père passe avec son fils dans un cabinet intérieur, où ils sont quelques momens ensemble. J'entendis, à la vérité, quelques termes violens, qui me firent juger que leur conférence n'étoit pas tranquille. Ils furent suivis d'un bruit qui commençoit à m'alarmer, lorsque le fils, en sortant d'un air égaré, vient à moi, me prend par la main, & m'exhorte à fuir avec lui. Ensuite, faisant attention à ce qu'il avoit à craindre des Domestiques, il sort seul, les

trompe par des ordres feints de son père, & me laisse dans l'état où j'étois, c'est-à-dire, tremblante de son agitation, & n'osant même aller jusqu'au cabinet pour m'assurer de ce qui s'y étoit passé. Cependant les Esclaves, à qui le jeune Turc avoit déclaré que son père vouloit être seul un quart-d'heure, repassant après cet intervalle, & me trouvant dans la situation que je n'avois pas quittée, mon trouble leur fait naître des soupçons. Ils m'interrogent : je leur montre le cabinet sans avoir la force de parler ; ils y trouvent leur maître étendu dans son sang, & mort de deux coups de poignard : leurs cris attirent aussi-tôt toutes les femmes du Sérail. On me demande le récit d'un événement si tragique : je raconte, moins ce que j'avois vu, que ce que je m'étois figuré d'entendre ; & ne pénétrant pas mieux qu'un autre dans le fond de cette aventure, mon ignorance & ma crainte se déclaroient également par mes larmes.

» On ne put douter que le Gouverneur ne fût mort de la main de son fils. Cette opinion, qui étoit confirmée

par la fuite du jeune Turc, produisit un effet fort étrange. Les femmes & les Esclaves du Sérail se croyant désormais sans maître, ne pensèrent qu'à s'emparer de ce qui s'offroit de plus précieux à leurs yeux, & qu'à profiter de l'obscurité pour s'échapper de leur prison. Ainsi, les portes ayant été ouvertes de tous côtés, je me déterminai à sortir avec d'autant plus de raison, que personne ne pensoit ni à me consoler, ni à me retenir. Mon intention étoit de gagner le logement de mon père, qui étoit dans le voisinage du Sérail, & je me flattois d'en trouver aisément la route : mais à peine eus-je fait vingt pas dans les ténèbres, que je crus appercevoir le fils du Gouverneur. Je ne le reconnus néanmoins qu'après m'être hasardée à lui demander qui il étoit. Il me dit que, dans l'effroi du malheureux coup qu'il venoit de commettre, il cherchoit à s'assurer si son père étoit mort, pour se mettre à couvert aussi-tôt par la fuite. Je lui rendis témoignage de tout ce que j'avois vu. Sa douleur me parut sincère. Il m'apprit en deux mots, qu'é-

tant allé avec plus de crainte que de colère, pour s'expliquer sur le commerce qu'il avoit eu avec moi, son père, furieux de cette déclaration, avoit voulu lui ôter la vie de son poignard, & qu'il n'avoit pu s'en défendre qu'en le prévenant avec le sien. Il me proposa de l'accompagner dans sa fuite : mais au moment qu'il m'en pressoit avec beaucoup d'instances, nous fûmes enveloppés de plusieurs personnes qui le reconnurent, & qui, sur le bruit qui s'étoit déjà répandu de son crime, se prêtèrent la main pour l'arrêter. On me laissa libre ; je me rendis secrettement chez mon père, qui me reçut avec beaucoup de joie.

» N'étant pas mêlé dans une si funeste aventure, il se proposa sur-le-champ de recueillir tout ce qu'il avoit amassé pendant son séjour à Patras, & de quitter cette Ville avec moi. Il ne m'expliquoit point quelles étoient ses vues, & ma simplicité me les faisoit encore moins appréhender. Nous partîmes sans obstacles. Mais à peine fûmes-nous en mer, qu'il me tint un discours qui m'affligea : = Vous êtes jeune, me dit-il, & la

Nature vous a donné tout ce qui eſt capable d'élever une femme à la plus haute fortune. Je vous mène dans un lieu où vous avez beaucoup de fruit à tirer de ces avantages ; mais je veux que vous me promettiez avec ſerment de ne vous conduire que par mes conſeils =. Il me preſſa de lui faire cette promeſſe, dans les termes qu'il crut les plus propres à la rendre inviolable. Je me ſentis une répugnance extrême à me lier comme il l'exigeoit. Quelques réflexions que j'avois commencé à faire ſur les aventures où il m'avoit engagée, me faiſoient concevoir qu'en me liant avec un homme, je pouvois tirer plus d'agrément de mon propre choix. Le fils du Gouverneur de Patras, avec qui j'avois eu cette liaiſon, n'avoit jamais fait d'impreſſion ſur mon cœur, tandis que j'avois vu mille jeunes gens avec qui je n'aurois pas été fâchée d'avoir la même familiarité. Cependant l'autorité paternelle étant un joug auquel je n'avois pas la force de réſiſter, je pris le parti de la ſoumiſſion. Nous arrivâmes à Conſtantinople. Les premiers mois furent employés à me faire acquérir

les manières & les connoissances qui mettent une femme au goût de la Capitale. Mon âge ne passoit pas quinze ans. Sans s'ouvrir sur ses desseins, mon père me flattoit sans cesse d'une fortune qui surpasseroit mes espérances. Un jour qu'il revenoit de la Ville, il ne s'apperçut point qu'il avoit été suivi par deux personnes, qui ne s'arrêtèrent qu'après s'être assurées de la maison où il entroit, & qui se firent accompagner de quelques voisins pour y entrer après lui : nous n'en occupions qu'une petite partie. Ils frappèrent si brusquement à notre porte, que, dans l'inquiétude qu'il eut de ce bruit, il me fit passer dans une seconde chambre qui touchoit à la première. Ayant ouvert, il se vit arrêter tout-d'un-coup par un homme qu'il crut reconnoître, puisque sa vue lui fit perdre la voix, & qu'il demeura quelque temps sans répondre à plusieurs reproches injurieux que j'entendois distinctement. On l'appelloit traître, lâche, qui n'échapperoit pas plus long-temps à la Justice, & qui rendroit compte malgré lui de ses perfidies & de ses vols. Il ne chercha point à se justifier ;

& ne voyant pas d'apparence à se défendre, il se laissa mener sans résistance au *Cadi*. A peine fus-je remise de ma première frayeur, que, me couvrant la tête d'un voile, je me hâtai de suivre la route qu'on lui avoit fait prendre. Comme l'audience de la justice s'accorde publiquement, j'arrivai assez tôt pour être témoin des plaintes de ses accusateurs, & de la sentence qui suivit immédiatement sa confession. On le chargeoit d'avoir séduit la femme d'un Seigneur Grec, dont il étoit l'Intendant; de l'avoir enlevée avec une fille de deux ans qu'elle avoit eue de son mari, & d'avoir dérobé en même temps ce qu'il avoit trouvé de plus précieux chez son Maître. N'ayant pu désavouer ces accusations, il chercha seulement à s'excuser, en prenant le Ciel à témoin qu'il n'avoit fait que céder aux sollicitations de la Dame; qu'elle étoit seule coupable du vol, & qu'il n'en avoit pas tiré le moindre avantage, par le malheur qu'il avoit eu d'être volé si cruellement lui-même, qu'il étoit tombé dans le dernier excès de la misère. A la demande qu'on lui fit sur ce qu'étoient devenues

venues la mère & la fille qu'il avoit enlevées, il protesta qu'il les avoit perdues toutes deux par la mort. Ces aveux parurent suffisans au Juge, pour le condamner au supplice. J'entendis prononcer sa sentence. Toute la honte que je ressentois d'être née d'un père si coupable, ne m'auroit pas empêchée de faire éclater ma douleur par des cris & par des larmes : mais ayant demandé au Cadi d'être entendu un moment en secret, ce qu'il dit à ce Juge parut l'adoucir, & servit du moins à faire différer l'exécution de son châtiment. Il fut conduit en prison : on augura bien d'un délai si contraire à l'usage. Pour moi, je n'eus point d'autre parti à prendre dans ma triste situation, que de retourner à notre logement, pour y attendre la fin d'une si cruelle aventure. Mais en approchant de la maison, j'y vis une foule de peuple, & des marques de désordre qui me firent demander la cause de ce tumulte, sans avoir la hardiesse d'avancer. Avec ce que je n'avois déjà que trop appris, on m'informa que l'usage de la Ville étant de saisir les

biens d'un criminel, au moment que sa sentence est prononcée, cette rigoureuse coutume s'exécutoit déjà sur ceux de mon père. Mes alarmes augmentèrent si vivement, que n'ayant point la force de déguiser qui j'étois, je conjurai, en tremblant, une femme Turque, à qui je m'étois adressée, de prendre pitié de la malheureuse fille du Grec qui venoit d'être condamné. Elle leva mon voile pour observer mon visage; & ma douleur paroissant la toucher, elle me fit entrer dans sa maison, avec le consentement de son mari. Ils me firent valoir tous deux le service qu'ils me rendoient. La crainte dont j'étois saisie, me le fit encore exagérer. Je les laissai les maîtres de mon sort, & je crus leur devoir la vie, lorsqu'ils m'eurent promis d'en prendre soin. Il me restoit néanmoins l'espérance que tout le monde avoit conçue sur le délai du Cadi: mais au bout de quelques jours, j'appris de mes Hôtes que mon père avoit subi sa sentence.

» Dans une Ville où je ne connoissois personne, à l'âge d'environ quinze ans, avec si peu d'expérience du monde,

& troublée par une disgrace si humiliante, je me crus d'abord condamnée pour le reste de ma vie à l'infortune & à la misère. Cependant l'extrémité de ma situation m'apprit à réfléchir sur mes premières années, pour chercher quelque règle qui pût servir à ma conduite. Dans toutes les traces qui m'en étoient restées, je ne trouvois que deux principes sur lesquels on avoit fait rouler mon éducation : l'un, qui m'avoit fait regarder les hommes comme l'unique source de la fortune & du bonheur des femmes ; l'autre, qui m'avoit appris que, par nos complaisances, notre soumission, nos caresses, nous pouvions acquérir sur eux une espèce d'empire qui les mettoit à leur tour dans notre dépendance, & qui nous en faisoit obtenir tout ce qui étoit propre à nous rendre heureuses. Quelque obscurité que j'eusse trouvée dans les desseins de mon père, je me souvenois que c'étoit aux richesses & à l'abondance qu'il avoit rapporté toutes ses vues. S'il avoit pris tant de soins pour cultiver mes qualités naturelles depuis que nous étions à Constantinople, c'étoit en me mettant sans cesse

devant les yeux que je pouvois espérer mille avantages au-dessus du commun des femmes. Il les attendoit donc de moi, beaucoup plus qu'il n'avoit le pouvoir de me les procurer ; ou si son adresse devoit m'ouvrir les voies, ce n'étoit que par les moyens de réussir qu'il me connoissoit, qu'il se promettoit pour lui-même une partie des biens auxquels il me faisoit aspirer. Sa mort m'avoit-elle fait perdre ce qu'il m'avoit dit mille fois que j'avois reçu de la Nature ? Ce raisonnement qui se fortifia dans mon esprit, pendant quelques jours de solitude, me fit naître une pensée, que je crus capable de m'acquitter de ce que je devois à mes Hôtes. Ce fut de leur déclarer à quoi mon père m'avoit cru propre, & de les substituer aux espérances qu'il avoit conçues de moi. Je ne doutois point que, connoissant leur pays, ils ne comprissent tout-d'un-coup ce que j'étois capable de faire pour eux & pour moi-même. Je fus si satisfaite de cette réflexion, que je résolus de n'en pas remettre au lendemain l'ouverture.

» Mais ce que la simplicité de mon

esprit m'inspiroit, n'avoit pas manqué de se présenter à des gens beaucoup plus rusés que moi. La vue de quelques agrémens sur le visage d'une étrangère, qui se trouvoit à Constantinople sans connoissance & sans protection, avoit été le seul motif qui avoit intéressé la femme Turque à mon sort : elle avoit médité avec son mari un plan qu'elle se proposoit de me faire goûter ; & le jour même où je comptois lui découvrir le mien, étoit celui qu'elle avoit choisi pour s'expliquer avec moi. Elle me fit plusieurs questions sur ma famille & sur le lieu de ma naissance, qui parurent servir à ses desseins, par les lumières qu'elle tira de mes réponses. Enfin m'ayant flattée sur mes agrémens, elle m'offrit de me rendre heureuse au-delà de mes desirs, si je voulois prendre ses conseils, & me fier à sa conduite. Elle connoissoit, me dit-elle, un riche Négociant qui étoit passionné pour les femmes, & qui n'épargnoit rien pour leur satisfaction. Il en avoit dix, dont la plus belle m'étoit fort inférieure ; & je ne devois pas douter que toute son affection se réunissant sur moi, il

ne fît plus pour mon bonheur que pour celui des dix autres. Elle s'étendit beaucoup sur l'abondance qui régnoit dans sa maison. J'en devois croire le témoignage de son mari & le sien, puisqu'ils étoient employés depuis long-temps à son service, & qu'ils admiroient tous les jours les bénédictions que le Prophète avoit répandues sur un si galant homme.

» Elle acheva ce tableau assez adroitement pour m'ébranler, d'autant plus qu'étant remplie de l'idée que j'allois lui communiquer, j'étois ravie qu'elle m'en eût épargné la peine, en me prévenant. Mais je ne trouvois dans l'Amant qu'elle me proposoit, que la moitié de mes prétentions. Mon père m'avoit toujours fait envisager l'élevation du rang avec les richesses : la qualité de Négociant choqua ma fierté. Je fis cette objection à mes Hôtes, qui, loin de s'y rendre, insistèrent beaucoup plus sur les avantages qu'ils m'offroient, & parurent blessés, à la fin, de ma résistance. Je compris que ce qu'ils avoient affecté de remettre à mon choix étoit déja réglé entre eux, & peut-être avec

le Négociant au nom duquel ils agiſſoient. Je n'en fus que plus révoltée contre leurs inſtances : mais diſſimulant mon chagrin, je leur demandai juſqu'au lendemain pour me déterminer. Les réflexions que je fis le reſte du jour ayant augmenté mes répugnances, je pris, dans le cours de la nuit ſuivante, un parti que vous attribueriez à mon déſeſpoir, ſi je ne vous aſſurois que je le pris avec beaucoup de tranquillité. Les grandes eſpérances de mon père, que je me rappellois ſans ceſſe, eurent la force de ſoutenir mon courage. A peine crus je mes Hôtes endormis, que ſortant de chez eux dans l'état où j'y étois venue, je m'engageai ſeule dans les rues de Conſtantinople, avec le deſſein vague de m'adreſſer à quelque perſonne de diſtinction, pour lui abandonner le ſoin de ma fortune. Une idée ſi mal conçue ne pouvoit réuſſir heureuſement. Je n'en fus perſuadée que le lendemain, lorſqu'ayant paſſé le reſte de la nuit dans un extrême embarras, je ne vis pas mieux pendant le jour par quel moyen je pourrois m'en délivrer. Je ne trouvois dans les rues que des

personnes du peuple, dont je n'espérois pas plus de secours que des Hôtes que j'avois quittés. Quoiqu'il me fût facile de distinguer les maisons des Grands, je ne voyois aucune apparence de m'en procurer l'accès ; & ma timidité, contre laquelle j'avois combattu, l'emportant enfin sur ma résolution, je me crus plus malheureuse qu'au premier moment qui avoit suivi la mort de mon père. Je serois retournée dans la maison d'où je sortois, si j'avois eu quelque espoir de la retrouver ; mais ouvrant les yeux sur mon imprudence, j'en fus si effrayée que ma perte me parut inévitable.

» Cependant, je connoissois aussi peu les maux qui me menaçoient, que les biens que j'avois voulu me procurer. Mes craintes n'avoient pas d'objet fixe ; & la faim, qui commençoit à me presser, étoit encore la plus vive de mes inquiétudes. Le hasard, qui me servoit seul de guide, m'ayant fait passer près du Marché où se vendent les Esclaves, je demandai ce que c'étoit qu'une troupe de femmes que je voyois rangées sous une voûte. On ne m'eut pas plutôt appris à quoi elles étoient destinées,

que je regardai cette occasion comme une ressource. Je m'approchai d'elles ; &, me plaçant au bout de la ligne, je me flattai que si j'avois les qualités qu'on m'avoit vantées tant de fois, je ne serois pas long-temps sans me voir distinguer. Comme toutes mes Compagnes avoient le visage couvert, je ne cédai point tout d'un coup à l'envie que j'avois de découvrir le mien. Cependant, l'heure du Marché étant arrivée, je ne pus voir diverses personnes occupées à se faire montrer diverses femmes qui ne me valoient pas, sans être pressée d'une vive impatience de lever mon voile. On ne s'étoit point apperçu que je fusse étrangère dans la troupe, ou plutôt on n'avoit pu juger du dessein qui m'y avoit amenée. Mais à peine eut-on vu paroître mon visage, que tous les spectateurs, surpris de ma jeunesse & de ma figure, s'assemblèrent autour de moi. J'entendis demander de tous côtés à qui j'appartenois ; & les Marchands d'Esclaves le demandoient eux-mêmes avec admiration. Personne ne pouvant satisfaire à cette question, on prit le parti de s'adresser à moi. Mais

en convenant que j'étois à vendre, je commençai par demander à mon Turc qui étoient ceux qui penſoient à m'acheter. Une aventure ſi extraordinaire fit redoubler autour de moi la foule. Les Marchands, auſſi avides que les ſpectateurs, me firent des propoſitions que je dédaignai. Il ſe trouva quelques perſonnes qui répondirent à la queſtion que j'avois faite, en me déclarant leur nom & leurs qualités; mais comme je n'entendis rien d'aſſez relevé pour ſatisfaire mon ambition, je m'obſtinai à rejetter leurs offres. L'étonnement de ceux qui m'admiroient parut redoubler, lorſqu'ayant apperçu, à quelque diſtance de moi, une femme qui portoit quelques alimens, la faim, qui commençoit à me dévorer, me fit avancer rapidement vers elle. Je la conjurai de ne pas me refuſer un ſecours dont la néceſſité étoit preſſante: elle me l'accorda. J'en profitai avec une ardeur qui rendit tout le monde attentif au ſpectacle. On n'y comprenoit rien; je voyois dans les uns de la compaſſion pour mon ſort, dans les autres de la curioſité, & dans preſque tous les hommes les re-

gards & les desirs de l'amour. Ces impressions, que je croyois démêler, soutenoient l'opinion que j'avois de moi, & me persuadèrent que cette scène tourneroit à mon avantage.

» Après avoir essuyé mille questions, auxquelles je refusois de satisfaire, la foule s'ouvrit enfin pour faire place à un homme qui s'étoit informé, en passant, de ce qui attiroit la multitude de curieux qu'il voyoit au Marché. On lui avoit raconté ce qui causoit la surprise de tout le monde, & il ne s'approchoit que pour contenter la sienne. Quoique les égards qu'on marquoit pour lui me disposassent à le recevoir avec plus de complaisance, je ne consentis à lui répondre qu'après avoir su de lui-même qu'il étoit l'Intendant du Bacha Cheriber. Je voulus savoir encore quel étoit le caractère particulier de son Maître. Il m'apprit qu'il avoit été Bacha d'Egypte, & qu'il possédoit d'immenses richesses. Alors, m'approchant de son oreille, je lui dis que s'il me trouvoit capable de plaire au Bacha, il m'obligeroit beaucoup de me présenter à lui. Il ne se fit pas répéter cette prière; &

me prenant par la main, il me conduisit à sa voiture, qu'il avoit quittée pour s'avancer jusqu'à moi. J'entendis les regrets de ceux qui me voyoient échapper, & leurs conjectures sur un événement qui leur paroissoit plus obscur que jamais.

» En chemin, l'Intendant du Bacha me demanda l'explication de mes desseins, & par quelle aventure une jeune Grecque, telle qu'on pouvoit me reconnoître à mon habillement, se trouvoit seule & maîtresse d'elle-même. Je lui composai une histoire qui n'étoit pas sans ressemblance, mais où ma naïveté se trahissoit assez pour lui faire conclure qu'il avoit quelque profit à tirer du service qu'il alloit rendre à son Maître. La joie que j'avois d'être tombée si heureusement m'avoit fait perdre toute vue d'intérêt, & je ne m'en étois d'ailleurs occupée que pour me mettre en état de marquer ma reconnoissance à mes Hôtes. Je n'opposai rien à la prière que me fit l'Intendant, de reconnoître qu'il m'avoit achetée d'un Marchand d'Esclaves. Il me promit, à cette condition, de me rendre de si bons offices

auprès du Bacha, que je tiendrois bientôt le premier rang dans son estime ; & il me traça d'avance les moyens que je devois employer pour lui plaire. L'ayant prévenu, en effet, sur mon arrivée, il m'en fit obtenir un accueil qui remplit presque tout d'un coup l'idée que j'avois eue de ma fortune. Je fus établie dans un appartement de la magnificence de ceux que vous connoissez. Un grand nombre d'Esclaves fut nommé pour me servir. Je passai quelque temps seule à recevoir les instructions qui devoient me former pour mon sort ; & dans ces premiers jours où je goûtai toute la douceur d'être servie au moindre signe, d'obtenir tout ce qui flattoit mes goûts, & d'être respectée jusques dans mes caprices ; je fus aussi heureuse qu'on peut l'être par un bonheur d'imagination. Ma satisfaction augmenta même, lorsqu'après quinze jours de préparation, le Bacha vint me déclarer qu'il me trouvoit plus aimable que toutes ses femmes ; & qu'à tout ce que j'avois déjà obtenu de sa libéralité, il donna ordre qu'on joignît mille nouveaux présens, dont l'abondance éteignoit quel-

quefois mes desirs. Son âge le rendoit fort modéré dans les siens; mais il me voyoit régulièrement plusieurs fois le jour. Ma vivacité & l'air de joie dont tous mes mouvemens se ressentoient, paroissoient l'amuser. Cette situation, dans laquelle je passai deux jours, a sans doute été le plus heureux temps de ma vie. Mais je m'accoutumai insensiblement à ce qui avoit eu le plus de charmes pour piquer mes inclinations. L'idée de mon bonheur ne me touchoit plus, parce que je n'y voyois plus rien qui réveillât mes sens. Non-seulement je n'étois plus flattée de la promptitude qu'on avoit à m'obéir, mais je n'avois plus rien à commander. Les richesses de mon appartement, la multitude & la beauté de mes bijoux, la somptuosité de mes habits, rien ne se présentoit plus à moi sous la forme que j'y avois d'abord trouvée. Dans mille momens où je me sentois à charge à moi-même, j'adressois la parole à tout ce qui m'environnoit. Rendez-moi heureuse, disois-je à l'or & aux diamans. Tout étoit muet & insensible. Je me crus attaquée de quelque maladie que

je ne connoissois point; je le dis au Bacha, qui s'étoit déjà apperçu du changement de mon humeur. Il jugea que la solitude, où je passois une partie du jour, avoit pu m'inspirer cette mélancolie, quoiqu'il m'eût donné un Maître de Peinture, suivant l'inclination que je lui avois marquée pour cet art. Il me proposa de passer dans l'appartement commun des femmes, dont il m'avoit séparée jusqu'alors par distinction. La nouveauté du spectacle servit à ranimer un peu mon goût; je pris plaisir à leurs fêtes & à leurs danses, & je me flattai que, partageant le même sort, nous nous trouverions quelque ressemblance par le caractère & les inclinations. Mais si elles marquèrent de l'empressement pour se lier avec moi, je fus dégoûtée presqu'aussi-tôt de leur commerce. Je ne trouvai parmi elles que de petites attentions, qui ne répondoient point à ce qui m'occupoit confusément, ni à mille choses enfin que je desirois de connoître. J'ai vécu dans cette société sans prendre aucune part à ce qui s'y est passé, fidelle à mes devoirs, évitant d'offenser personne,

& plus aimée de mes Compagnes que je ne cherchois à l'être. Le Bacha, sans se relâcher de ses soins pour son Sérail, sembla perdre le goût qui l'avoit attaché particulièrement à moi. J'y aurois été mortellement sensible dans les premiers temps; mais comme si mes idées eussent changé avec mon humeur, je vis ce refroidissement avec indifférence. Je me surprenois quelquefois dans une rêverie dont il ne me restoit rien à l'esprit, quand j'en étois revenue : il me sembloit que mes sentimens avoient plus d'étendue que mes connoissances, & que ce qui occupoit mon ame étoit le desir d'un bien dont je n'avois pas d'idée. Je me demandois encore, comme j'avois fait dans ma solitude, pourquoi je n'étois pas heureuse avec tout ce que j'avois desiré pour l'être; je m'informois quelquefois si, dans un lieu où je croyois toute la fortune & tous les biens réunis, il n'y avoit pas quelque plaisir que je n'eusse pas encore goûté, quelque changement qui pût dissiper l'inquiétude mortelle où j'étois. Vous m'avez vu occupée à peindre; c'est le seul plaisir auquel j'aie été réduite,

après en avoir tant espéré de ma condition : encore étoit-il interrompu par de longues distractions, dont je n'ai jamais pu me rendre compte à moi-même.

» J'étois dans cette situation, lorsque le Bacha vous ouvrit l'entrée de son Sérail. Cette faveur, qu'il n'accordoit à personne, me fit attendre impatiemment ce qu'elle devoit produire : il nous ordonna de danser. Je le fis avec un redoublement extraordinaire de rêveries & de distractions. Mon inquiétude me fit aussi-tôt regagner ma place. J'ignore de quoi j'étois remplie, lorsque vous approchâtes de moi. Si vous me fîtes quelques questions, mes réponses durent se ressentir de mon trouble ; mais l'ordre d'un discours sensé, que je vous entendis prononcer, me rendit d'abord extrêmement attentive. Un agréable instrument, que j'aurois entendu pour la première fois, ne m'auroit pas fait une autre impression. Je ne me souvenois de rien qui se fût si bien accordé avec l'ordre de mes propres idées. Ce sentiment redoubla, lorsque m'apprenant le bonheur des femmes de votre Nation, vous m'expliquâtes

d'où il peut dépendre, & ce que les hommes font pour y contribuer. Les noms de vertu, d'honneur & de conduite, dont je n'eus pas besoin d'autre explication pour me former l'idée, s'attachèrent à mon esprit, & s'y étendirent en un moment, comme s'ils m'eussent toujours été familiers. Je prêtai l'oreille avec une extrême avidité à tout ce que l'occasion vous fit ajouter. Je ne vous interrompis point par mes questions, parce qu'il ne vous échappa rien dont je ne trouvasse aussitôt le témoignage au fond de mon cœur. Cheriber vint finir une conversation si douce, mais je n'en avois pas perdu un seul mot; & vous ne fûtes pas plutôt sorti, que je commençai par m'en rappeller jusqu'aux moindres circonstances: tout m'en étoit précieux. J'en fis, dès ce moment, mon étude continuelle; le jour & la nuit ne me présentèrent plus d'autre objet. Il y a donc un Pays, disois-je, où l'on trouve un autre bonheur que celui de la fortune & des richesses! Il y a des hommes qui estiment dans une femme d'autres avantages que ceux de la beauté!

Il y a pour les femmes un autre mérite à faire valoir, & d'autres biens à obtenir! Mais comment n'ai-je jamais connu ce qui me flatte avec tant de douceur, & ce qui me semble si conforme à mes inclinations? Quoique j'eusse à souhaiter là-dessus d'autres détails, que je n'avois pas eu le temps de vous demander, c'étoit assez de me trouver agitée par des desirs si vifs, pour me former une haute idée de ce qui me causoit tant d'émotion. Je n'aurois pas balancé à quitter le Sérail, s'il m'avoit été possible d'en sortir; je vous aurois cherché dans toute la Ville, pour recevoir seulement l'explication de mille choses qu'il me restoit à savoir, pour vous faire répéter ce que j'avois entendu, pour vous entendre encore, & me rassasier d'un plaisir dont je n'avois fait que l'essai . . . = ».

Arrêtons-nous ici. Ce qui suit, dans le récit de la jeune Grecque, n'est propre qu'à mieux développer son caractère, & nous le croyons assez bien établi. Les caractères bien prononcés sont très-rares: ils attachent; & s'ils offrent quelque difficulté à la plume qui veut retracer

jusqu'aux détails qui les peignent tout entiers, il est un plaisir attaché à la peine qu'exige ce développement. Les nuances de la raison & de la vertu préparent un intérêt plus doux que ces éclats de passion qui d'abord annoncent de grands mouvemens ; elles sont aussi plus difficiles à rendre. Il faut une imagination honnête & une ame tendre pour prévoir cet intérêt, & s'y livrer d'avance : mais quand on est venu à ce point, on s'attache de plus en plus aux événemens qu'éprouve un objet avec lequel on sympathise ; & alors il n'a plus un sentiment, une peine, un plaisir, qu'on ne le partage avec lui. Théophé va faire cette expérience aux ames dont je parle; & comme nous connoissons leur délicatesse infinie, elles jouiront du respect qu'elles nous inspirent, en s'attribuant particulièrement les soins & le motif de notre travail.

Théophé, délivrée des horreurs de l'esclavage, exprime avec la vivacité des esprits ingénus la reconnoissance dont elle est pénétrée. Son Protecteur ne l'a pas délivrée pour devenir son Amant, ou du moins il ne songe pas

encore à le devenir. Ces expreſſions, qu'il trouve exagérées, ne ſont pas propres à précipiter la révolution; il craint l'ardeur d'un jeune objet qui a langui dans les bras d'un vieux Bacha, & il ne veut pas être un de ces inſtrumens vils que la Nature ſaiſit, lorſqu'elle les trouve, pour ſe procurer des dédommagemens. La conduite de ce Miniſtre eſt une conſéquence de ſa prévention. La délicateſſe des ſoins, la ſageſſe des maximes, les ſecours qui forment l'eſprit, & font, peu-à-peu, trouver dans l'honnêteté de ſon cœur le premier art de plaire, ſont ſucceſſivement employés. Ils réuſſiſſent ſi bien, que Théophé, qui peut-être n'eût connu que l'ivreſſe de la volupté, ſi le Miniſtre eût parlé le langage des plaiſirs, ſe forma une morale ſublime, & connut une félicité inaltérable, en écoutant le langage de la raiſon. Mais jugeant qu'il ne lui étoit pas encore permis de diſpoſer d'elle-même, & que conſéquemment ce ſeroit manquer au devoir de la reconnoiſſance que de ſe montrer à ſon Bienfaiteur dans cet état de perfection naiſſante, elle cachoit au fond de ſon cœur le plaiſir

même de s'estimer. Tout ce qu'elle osoit se permettre pour prévenir des desirs qu'elle ne pouvoit partager, étoit d'éviter de les faire naître. Elle prouvoit l'honnêteté par la modestie; elle parloit de ses lectures avec un intérêt qui annonçoit ses maximes: mais elle ne disoit pas ses pensées; encore moins laissoit-elle soupçonner ses dispositions.

Les projets de la vertu trouvent un grand obstacle dans les impressions de la beauté; la difficulté augmente, quand les desirs d'un Amant s'animent par un obstacle qu'il est si doux de vaincre. Ce n'étoit pas encore la situation de Théophé, puisqu'elle n'avoit pas à se défendre; mais son Bienfaiteur éprouvera bientôt qu'on ne reste pas indifférent auprès de la Beauté qu'on oblige, & que l'on se corrompt par degrés près de l'objet qu'on est obligé de respecter. Il l'a d'abord laissée maîtresse d'elle-même; s'il a senti qu'il pouvoit se croire autorisé à lui montrer des desirs, il s'est imposé la loi de triompher par des soins. Pour son bonheur, il a pensé que la complaisance n'étoit qu'un tribut, & il a espéré de faire soupirer celle

qu'il pouvoit faire obéir. Ce moment ne vient point. Théophé ne s'anime pas comme il le voudroit, en écoutant son langage. Comme il n'est pas encore très-amoureux, il souffre que l'amour-propre interprète ce défaut de correspondance. Il pense aux bontés dont il l'a comblée, à la liberté dont il a permis qu'elle jouît, aux habitudes modestes de l'esclavage, aux idées de délicatesse & de pudeur qu'elle a prises dans les entretiens qui ont formé son esprit; & il pense qu'elle n'ose pas offrir ce qu'elle sent qu'elle n'est pas en droit de refuser; ou peut-être qu'elle préfere d'avoir à répondre au langage du desir, avant de faire connoître ses dispositions. Dans cette prévention, le Ministre se prépare à passer la nuit avec elle, & donne, en conséquence, des ordres à son Valet-de-chambre & à l'Esclave qui sert Théophé, sans s'être expliqué avec elle sur la résolution qu'il a prise. La scène qui va suivre est si intéressante, & l'entretien qui en fait la partie la plus intéressante peint si bien les sentimens que nous avons à rendre, que nous devons au Lecteur de copier l'Historien.

« = Je ne fus pas plutôt à côté d'elle dans ma chaise, dit le Ministre (1), que, prenant un baiser, j'eus la douceur de la trouver sensible; un soupir, qui lui échappa malgré elle, me fit encore juger plus favorablement de ce qui se passoit dans son cœur. Pendant toute la route, je tins sa main serrée dans les miennes; & je crus remarquer qu'elle y trouvoit autant de douceur que moi. Je ne lui dis pas un mot qui ne fût mêlé de quelque marque de tendresse; & mes discours même, quoiqu'aussi mesurés que mes actions, par un goût de bienséance qui m'a toujours été naturel, se ressentirent continuellement du feu qui prenoit plus de force que jamais dans mon cœur.

» Si Théophé se défendit quelquefois contre l'ardeur de mes expressions, ce ne fut point par des mépris ni par des rigueurs; elle me prioit seulement de ne pas employer mal-à-propos un langage si tendre & si doux, avec une femme qui étoit accoutumée aux usages tyranniques du Sérail; & lorsque cette ma-

(1) Ils alloient à la Campagne.

nière

nière de se défendre me faisoit redoubler mes caresses, elle ajoutoit qu'il n'étoit pas surprenant que le sort des femmes fût heureux dans ma Patrie, comme je lui avois dit, si tous les hommes s'y accordoient à les traiter avec des complaisances si excessives.

» Il étoit environ minuit lorsque nous arrivâmes à ma Campagne, qui étoit située près d'un Village nommé *Oru;* quoique je n'y eusse point ordonné des préparatifs extraordinaires, il s'y trouvoit de quoi traiter honnêtement mes amis, que j'y menois quelquefois, aux heures où j'y étois le moins attendu. Je parlai de souper en arrivant. Théophé me témoigna qu'elle avoit besoin de repos plus que de nourriture; mais j'insistai sur la nécessité de nous rafraîchir, du moins, par une collation légère & délicate. Nous passâmes peu de temps à table, & je l'employai moins à manger qu'à satisfaire d'avance une partie de mes tendres desirs par le badinage de mes discours, & par l'ardeur de mes regards. J'avois marqué l'appartement où je me proposois de passer la nuit; & l'une des raisons qui m'avoit fait presser Théophé de prendre quelques rafraî-

chiſſemens, avoit été de donner à mes Domeſtiques le temps de l'orner avec la dernière élégance. Enfin, m'ayant répété qu'elle avoit beſoin de repos, j'expliquai cet avertiſſement comme une déclaration modeſte de l'impatience qu'elle avoit de ſe voir libre avec moi. Je m'applaudis même de trouver tout-à-la fois dans une aimable Maîtreſſe aſſez de vivacité pour ſouhaiter impatiemment l'heure du plaiſir, & aſſez de retenue pour déguiſer honnêtement ſes deſirs.

» Mes Domeſtiques, qui m'avoient vu faire plus d'une partie d'amour dans ma maiſon d'*Oru*, & qui n'avoient ordre d'ailleurs que de préparer un lit, avoient diſpoſé dans le même appartement tout ce qui étoit néceſſaire à la commodité de Théophé & à la mienne. Je l'y conduiſis avec un redoublement de joie & de galanterie. Son Eſclave & mon Valet-de-chambre, qui nous y attendoient, s'approchèrent pour nous rendre, chacun de leur côté, les ſervices de leur condition; & j'exhortai, en badinant, Bema (c'étoit le nom de l'Eſclave) à ne pas s'attirer ma haine par un excès de lenteur. Il m'avoit ſemblé, juſqu'alors,

que Théophé étoit entrée naturellement dans mes vues; & je la crus si disposée à la conclusion de cette scène, que je n'avois jamais pensé à couvrir mon espérance du moindre voile. Ce n'étoit point avec une femme, qui m'avoit raconté si ouvertement ses aventures de Patras & celles du Sérail, que je me croyois obligé de prendre les détours qui soulagent quelquefois la modestie d'une jeune personne sans expérience; & si l'on me permet une autre réflexion, ce n'étoit pas non plus d'une femme sur qui j'avois tant de droits, & qui s'étoit livrée d'ailleurs à moi si volontairement, que je devois attendre des excès de réserve & de bienséance: aussi tout ce que j'avois senti jusqu'alors de plus vif & de plus passionné pour elle, ne passoit-il à mes propres yeux que pour le transport d'un libertinage éclairé, qui me la faisoit préférer à toute autre femme, parce qu'avec une figure si piquante, elle sembloit me promettre beaucoup plus de plaisir. Cependant à peine eut-elle remarqué que mon Valet-de-chambre commençoit à me déshabiller, que, repoussant son Esclave, qui s'agitoit pour lui rendre le même

ſervice, elle demeura quelques momens rêveuſe, & comme incertaine, ſans lever les yeux ſur moi. Je n'attribuai d'abord ce changement de contenance qu'à l'obſcurité de la nuit, qui, d'un bout de la chambre à l'autre, pouvoit me faire trouver quelqu'altération ſur ſon viſage; mais continuant de la voir immobile, & Bema oiſive auprès d'elle, je haſardai, avec inquiétude, quelques expreſſions badines ſur la crainte que j'avois de m'ennuyer beaucoup à l'attendre. Ce langage, qui lui devenoit plus clair apparemment par les circonſtances, acheva tout-à-fait de la déconcerter. Elle quitta le miroir devant lequel elle étoit encore; &, ſe jettant languiſſamment ſur un ſopha, elle s'y tint penchée, le front appuyé ſur la main, comme ſi elle eût cherché à me dérober la vue de ſon viſage. Ma première crainte fut encore qu'elle ne ſe trouvât ſaiſie de quelque incommodité. Nous avions fait le voyage pendant la nuit: notre collation n'avoit été compoſée que de fruits & de glaces. Je courus à elle avec le plus vif empreſſement, & je lui demandai ſi ſa ſanté avoit ſouffert quelqu'altération; elle ne me répondit point. Mon inquiétude augmentant, je ſaiſis une de ſes mains,

celle même sur laquelle sa tête étoit appuyée, & je fis quelqu'effort pour l'attirer à moi. Elle résista quelques momens : enfin, la passant sur ses yeux pour essuyer quelques larmes dont j'apperçus les traces, elle me demanda en grace de faire sortir les deux Domestiques, & de lui accorder un moment d'entretien.

» A peine fus-je seul avec elle, que, baissant les yeux & la voix, elle me dit d'un ton consterné qu'elle ne pouvoit me disputer tout ce que je prétendois exiger d'elle ; mais qu'elle ne s'y seroit jamais attendue. Elle se tut après ces quatre mots, comme si la douleur & la crainte lui eussent coupé tout d'un coup la parole ; & je m'apperçus, à sa respiration, que son cœur étoit dans l'émotion la plus violente. Ma surprise, qui monta aussi-tôt au comble, & peut-être un mouvement de honte qu'il me fut impossible de vaincre tout d'un coup, me jettèrent, de mon côté, dans le même état ; de sorte que c'eût été le plus étrange spectacle du monde, que de nous voir l'un & l'autre aussi abattus que si nous eussions été frappés subitement de quelque maladie.

» Cependant je m'excitai à sortir de cette pesanteur; & faisant de nouveaux efforts pour me rendre maître de la main de Théophé, je vins à bout de la retenir enfin dans les miennes. = Un moment, lui dis-je; pendant ce tendre combat, souffrez que je la prenne un moment pour vous parler, & pour vous entendre =. Elle parut céder à la crainte de m'offenser, plutôt qu'au desir de me satisfaire. = Hélas! qu'ai-je droit de vous refuser, me répéta-t-elle avec la même langueur? Ai-je en mon pouvoir quelque chose qui ne soit pas à vous plutôt qu'à moi-même? mais, non, non, je ne m'y serois jamais attendue =. Ses pleurs commencèrent à couler avec plus d'abondance. Dans l'embarras où me jetta cette scène, il me vint quelque doute de sa sincérité. Je me souvenois d'avoir entendu dire mille fois que les filles Turques se faisoient une gloire de disputer long-temps les faveurs de l'amour; & je fus prêt, dans cette pensée, de compter pour rien sa résistance & ses larmes. Cependant l'ingénuité que je remarquois dans sa douleur, & la honte que j'aurois eue de ne pas répondre à l'opinion qu'elle avoit

de moi, si elle étoit sincère, me firent surmonter au même moment tous mes transports.= Ne craignez point de lever les yeux sur moi, lui dis-je, en voyant qu'elle continuoit de les tenir baissés; & reconnoissez-moi pour l'homme du monde qui est le moins capable de vous chagriner, ou de faire violence à vos inclinations. Mes desirs sont l'effet naturel de vos charmes, & j'avois pensé que vous ne me refuseriez point ce que vous avez accordé volontairement au fils du Gouverneur de Patras, & au Bacha Cheriber. Mais les mouvemens du cœur ne sont pas libres....=. Elle m'interrompit par une exclamation qui me parut venir d'un cœur pénétré d'amertume; & lorsque je me flattois de lui tenir un discours propre à l'appaiser, elle me fit connoître que je mettois le comble à sa douleur. Ne comprenant plus rien à cete bizarre aventure, & n'osant même ajouter un seul mot dans la crainte de ne pas pénétrer plus heureusement ses intentions, je la suppliai de m'apprendre donc elle-même ce que je devois faire, ce que je devois dire, pour dissiper le chagrin que je lui avois causé, & de ne me pas faire un

crime de ce qu'elle ne pouvoit regarder, après tout, comme une offenſe. Il me parut que le ton que je pris pour lui faire cette prière, lui fit craindre à ſon tour de m'avoir choqué par ſes plaintes. Elle me ſerra la main avec un mouvement où je reconnus de l'inquiétude. = O ! le meilleur de tous les hommes, me dit-elle, par une expreſſion qui eſt commune chez les Turcs, jugez mieux des ſentimens de votre malheureuſe Eſclave ; & ne croyez pas qu'il y ait jamais rien de vous à moi, qui puiſſe porter le nom d'offenſe. Mais vous m'avez percé le cœur d'un mortel chagrin. Ce que je vous demande, ajouta-t-elle, puiſque vous me laiſſez la liberté de vous expliquer mes deſirs, c'eſt de me laiſſer paſſer la nuit dans mes triſtes réflexions, & de permettre demain que je vous les communique. Si vous trouvez un excès de hardieſſe dans votre Eſclave, attendez du moins que vous connoiſſiez mes ſentimens pour les condamner =. Elle voulut ſe laiſſer tomber à mes pieds : je la retins malgré elle ; & me levant du ſopha où je m'étois aſſis pour l'entendre, je pris un air auſſi libre & auſſi déſintéreſſé,

que fi je n'euſſe jamais penſé à lui faire la moindre propoſition d'amour.=Retranchez, lui dis-je, des termes qui ne conviennent plus à votre ſituation. Loin d'être mon Eſclave, vous auriez pu prendre ſur moi un empire que je ne me ſentois que trop de penchant à vous accorder; mais je ne voudrois pas devoir votre cœur à mon autorité, quand j'aurois droit d'employer la contrainte. Vous paſſerez cette nuit, & tout le reſte de votre vie, ſi c'eſt votre deſſein, avec la tranquillité que vous paroiſſez deſirer=. J'appellai auſſitôt ſon Eſclave, à qui j'ordonnai ſans affectation de lui rendre ſes ſervices; & me retirant avec la même apparence de calme, je me fis conduire dans un autre appartement, où je ne tardai pas un inſtant à me mettre au lit. Il me reſtoit un fond d'agitation, que tous les efforts que j'avois faits pour me vaincre, n'avoient pu calmer entiérement; mais je me flattai que le repos du ſommeil acheveroit bientôt de rétablir la paix dans mon eſprit & dans mon cœur.

» Cependant à peine l'obſcurité & le ſilence de la nuit eurent-ils commencé à recueillir mes ſens, que toutes les

circonſtances qui venoient de ſe paſſer à mes yeux, ſe repréſentèrent preſque auſſi vivement à mon imagination. Comme je n'avois pas perdu un mot de tous les diſcours de Théophé, le premier ſentiment que j'éprouvai en les retrouvant dans ma mémoire, fut, ſans doute, un mouvemeut de dépit & de confuſion. Il me fut même aiſé de démêler que la facilité avec laquelle j'avois pris le parti de la laiſſer tranquille, & tout le déſintéreſſement que j'avois marqué en la quittant, étoient venus de la méme cauſe. Je me confirmai pendant quelques momens dans cette diſpoſition, par les reproches que je me fis de ma foibleſſe. Ne devois-je pas rougir de m'être livré ſi imprudemment depuis quelques jours à l'inclination que je m'étois ſentie pour une fille de cette ſorte, & le goût que j'avois pour elle, auroit-il dû m'intéreſſer juſqu'à me cauſer de l'inquiétude & du trouble? La Turquie n'étoit-elle pas remplie d'Eſclaves dont je pouvois attendre les mêmes plaiſirs? il ne me manquoit, ajoutois-je en raillant ma propre folie, que de prendre une paſſion ſérieuſe pour une fille de ſeize

ans, que j'avois tirée d'un Sérail de Conſtantinople, & qui n'étoit peut-être entrée dans celui de Cheriber qu'après avoir fait l'eſſai de beaucoup d'autres. Paſſant enſuite au refus qu'elle m'avoit fait de ſes faveurs, après les avoir prodiguées à je ne ſais combien de Turcs, je m'applaudis de ma délicateſſe, qui me faiſoit attacher un ſi grand prix au reſte du vieux Cheriber. Mais je trouvois encore plus admirable, que Théophé eût appris, dans un eſpace auſſi court, à connoître la valeur de ſes charmes, & que le premier homme à qui elle s'adreſſât pour lui en faire acheter la poſſeſſion ſi cher, fût un François auſſi verſé que moi dans le commerce des femmes. Elle s'eſt imaginée, diſois-je, ſur l'air de bonté que j'exprime dans mon viſage & dans mes manières, qu'elle alloit faire de moi ſa première dupe; & cette jeune coquette, à qui j'ai ſuppoſé tant de naïveté & de candeur, ſe promet peut-être de me mener bien loin par ſes artifices.

» Mais après avoir comme ſatisfait mon reſſentiment par ces réflexions injurieuſes, je revins peu-à-peu à con-

ſidérer le fond de cette aventure avec moins d'émotion ; je me rappellai toute la conduite que Théophé avoit tenue avec moi depuis que je l'avois vue au Sérail de Cheriber. S'étoit-elle jamais échappée à la moindre action, ni au moindre diſcours, qui parût s'accorder avec les intentions que je lui ſuppoſois ? N'avois-je pas été ſurpris au contraire de lui voir vingt fois ſaiſir les ouvertures que j'avois données à ſes réflexions, pour les tourner du côté le plus ſérieux de la morale ? & n'avois-je pas même admiré la pénétration & la juſteſſe qui éclatoient dans tous ſes raiſonnemens ? Il eſt vrai qu'elle me les avoit rebattus quelquefois juſqu'à l'excès, & c'étoit peut-être cette eſpèce d'affectation qui m'avoit empêché de les croire ſincères. Je les avois regardés tout au plus comme un exercice qu'elle donnoit à ſon eſprit, ou comme l'effet d'une infinité de nouvelles impreſſions, que l'explication de nos maximes, & le récit de nos uſages, faiſoient continuellement ſur une imagination vive & inquiète. Mais pourquoi lui faire cette injuſtice, & ne pas croire effectivement qu'avec un bon naturel,

& beaucoup de raison, elle avoit été sérieusement frappée de mille principes qu'elle trouvoit en semence au fond de son cœur? Si devenue libre elle avoit consenti à se livrer à mes soins, n'étoit-il pas naturel qu'elle voulût montrer son honnêteté à un homme à qui elle devoit les images de vertu qu'elle commençoit à goûter? Dans cette supposition, ne devenoit-elle pas respectable; & pour qui l'étoit-elle plus que pour moi-même, qui avois commencé à la servir sans intérêt, & qui, loin de troubler ses projets de sagesse par des propositions folles & libertines, devois me faire honneur au contraire d'une conversion qui étoit proprement mon ouvrage?

» Plus je m'attachai à ces réflexions, plus je sentis que cette manière de considérer mon aventure devenoit flatteuse pour moi; & m'étant toujours piqué de quelque élevation dans mes principes, il ne m'en coûta presque rien pour sacrifier les plaisirs que je m'étois proposés, à l'espérance de faire de Théophé une femme aussi distinguée par sa vertu que par ses charmes. Je n'ai jamais pensé bien sérieusement,

disois-je, à lui inspirer de la sagesse; & le goût que je lui supposse n'est qu'un heureux effet de son naturel. Que sera-ce, lorsque je me ferai une étude particulière de cultiver ces riches présens de la Nature? Je me la représentai avec complaisance dans l'état où je croyois pouvoir la conduire. Frappé d'avance de ce portrait : Que lui manqueroit-il donc alors, ajoutois-je, pour être la première femme du monde? quoi, Théophé pourroit devenir aussi aimable par les qualités de l'esprit & du cœur, que par les charmes extérieurs de la figure! Eh! quel est l'homme d'honneur & de goût qui ne se croiroit pas heureux d'être attaché toute sa vie?..... Je m'arrêtai à la moitié de cette réflexion, comme effrayé de l'avidité avec laquelle mon cœur sembloit s'y prêter. Elle me revint mille fois, jusqu'au moment où mes sens s'assoupirent; & loin d'éprouver le trouble dont j'avois appréhendé de me ressentir jusqu'au lendemain, je passai tout le reste de la nuit dans un délicieux sommeil.

» Les premières traces que je retrouvai le lendemain dans ma mémoire,

furent celles qui s'y étoient si doucement gravées en m'endormant. Elles s'y étoient étendues avec tant de force, qu'ayant comme effacé celles de mon premier projet, il ne me revint pas le moindre desir qui ressemblât à ceux dont je m'étois entretenu depuis plusieurs jours. Je brûlois de me revoir avec Théophé; mais c'étoit dans l'espérance de la trouver telle que j'avois eu tant de plaisir à me la figurer, ou du moins, de la voir dans la disposition où je l'avois supposée. Cette ardeur alloit jusqu'à me faire craindre de m'être trompé dans mes suppositions. A peine eus-je appris qu'il étoit jour dans son appartement, que je lui fis demander la permission d'y entrer. Son Esclave vint me prier de sa part de lui laisser un moment pour sortir du lit: mais je me hâtai de l'y surprendre, dans la seule vue de lui faire connoître par ma modération, le changement que la nuit avoit mis dans mes idées. Elle marqua quelque trouble, en me voyant si-tôt arriver; & dans son embarras, elle me fit des excuses de la lenteur de son Esclave. Je la rassurai par un discours modeste, qui ne lui laissa rien à crain-

dre de mes intentions. Qu'elle étoit belle néanmoins dans cet état, & que tant de charmes étoient propres à me faire oublier mes réſolutions !

»=Vous m'avez promis, lui dis-je, d'un ton ſérieux, des explications que je brûle d'entendre ; mais permettez qu'elles ſoient précédées des miennes. A quelques deſirs que je me ſois hier livré, vous avez dû juger, par la ſoumiſſion que j'eus pour les vôtres, que je ne deſire point d'une femme, ce qu'elle n'eſt pas portée à m'accorder volontairement : j'ajoute aujourd'hui à cette preuve de mes ſentimens, une déclaration qui va les confirmer ; c'eſt que dans quelque vue que vous ayez conſenti à m'accompagner ici, vous aurez toujours la liberté de les ſuivre, comme vous avez à préſent celle de les expliquer=. Je m'impoſai ſilence en finiſſant ce diſcours ; & je réſolus de ne le pas rompre qu'elle n'eût achevé le ſien : mais après m'avoir regardé un moment, je fus ſurpris de lui voir répandre quelques larmes ; & lorſque l'inquiétude que j'en reſſentis m'eut fait oublier ma réſolution pour lui demander ce qui les cauſoit, mon étonne-

ment augmenta encore de sa réponse, Elle me dit que personne n'étoit plus à plaindre qu'elle, & que le discours que je lui tenois étoit précisément le malheur auquel elle s'étoit attendue. Je la pressai de parler plus clairement. = Hélas ! reprit-elle, en me faisant cette déclaration de vos sentimens, que vous rendez peu de justice aux miens ! après ce qui se passa hier ici, vous ne pouvez prendre ce ton avec moi, que par une suite des mêmes idées ; & je meurs de chagrin, que depuis le temps que je m'efforce de vous faire voir quelque jour dans le fond de mon cœur, j'aie si mal réussi à vous faire connoître ce qui s'y passe =.

» Cette plainte ne faisant que redoubler mon obscurité, je lui confessai avec autant de franchise dans mes termes, que dans l'air de mon visage, que tout ce qui la regardoit depuis que je l'avois vue pour la première fois, avoit été pour moi une énigme perpétuelle, que son discours même me rendoit encore plus difficile à pénétrer. = Parlez donc naturellement, lui dis-je encore ; pourquoi balancez-vous ? à qui vous ouvrirez-vous jamais avec plus de con-

fiance ? = Ce ſont vos queſtions même, me répondit-elle enfin ; c'eſt la néceſſité où vous me mettez de parler clairement, qui cauſe mon chagrin. Quoi ! vous avez beſoin d'explication pour concevoir que je ſuis la plus malheureuſe perſonne de mon ſexe ? Vous qui m'avez ouvert les yeux ſur ma honte, vous êtes ſurpris que je ſois inſupportable à moi-même, & que je penſe à me cacher aux yeux des autres ! Eh ! quel eſt déſormais le partage qui me convient ? Eſt-ce de répondre à vos deſirs, lorſque je trouve dans les lumières que vous m'avez données autant de juges qui les condamnent ? eſt-ce de paſſer dans les pays dont vous m'avez vanté les uſages & les principes, pour y retrouver dans l'exemple de toutes les vertus que j'ai ignorées, le perpétuel reproche de mes infamies ? J'ai voulu fuir, & ceux qui ont perdu mon innocente jeuneſſe, & vous qui m'avez appris à connoître ma perte ; mais où me laiſſois je entraîner par ma confuſion & par mes remords ? Je ne ſens que trop que, ſans protection & ſans guide, je n'aurois pas fait de pas qui ne m'eût conduit à quelque nouvel

abîme. Vos instances m'ont arrêtée. Quoique vous fussiez plus redoutable pour moi que tous les hommes ensemble, parce que vous connoissiez mieux toute l'étendue de mon infortune; quoique chacun de vos regards me parût une sentence qui portoit ma condamnation, je suis rentrée avec vous dans Constantinople. Un malade, disois-je pour me rassurer, rougit-il de voir ses plaies les plus honteuses ? D'ailleurs après avoir conçu qu'un voyage entrepris au hazard étoit une imprudence, je me suis flattée sur vos promesses, que vous m'ouvririez des voies plus sûres pour m'éloigner. Cependant c'est vous-même qui me repoussez aujourd'hui vers le précipice dont vous m'avez tirée. Je vous ai regardé comme mon maître dans la vertu, & vous voulez me rentraîner dans le vice, avec d'autant plus de danger pour ma foiblesse, que s'il pouvoit m'offrir quelque charme, ce seroit en se présentant à moi par vos mains ? Hélas ! m'étois-je mal expliquée, ou feigniez-vous de ne pas m'entendre ? Les bornes de mon esprit, le désordre de mes idées & de mes expressions, ont pu vous faire mal

juger de mes sentimens ; mais si vous commencez à les connoître par les efforts que je fais pour les expliquer, ne vous offensez pas de l'effet que vos propres leçons ont produit sur mon cœur. Quand vous auriez changé de principes, je sens trop bien que c'est aux premiers que je dois ma soumission ; & je vous conjure de souffrir que j'y reste attachée ==.

» Ce discours dont je ne rapporte que ce qui est resté de plus clair dans ma mémoire, fut assez long pour me donner le temps d'en pénétrer toute la force, & d'y préparer ma réponse. Rempli, comme je l'étois, des réflexions qui m'avoient occupé toute la nuit, j'avois été bien moins offensé des reproches de Théophé, bien moins affligé de ses sentimens & de ses résolutions, que je n'étois charmé au contraire de les trouver conformes à l'opinion que je m'en étois déjà formée. Aussi l'idée que j'avois commencé à prendre d'elle, & la satisfaction vertueuse que j'en avois ressentie, n'avoient-elles fait qu'augmenter pendant que j'étois attaché à l'entendre ; & pour peu qu'elle eût fait d'attention à mes mouvemens,

elle auroit remarqué que je recevois chaque mot qui sortoit de sa bouche avec quelque signe de joie & d'applaudissement. J'en modérai néanmoins les expressions dans ma réponse, pour ne pas donner un air de légèreté ou d'emportement à la conclusion d'une conférence si sérieuse.= Chère Théophé, lui dis-je, dans l'abondance de mes sentimens, vous m'avez humilié par vos plaintes; & je ne vous dissimulerai point que j'étois hier fort éloigné de les prévoir : mais j'en ai apporté quelque pressentiment dans cette visite, & je suis venu disposé à me reconnoître coupable. Si vous me demandez comment il m'est arrivé de le devenir, c'est qu'il m'auroit été trop difficile de me persuader ce que je viens d'entendre avec une vive admiration, & ce qui me paroîtroit encore incroyable, si je n'en avois des témoignages si certains. Je me reproche d'avoir eu pour vous, jusqu'à présent, plus d'admiration que d'estime. Eh ! quand on sait combien le goût de la vertu est rare dans les pays les plus favorisés du Ciel, quand on éprouve soi-même combien son exercice est penible, peut-on croire aisé-

ment que dans le ſein de la Turquie, au ſortir d'un Sérail, une perſonne de votre âge ait ſaiſi tout d'un-coup, non-ſeulement l'idée, mais le goût même de la plus haute ſageſſe ? Qu'ai-je dit, qu'ai-je fait de propre à vous l'inſpirer ? Quelques réflexions haſardées ſur nos uſages ont-elles pu faire naître dans votre cœur un ſi heureux penchant ? Non, non, vous ne le devez qu'à vous-même ; & votre éducation qui l'a tenu juſqu'à préſent comme lié par la force de l'habitude, eſt un malheur de la fortune dont il n'y a point de reproche à vous faire. Ce que je veux d'abord en conclure, continuai-je avec la même modération, c'eſt que vous ſeriez également injuſte, & de vous offenſer des vues que j'ai eues ſur vous, puiſqu'il n'étoit pas naturel que je pénétraſſe tout-d'un-coup les vôtres, & de croire qu'on puiſſe ſe prévaloir du paſſé pour vous refuſer l'eſtime que vous allez mériter par une conduite digne de vos ſentimens. Abandonnez vos projets de voyage ; jeune & ſans expérience du monde, vous n'en devez rien attendre d'heureux. La vertu dont on a des idées ſi juſtes en Europe, n'y eſt guère

mieux pratiquée qu'en Turquie. Vous trouverez des passions & des vices dans tous les pays qui sont habités par des hommes. Mais si mes promesses peuvent vous inspirer quelque confiance, reposez-vous sur des sentimens qui ont déjà changé de nature, & qui ne m'inspireront plus d'ardeur que pour perfectionner les vôtres. Ma maison sera un sanctuaire ; mon exemple portera tous mes Domestiques à vous respecter : vous y trouverez une ressource constante dans mon amitié ; & si vous avez goûté mes maximes, peut-être vous reste-t-il quelques lumières à tirer de mes conseils =.

» Elle me regardoit d'un air si rêveur, que je cherchois vainement dans ses yeux si elle étoit satisfaite de ma réponse. J'appréhendai même, en lui voyant garder le silence, qu'il ne lui restât quelque doute de ma sincérité, & qu'après l'essai qu'elle avoit fait de ma foiblesse, elle n'osât se fier à mes protestations. Mais toute son inquiétude étoit pour elle-même. = M'imaginerai-je jamais, reprit-elle, après avoir fait durer beaucoup plus long-temps son silence, qu'avec les idées que vous

avez de la vertu, vous puissiez regarder, sans mépris, une femme dont vous connoissez tous les égaremens? Je vous en ai fait l'aveu, & je ne puis m'en repentir. Je devois cette ouverture à l'empressement que vous avez eu d'apprendre mes infortunes : mais ne m'impose-t-elle pas la loi de vous fuir, & ferai-je jamais trop loin de ceux qui peuvent me reprocher ma honte ==? Je ne fus pas le maître de mon transport, à ce discours ; je l'interrompis, & toute la retenue que j'avois affectée m'abandonna. Mes plaintes durent être bien touchantes, & mes raisonnemens bien persuasifs, puisque je fis confesser à Théophé que plus je connoissois le prix de la vertu, plus je devois d'admiration aux sentimens dont elle étoit remplie. Je lui fis comprendre que dans les idées de la vraie sagesse, le mépris n'est dû qu'aux fautes volontaires, & que ce qu'elle nommoit ses égaremens n'en devoit pas porter le nom, puisque ses connoissances & ses réflexions n'avoient pu venir qu'après ses foiblesses.

» Enfin, je lui promis avec une estime constante, tous les soins dont j'étois capable, pour achever l'ouvrage que j'avois

j'avois eu le bonheur de commencer ; je m'engageai par des ſermens redoutables à lui laiſſer la liberté, non-ſeulement de me fuir, mais de me haïr, & de me mépriſer moi-même, lorſqu'elle me verroit manquer aux conditions qu'elle voudroit m'impoſer. Et pour ôter tout air d'équivoque à mes promeſſes, je lui fis, à l'heure même, un plan que je ſoumis à ſa déciſion. = Cette maiſon, lui dis-je, ſera votre demeure, & vous y établirez l'ordre qui vous conviendra le mieux ; je ne vous y verrai pas plus ſouvent que vous ne me le permettrez. Vous n'y verrez vous-même que ceux qu'il vous plaira d'y recevoir. J'aurai ſoin qu'il n'y manque rien pour vous occuper, ou pour vous amuſer ; & dans le penchant que vous marquez pour tout ce qui peut ſervir à former l'eſprit & le cœur, je commencerai par vous fournir les meilleurs livres de morale. Vous retrancherez de mes propoſitions, ou vous y ajouterez tout ce qui vous ſera inſpiré par votre propre goût ; & vous ſerez toujours sûre de voir exécuter ce qui pourra vous plaire... =.

Nous connoîtrions bien imparfaite-

ment l'esprit général de la société, si nous n'imaginions que beaucoup de nos Lecteurs seront au moins très-étonnés de la retenue de ce Ministre. Leurs mœurs, leur folle vanité, exigent que lorsqu'ils rencontrent la vertu unie à la beauté, ils épuisent & leur éloquence & leur artifice pour se procurer le triomphe le plus flatteur à leurs yeux, & le plus brillant aux yeux de leurs semblables : il n'est donc pas possible que, sans se compromettre par un air de foiblesse, ils ne donnent pas ce même nom au procédé d'un Amant honnête. Mais la générosité des sacrifices peut encore se promettre de l'admiration, & il est des esprits qui ne jugent de la force d'une ame sensible que par la délicatesse de ses sentimens. Il faut beaucoup de l'une & de l'autre, en effet, pour dire : Je vous adore, & je veux vous respecter ; je ne suis plus à moi que pour vous laisser à vous-même ; je préférerois la mort à votre indifférence ; je préfere la vertu au bonheur, votre estime à vos charmes. Quand on est arrivé à ce point de perfection, on se contemple avec justice, on s'admire soi-même, & l'on jouit

d'une volupté qui augmente encore, en se représentant la conduite souvent si lâche, les maximes toujours si peu nobles des Amans vulgaires. Mais ce charme inconcevable peut être altéré, & s'il l'est par la jalousie, il faut alors une force nouvelle, un caractère héroïque, une grandeur presque gigantesque, pour ne pas tomber dans l'affaissement ou dans le désespoir de sa propre vertu. On peut dire aussi que lorsqu'un Amant généreux, dans l'état désolant de la jalousie, conserve son caractère, sa touchante supériorité, il donne un spectacle que l'ame seule peut bien apprécier. Le Ministre que nous venons d'exposer à la raillerie de quelques êtres qui se croient forts, parce qu'ils ne peuvent plus rougir, va les forcer à quelque estime.

Il y avoit déja quelque temps qu'il vivoit avec Théophé dans cette correspondance d'idées pures qui avoit fondé leur convention, & dont l'un faisoit son bonheur, parce qu'il assuroit le bonheur de l'autre. Le *Sélictar* de Turquie, homme très-puissant & très-passionné, étoit l'ami du Ministre. Une confidence imparfaite lui avoit fait connoître Théo-

phé dans la maiſon qu'elle habitoit, & l'avoit autoriſé à croire que l'Amant dont elle y faiſoit le bonheur, n'étoit qu'un Protecteur de ſon infortune. Dans cette prévention, il avoit demandé qu'il lui fût permis d'attaquer le cœur de Théophé par des ſoins; & les préſens les plus magnifiques n'en avoient pas été le terme : le langage le plus tendre avoit été ſouvent employé. Le Miniſtre en étoit toujours témoin; Théophé y paroiſſoit toujours inſenſible. Le Sélictar, humilié par ſon indifférence, avoit déclaré à ſon ami qu'il ne renouvelleroit pas ſes efforts, & qu'il ne reverroit plus Théophé. Les aveux de celle-ci avoient nourri la confiance où étoit ſon Amant, qu'il étoit le ſeul objet qui pût jamais lui inſpirer des ſentimens.

Plein de cette ſécurité, il lui accordoit une liberté ſans bornes, & n'avoit jamais d'inquiétude dans l'abſence. Il étoit à Conſtantinople depuis deux jours : il y donnoit une fête brillante, & il éprouvoit une tracaſſerie de la part du Grand-Viſir, au ſujet d'un feu d'artifice que ce dernier ne vouloit pas permettre qui fût tiré. Les deux têtes étoient déjà très-échauffées; la fête étoit

commencée : deux incidens semblent concourir, à-la-fois, à épuiser & son courage & sa philosophie. Jamais il n'avoit tant aimé Théophé, ni tant été convaincu de sa vertu. On vient lui apprendre que, depuis son absence, le Sélictar est enfermé secrettement dans sa maison d'Oruc, & qu'il y a été introduit par l'Esclave de Théophé. En même temps le Grand-Visir lui fait dire que, si la fête n'est pas sur-le-champ interrompue, & si l'on tire une seule fusée, il fera avancer un détachement de Janissaires pour le punir de sa révolte. Le Ministre répond : « Dites à » votre Maître qu'un procédé tel que » le sien est digne du dernier mépris, & » que je ne sais point trembler lorsqu'il » est question de l'honneur de mon Roi. » S'il en vient à l'extrémité dont vous » me menacez, ma résolution n'est pas » de me défendre contre des ennemis » qui m'accableroient par le nombre ; » mais je fais apporter dans cette salle » toute la poudre que j'ai ici en abon- » dance, & j'y mets le feu moi-même » pour faire sauter ma maison, avec moi » & tous mes convives. C'est à mon

» Maître, après cela, que j'abandonne-» rai le soin de me venger ».

Cette réponse vigoureuse annonce un caractère, & conséquemment un homme que l'amour n'a point amolli. Après avoir admiré la fermeté du Ministre, observons la conduite de l'Amant. S'il ne fut pas sans inquiétude, & même sans agitation, la raison prévalut contre l'une & l'autre; & il n'agit point, tant qu'il pouvoit être emporté par ses mouvemens. Il faut bien de la force pour se retenir dans une pareille occasion. Il eut encore celle d'aborder le Sélictar avec l'extérieur d'un homme qui ne croit pas que son Ami puisse le trahir. Il interrogea Théophé avec la confiance d'un Amant qui sait que la beauté ne partage pas toujours les entreprises de l'audace. Il étoit vrai que le Sélictar, entraîné par le désespoir, avoit corrompu l'Esclave de Théophé; mais celle-ci n'étoit pas instruite du complot formé par l'un & par l'autre. Lorsqu'elle eut répondu aux questions du Ministre, il retrouva toute sa tranquillité, & devenant supérieur à lui-même, il lui dit : = Je vous justifiois dans mon cœur; & je jouis, dans ce

moment, de ma délicateſſe plus que de votre innocence. Je me félicite de vous eſtimer aſſez, pour ne pouvoir jamais vous offenſer par des ſoupçons =. Il dit au Sélictar : = Oublions un égarement qui ne me touche encore que parce qu'il me retrace vos peines. Théophé, qui vous plaint, l'oublie ainſi que moi. Soyez encore libre avec nous =. Le Sélictar répondit : = Puiſque Théophé me pardonne, c'eſt qu'elle ſent que je ne triompherai jamais de ſa rigueur. Si elle pouvoit me craindre, elle auroit moins d'indulgence. Mon Ami, tant d'élévation m'humilieroit, ſi j'étois réduit à l'impuiſſance de m'élever à mon tour : en éclipſant l'Amant, elle devient digne de l'Epoux. Oui, je l'épouſe, ſi elle accepte ma main ; je mets à ſes pieds mon rang & mes richeſſes ; portez-lui ces préſens, moins précieux que ſes vertus ; dites-lui..... Ah ! que pourrez-vous lui dire qui approche de ce que je ſens ; qui réponde à l'orgueil de mes penſées par un ſi beau choix = ?

La propoſition fut faite. Un refus noble la ſuivit. Le Sélictar fut inconſolable, & reſpecta pourtant la main

qui déchiroit ſon cœur. Mais que devint le Miniſtre ! Il faut l'entendre lui-même. » = Je ne pus, dit-il, réfléchir à tant de merveilleuſes circonſtances, ſans me ſentir plus pénétré que jamais de tous les ſentimens que j'avois tenus comme en reſpect depuis pluſieurs mois, par la force de mes engagemens. Les offres d'un homme tel que le Sélictar, & le refus dont j'avois été témoin, avoient tellement changé Théophé à mes yeux, qu'elle me paroiſſoit revêtue de tous les titres qu'elle n'avoit pas acceptés. Ce n'étoit plus une Eſclave que j'avois rachetée, une inconnue, une fille malheureuſe livrée à la débauche d'un Sérail ; je ne voyois plus en elle, avec toutes les qualités que j'adorois depuis ſi long-temps, qu'une perſonne ennoblie par la grandeur même qu'elle avoit mépriſée, & digne de plus d'élévation que la fortune même ne pouvoit lui en offrir. De cette diſpoſition, qui ne fit qu'augmenter ſans ceſſe par les réflexions de pluſieurs jours, je paſſai ſans répugnance au deſſein de l'épouſer ; &, ce qui devoit être ſurprenant pour moi-même, après avoir paſſé plus de deux ans ſans m'arrêter un moment à cette

pensée, je me familiarisai, tout-d'un-coup, avec mon projet, jusqu'à ne m'occuper que des moyens de le faire réussir.

» Ce n'étoit pas du côté de mon imagination que j'avois des obstacles à combattre, puisque je n'y trouvois plus rien qui ne favorisât mon penchant; ni du côté de ma famille qui n'avoit pas le pouvoir de s'y opposer, & qui, dans l'éloignement où j'étois de ma Patrie, n'apprendroit ma résolution que longtemps après qu'elle seroit exécutée. D'ailleurs, en me livrant à l'inclination de mon cœur, je n'oubliois pas ce que je devois à la bienséance; & ne fût-ce que pour éviter la dépense & l'éclat, j'étois déjà résolu à renfermer la fête de mon mariage dans l'enceinte de mes murs. Mais au milieu de la douceur que je trouvois à satisfaire mes plus chères inclinations, j'aurois souhaité que Théophé eût pu céder à ma tendresse par d'autres motifs que ceux que j'avois à lui proposer; & je sentois quelque regret d'avoir eu besoin de cette voie pour obtenir d'elle un peu d'amour. Quoique je me fusse flatté plus d'une fois d'avoir fait impression sur son cœur,

il étoit triſte pour le mien de n'en avoir jamais arraché le moindre aveu. Sans eſpérer de l'amener plus ouvertement à cette déclaration, je me promis du moins qu'en lui faiſant enviſager, avec quelque obſcurité, ce que j'étois déterminé à faire pour elle, il ſeroit impoſſible que, dans les mouvemens ſecrets de cette vive reconnoiſſance qu'elle m'avoit tant de fois exprimée, il ne lui échappât point quelques termes dont je croyois ſentir que mon cœur pourroit ſe contenter, & qui me donneroient occaſion de lui déclarer auſſi-tôt moi-même de quoi l'amour me rendoit capable pour ſon bonheur & pour le mien. Dans toutes ces réflexions, il ne me vint pas même à l'eſprit, que le refus qu'elle avoit fait au Sélictar fût une raiſon de craindre le même ſort; & je pris encore plaiſir à me perſuader que ſi ce n'étoit pas abſolument pour ſe conſerver à moi qu'elle avoit rejetté une des premières fortunes de l'Empire, c'étoit du moins par une prévention ſi favorable pour notre Nation, qu'elle n'en ſeroit que plus diſpoſée à recevoir de moi les mêmes offres.

» Enfin, quelques jours s'étant paſſés

dans cette eſpèce de préparation, j'entrai dans ſon appartement, & lui expliquai mes deſſeins. L'ayant priée de ne pas m'interrompre, je ne finis mon diſcours qu'après avoir expoſé dans un fort long détail juſqu'au moindre de mes ſentimens.

» La chaleur qui m'animoit depuis ſi long-temps, s'étoit encore augmentée pendant cette explication ; & la préſence d'un objet ſi cher agiſſant encore plus vivement que toutes mes réflexions, j'étois dans un état où rien n'étoit peut-être comparable à la force de mon amour & de mes deſirs. Mais un coup-d'œil que je jettai ſur Théophé me plongea dans des frayeurs mille fois plus vives que toutes celles que j'avois éprouvées quelquefois. Au lieu des témoignages de reconnoiſſance & de joie que je m'attendois à voir éclater ſur ſon viſage, je n'y apperçus que les marques de la plus profonde triſteſſe, & d'un mortel abattement. Elle paroiſſoit pénétrée de tout ce qu'elle venoit d'entendre ; mais je ne voyois que trop que ce qui arrêtoit encore ſa langue étoit un ſaiſiſſement de ſurpriſe & de crainte, plutôt qu'un tranſport d'admiration & d'amour.

Enfin lorsque, dans l'embarras où j'étois moi-même, j'allois lui marquer de l'inquiétude pour sa situation, elle se jetta à genoux devant moi, & ne pouvant plus retenir ses larmes, elle en versa une abondance qui lui ôta pendant quelques momens la liberté de parler. J'étois si vivement agité par mes propres mouvemens, que je me trouvai sans force pour la relever : elle demeura malgré moi dans cette posture ; & je fus contraint d'entendre un discours qui me perça mille fois le cœur. Je ne rapporterai pas ce que le souvenir de ses fautes, qui lui étoit toujours présent, lui fit prononcer d'injurieux & de mépriſant pour elle-même ; mais après s'être représentée sous les plus odieuses couleurs, elle me conjura d'ouvrir les yeux sur ce tableau, & de ne pas souffrir plus long-temps qu'une indigne passion m'aveuglât. Elle me rappella ce que je devois à ma naissance, à mon rang, à l'honneur même, & à la raison, dont j'avois servi moi-même à lui donner les premières idées, & dont je lui avois appris si heureusement les maximes. Elle accusa la fortune de mettre le comble aux malheurs de sa vie, en

la faisant servir, non-seulement à ruiner le repos de son bienfaiteur, mais à corrompre les principes d'un cœur dont les vertus avoient été son unique modèle. Et quittant à la fin le ton de la douleur & des plaintes, pour prendre celui des menaces les plus fermes, elle me protesta que, si je ne renonçois point à des desirs qui blessoient également mon devoir & le sien, si je ne me réduisois point aux titres de son Protecteur & de son Ami, à ces chers & précieux titres auxquels elle demandoit encore au Ciel que j'en vouluſſe toujours joindre les sentimens, elle étoit résolue à quitter ma maison, sans me dire adieu, & d'user de la liberté, de la vie, de tous les biens qu'elle confessoit me devoir, pour me fuir éternellement = ».

L'entretien ne finit point là ; mais ce qui fut dit encore n'offre qu'une conséquence de la résolution qu'avoit prise Théophé. Le Ministre, entraîné par un caractère qui laissoit si peu de ressource à l'espérance & à l'illusion, sans éprouver aucune diminution dans son amour, fut presque obligé d'admirer un refus généreux. Cette scène, presque héroï-

que de la part d'une femme que les langueurs d'un Sérail auroient dû amollir, élève l'ame, & apprend à juger la Nature. Par-tout le germe des grandes qualités peut se conserver, & un instant suffit pour le faire éclore. On peut donc croire que les grandes ames sont répandues par-tout; & que l'esprit qui n'admet point cette maxime, est bien ignorant ou bien barbare.

Mais voici un spectacle nouveau & un contraste bien étonnant; & voici encore une leçon bien importante pour l'esprit à qui une longue suite d'événemens contraires, n'a pas appris à soupçonner les bornes de son expérience & l'erreur de ses jugemens. Cette Théophé, cette femme sublime, qui a résisté à tout ce qui peut séduire une femme, & qui a connu une gloire supérieure à celle des grandeurs, se dégrade bientôt par des foiblesses, ou s'expose du moins à des soupçons qu'il est impossible de lui épargner. Son Amant n'ose pas la juger, & laisse ce triste soin au Lecteur. Effrayé du rôle d'accusateur, après avoir si bien rempli celui de panégyriste, il craint d'être accusé lui-même de folie ou de férocité, en prononçant. Mais il

a examiné ce qu'il n'oſe dire; il prouve preſque ce qu'il n'oſe croire; il perd ſucceſſivement ſon amour, ſa confiance; il ne lui reſte plus qu'un foible intérêt qui ne peut jamais être anéanti. Il a rempli le dernier devoir d'un Amant délicat, qui eſt d'interroger ce qu'il aime, de l'avertir de ſes imprudences, de ſes dangers, s'il n'eſt encore coupable que d'étourderie; & les aveux de Théophé n'ont rien de cette ame qu'elle a montrée, de cette ame que la plus légère défiance eût emportée juſqu'aux Cieux, par le mouvement de l'indignation. L'Amant & le Lecteur éprouvent le regret cruel de voir altérer cette innocence qu'il eſt ſi doux d'honorer. Quand l'un n'a plus d'amour, l'autre n'a plus de plaiſir: tous deux deſirent la fin d'une aventure qui ne peut plus ſe prolonger qu'aux dépens de l'intérêt qu'un doux ſouvenir pouvoit faire durer encore. Il ne leur eſt plus permis, il ne leur eſt plus poſſible de partager des événemens que ne recommande plus à la ſenſibilité, une vertu qui donnoit du prix à tout.

Telle eſt la fin de cette Hiſtoire, & telle eſt la condition de l'homme, qu'il

est sans cesse obligé de reprocher à la Nature ses caprices, en se rappellant ses bienfaits; il n'est jamais plus près d'avoir à la définir, que lorsqu'il s'oublie avec elle dans une délicieuse contemplation. Il n'obtient que conditionnellement, & il paye ses jouissances par ses regrets. Cette réflexion devient cruelle, quand elle est occasionnée par la chûte de la vertu, & par la perte d'un sentiment qui la rendoit plus chère. Heureux d'être encore persuadé de son existence, & touché de son empire, après avoir éprouvé cette révolution !

Table du Volume de Février.

FRANÇOIS CARMAGNOLE, page 3
Asgill, ou les Désordres des Guerres civiles, 81
Histoire d'une Grecque moderne, 129

APPROBATION.

J'AI lu, par ordre de Monseigneur le Garde des Sceaux, le Volume du mois de Février *de la Bibliothèque des Romans*. Cet Ouvrage me paroît toujours fait pour plaire à l'imagination & aux ames sensibles, sans jamais blesser la décence. A Paris, ce 26 Janvier 1783.

DE SANCY.

De l'Imprim. de DEMONVILLE, rue Christine.

BIBLIOTHEQUE
UNIVERSELLE
DES ROMANS;
OUVRAGE PÉRIODIQUE,

DANS lequel on donne l'analyse raisonnée des Romans anciens & modernes, François, ou traduits dans notre Langue; avec des Anecdotes & des Notices historiques & critiques concernant les Auteurs ou leurs Ouvrages: ainsi que les Mœurs, les Usages du temps, les circonstances particulières & relatives, & les Personnages connus, déguisés ou emblématiques.

MARS 1783.

A PARIS,
AU BUREAU, rue Neuve Sainte-Catherine, pour Paris;
AU BUREAU, & chez DEMONVILLE, Libraire Imprimeur, rue Christine, pour la Province.

Avec Approbation, & Privilége du Roi.

BIBLIOTHEQUE
UNIVERSELLE
DES ROMANS.
MARS 1783.

PREMIERE CLASSE.
ROMANS ÉTRANGERS.

RELIQUIAS DE LOS VALIENTES EN COVADONGA, y Victorias del Infante Don Pelayo:

Famosa y verdadera Hiſtoria de varios acontecimientos de Amor y Armas;

Van juntamente las Coplas de Mingo Revulgo, por el miſmo Autor, el

qual compuſo tambien el Dialogo entre el Amor y un Cavallero viezo, &c.

Le reſte des Vaillans dans la Grotte de Covadongue, & les Victoires de l'Infant Don Pelage :

Véritable & fameuſe Hiſtoire, pleine de divers incidens d'Amour & de Guerre ;

Suivie des Stances de Mingo Revulgo, par le même Auteur, qui fit auſſi le Dialogue entre l'Amour & un vieux Chevalier.

Séville, 1545, in-8°. très-étroit.

TOUS les Peuples ont, dans leur Hiſtoire, différentes époques éloignées, qui ne ſont pas éclairées d'aſſez de jour, & que l'imagination ſe plaît à choiſir pour le champ de ſes écarts. Les Eſpagnols en ont pluſieurs qui leur ont fourni des ſujets preſque romanéſques.

Telles ſont les époques ſignalées par les fautes & les malheurs du Roi Ro-

drigue ; par les exploits Pelage, de Bernardo del Carpio, & du Comte Fernand Gonzalez ; par la mort des sept enfans de Lara & la vie du fameux bâtard Moudarra ; par les conquêtes du Cid, & les querelles des Chevaliers Zegris & Abencerrages.

Il faut avouer que ces sujets, où la vérité ressemble à la fiction, ont une sorte d'originalité noble & un vernis d'antiquité bizarre. Les physionomies, les actions, le ton, les mœurs, sont d'une nature poëtique & attachante. Il en est de ces sujets, dans l'Histoire, comme de certains sites pittoresques dans la Nature. On croiroit, au premier coup-d'œil, qu'ils n'ont pu être arrangés que par l'Art ; & rien n'est plus éloigné de l'Art. Tout figure de soi-même ; tout est de caractère ; & ce sont ces objets, qui semblent d'abord étranges, qui retiennent les yeux, & qui frappent d'un intérêt plus particulier l'imagination & le sentiment. Lorsqu'on s'empare d'un de ces traits historiques, c'est une nécessité de s'assujettir *à la donnée ;* & c'est ce qu'a fait notre vieil Auteur, Poëte & Romancier. Il

a représenté le Héros des anciennes chroniques, en suivant ce précepte, qui recommande de *se coller de près à la Renommée*, & de ne rien inventer qui tranche trop avec la publicité : *Aut famam sequere, aut sibi convenientia finge.*

Son Ouvrage, que nous aurions pu gothiquement intituler : *Reliques de vaillantise*, est pourtant d'un siècle où l'on connoissoit très-peu les règles de la composition. C'est véritablement une relique de ce goût simple, & souvent trop familier, qui distingue les premiers Auteurs Castillans. Il ne fut imprimé qu'au moment de la première vogue des Romans de Chevalerie. On voit que le titre est d'un Editeur, & qu'il l'a construit dans un style un peu aventurier, pour le faire passer dans la foule des titres pareils, qui mendioient journellement la curiosité, au sortir des Presses de Sarragosse, d'Alcala, de Tolède, & sur-tout de celles des Crombergers de Séville.

On a de la peine à rassembler aujourd'hui quelques volumes de Chevalerie Espagnole; tous ces Héros, si glorieux, n'ont pu se soutenir contre les attaques

de l'incomparable Chevalier de la Manche : il demeure triomphant, & les autres ſubiſſent la deſtinée des vaincus dans la captivité des Bibliothèques. On ne ſait pourquoi de raiſonnables Guerriers, qui n'étoient pas du même Pays de Romancie, partagent avec eux l'ignoble pouſſière.

Nous avions à choiſir entre pluſieurs Ouvrages, dont le fondement eſt cette vieille & célèbre époque de la reſtauration d'Eſpagne par Pelage ; nous avions même annoncé le Roman de Juvenel : mais dans cette claſſe de Romans hiſtoriques Etrangers, il nous a paru conſéquent de préférer les originaux. Il eſt ſenſible qu'une Nation peindra toujours avec plus de rapports à ſon génie les Héros qui lui appartiennent.

Il y avoit un Poëme Eſpagnol plus connu que nos *Reliquias ;* & c'étoit celui du *Pinciano.* Ce Poëte, exemplairement pieux & mauſſade, étoit un Médecin auſſi peu tranſcendant, qui ſe nommoit Alonzo Lopez, & qui forgea le nom de Piciano de *Pinciæ*, nom latin de Valladolid ſa Patrie. Son

Poëme, intitulé *el Pelayo*, n'eſt qu'une froide & rampante imitation de tous les Poëmes de la baſſe latinité. Le Héros n'a ni figure ni contenance; & le Poëte eſt du très-grand nombre de ceux que déſigne le Père Feijoo, quand il dit: « = Il eſt des Littérateurs de mémoire, & non d'entendement, qui ſont aux Lettres ce que ſont aux inſcriptions les marbres qui les étalent, & qui ne les conçoivent point = ».

Nous n'oſons pas mettre au rang des Livres rares celui que nous allons extraire. Un Livre n'eſt rare qu'autant qu'il jouit d'une certaine recommandation, qu'on le cherche & qu'on ne le trouve pas aiſément. Nous connoiſſions les deux morceaux qui le ſuivent, & dont l'Auteur étoit aſſez célèbre pour qu'on n'ignorât pas l'exiſtence de cette autre Production; nous l'ignorions, lorſque le haſard nous l'a préſentée, en remuant les vieilleries d'une des Bibliothèques où l'on nous permet de fouiller.

Rodrigue Cota, *el tio* (l'oncle) étoit de Tolède, & vivoit au 15e ſiècle, ſous les règnes de Jean II & de Henri IV l'Impuiſſant;

l'Impuiſſant ; c'eſt à cela qu'eſt bornée la notice de ſa vie.

Trois Ouvrages l'ont rendu célèbre : l'Eglogue de Mingo Revulgo, le Dialogue entre l'Amour & le vieux Chevalier, & le premier acte de la Céleſtine, Pièce populaire, en proſe, & curieuſement recherchée jadis. Ce ſont, avec les Poëſies de Juan de Mena, les premiers monumens de la Langue Caſtillane.

Ce n'eſt pas qu'on ne connoiſſe pluſieurs Poëtes d'une date plus éloignée : le Moine Berzeo, le Roi Alphonſe-le-Sage, le Prince Don Juan - Manuel, dont nous avons parlé, & pluſieurs autres, avoient déjà eſſayé cette Langue, lorſqu'en 1388, Jean Premier d'Aragon envoya une ſolemnelle Ambaſſade en France, pour demander des Troubadours au Roi Charles VI. L'arrivée de ces brillans enfans du Pinde égaya ſi bien ſa ſombre Cour, que les mœurs auſtères de l'Aragonois en furent offenſées. Les étincelles qu'ils jettèrent ne moururent point ; & les Muſes, qui ſembloient s'être réſignées à ne chanter qu'en ſimarre aux oreilles des Maures

de Grenade, revinrent solliciter les caresses de tous les Princes Chrétiens. On compta bientôt, parmi les Poëtes, ce tendre Jean Second, élevé mollement par une mère ambitieuse, & qui, à l'âge de quatorze ans, ne savoit encore que tourner agréablement des vers; Alphonse d'Aragon, le Héros de ce siècle; le Roi Denis de Portugal; le Prince de Viane; Don Carlos, si célèbre par la haine de sa nièce, par les persécutions du Roi de Navarre son père, par sa tendresse pour sa sœur, par son respect filial, ses talens, sa raison, & par sa mort touchante, &c. Alors, les Muses avoient une physionomie joyeuse & pétillante; mais presqu'aussi-tôt on ouvrit des Colléges, où on les contraignit de faire la grimace sur les Rudimens.

Les œuvres de Cota ne sont peut-être lues aujourd'hui que parce qu'elles sont préservées de ce pesant savantisme qui distingue du talent franc & naturel le laborieux esprit formé par les préceptes. Sur un sujet bas comme celui de la Célestine, il répand cette Philosophie familière d'un homme qui a pro-

fité de son expérience, qui a examiné les mœurs, & qui a vu le côté par où il les faut peindre pour attirer les yeux vers son tableau : il est vrai jusqu'à l'ingénuité. Il est aimable sans parure, & par sa seule bonhommie ; il est moral sans prétention. Le ton de cet Ouvrage est peut être trop libre, & il n'en est pas moins celui de la bonne satyre de caractère.

Nous avertissons ici que cette Pièce, continuée par le Bachelier Ferdinand de Roxas de Montalván, a été défigurée dans les Traductions Françoises, que les Libraires s'obstinent à vendre trop cher. La première édition Espagnole que nous connoissions est de Séville, 1501, in-4° ; elle fut suivie d'une vingtaine d'autres, in-12 & in-8°, qui sortirent des Presses les plus renommées d'Espagne, de Flandres & d'Italie. La première Traduction Françoise, dont l'Auteur ne nous est pas connu, fut imprimée à Paris en 1527, chez Gayot Dupré : c'est de celle-là dont parle Marot dans son second Coq-à-l'Ane. Celle de Lavardin est absolument incomplète, repurgée & cicatrisée. Parmi

trois ou quatre éditions, on peut préférer celle de Bonnefond, in-16, où la Céleſtine eſt accompagnée de la Courtiſane de Joachim de Bellay.

Ajoutons que cette Pièce obtint une eſtime ſi univerſelle, que le célèbre Savant Gaſpard Barthius en fit une Traduction Latine qu'il fit imprimer à Francfort en 1624, in-12, ſous le titre énergique de *Pornoboſcodidaſcalus*, qu'il accompagna d'une diſſertation, d'un commentaire & de témoignages extraordinaires de ſon admiration pour un genre qui a véritablement quelque choſe d'original. Ajoutons encore qu'elle a produit une foule d'Imitations, dont les plus connues ſont *les Amours de Felides & de Poliandre ; les Amours malheureux de Policien & de Philomène ; l'Ingénieuſe Hélène ; l'Ecole de Céleſtine ; la ſage Flore un peu libertine ; Liſandre & Roſena ; la Florinée ; la Dorothée ;* & une Pièce, devenue très-rare, compoſée à la même époque, intitulée *: La Sauvage.* Toute cette famille de ſavantes & joyeuſes femmes nous fournira bientôt une occaſion d'amuſer nos Lecteurs, ſans les effaroucher.

Le sujet de l'Eglogue de Mingo Revulgo dispose à croire que l'Auteur ne vivoit pas dans ces dernières classes ; c'est une satyre allégorique des vices & des bévues de la Nation, sous le règne éternellement souillé de Henri-Quatre-l'Impuissant. Cette Pièce, de même que la Célestine, a été long-temps attribuée à Juan de Mena, qui pouvoit avoir trouvé dans la foiblesse du Roi Jean II, & les révoltes que lui attira son attachement pour les Muses & pour son Ministre Alvare de Luna, une occasion pareille d'exercer son talent: mais il est sûr que l'Eglogue a rapport à une époque où Jean de Mena ne vivoit plus.

L'Historien Mariana, qui parle de cette Pièce ingénieuse, en fait honneur à Fernand Perez del Pulgar, un des bons Littérateurs de ce temps, qui ne fit qu'en dévoiler l'allégorie par une glose très-étendue. Nous allons faire connoître cette composition, qui, faute d'être assez directe, n'a pas tout-à-fait le sel ni l'esprit de nos compositions Françoises du même genre : c'est un Dialogue entre deux Bergers, dont

l'un eſt un Prophète ou Devin, que l'Auteur appelle *Gil Arrbato ;* l'autre, qui repréſente le Peuple, eſt nommé *Mingo Revulgo.* Tout l'Ouvrage eſt compoſé de trente deux Stances, & commence ainſi :

A Mingo Revulgo, Mingo,
A Mingo Revulgo, o hao!
Que es de tu ſayo de blao?
No le viſtes en Domingo.
Que er de tu jubon bermejo?
Por que traes tal ſobrecejo?
An das eſta madragada,
La cabeça des Grennada :
No te lloiras de buen Rejo, &c.

LE DEVIN.

Hola! hé! Mingo Revulgo; pauvre Mingo, qu'as-tu fait de ta jacquette bleue, que tu ne la mets plus le Dimanche? qu'as-tu fait de ton pourpoint rouge? pourquoi tiens-tu ton ſourcil froncé? Je te vois aller, le matin, la tête échevelée. Ah! Mingo, tu ne te portes pas bien; tu as les joues flétries & ton grand corps courbé : tu vas de

côteaux en vallées, comme un homme qui s'eſt perdu.

MINGO *ou* LE PEUPLE.

Hélas ! Gil, hélas ! mon Dieu, que nous étions bien à la mal-heure, quand nous avons reçu Candaule pour Berger de nos Bergeries ! (Il y a de la fineſſe à donner à Henri IV le nom de ce voluptueux & imprudent Roi de Lydie, qui fut le jouet de Gygès). Il ne fait que pourſuivre les jeunes garçons dans nos bocages, & que paſſer les journées en plaiſirs, ſans ſouci de nos maux, & ſans les voir.

Voyez, Gil, voyez les troupeaux & notre âneſſe avec les dogues (l'Egliſe); comme ils s'en vont ſur les collines en ſe fourvoyant ! Par tous les Saints, je vous aſſure que Dieu ne lui pourroit ouvrir les yeux; ce vagabond de Berger laiſſe-là toutes les brebis pour s'amuſer derrière chaque buiſſon.

Et croiriez-vous bien que l'imbécille, attaché par les pieds aux vilains endroits où il perd ſon temps, ne voit pas que

tous ſes beaux favoris ſe moquent de lui ? c'eſt entr'eux à qui lui fera le plus malin tour de trahiſon : l'un lui arrache les paupières, l'autre les cheveux ; l'un lui briſe ſa houlette, l'autre lui dérobe ſa pannetière, & un autre le dépouille de ſon pourpoint reliſſé.

Il n'en court pas moins de cabane en cabane, pour les joindre. Il les ſuit comme un hébêté, en ouvrant de grands yeux ; & le muſard ſe pique encore d'être aviſé. Juſqu'à cette Bergeronette, qui eſt venue de Portugal, tout le monde le baffoue ; & c'eſt, je crois, celle-ci qui s'amuſe à le faire tournoyer autour du précipice. (C'eſt viſiblement la Reine Jeanne de Portugal, qui ne craignit pas d'épouſer un homme dont le premier mariage venoit d'être diſſous pour cauſe d'impuiſſance).

L'argent que nous lui donnons, le pain des dogues, tout eſt mangé, tout dévoré avec les libertins. Pitié de nous qui le payons ! De tout ce qu'il a reçu, enlevé, ſucé, rien n'a profité. Je ne lui vois point d'autres hardes ni d'habits, ſi ce n'eſt un ceinturon brodé

qu'il porte autour de lui. (On ne peut expliquer cette allusion, qui est un sarcasme).

Qu'un coup d'aiguillon nous délivre d'un tel Berger, qui a de l'huile dans sa corne, & qui ne veut pas frotter ses brebis (allusion à l'usage des Bergers, qui frottent les brebis avec de l'huile de genièvre, pour les préserver de la gale); qui voit les loups entrer; qui entend les troupeaux bêler; qui rit de voir & d'entendre, & qui, pour tout cela, ne cesse point de souffler amoureusement dans son chalumeau.

Le fainéant laisse paître les brebis où elles veulent, & comme elles veulent (c'est-à-dire, que, dans le désordre, toute espèce de négoce étoit permis): elles mangent des herbes qui les tuent, & il ne s'en soucie pas; il ne se mêle pas seulement de savoir si le troupeau appartient à lui ou à un tel. Je n'ai jamais vu d'homoncelot pareil (*hombraſo*), diminutif d'*hombre*, homme.

Toujours englouti dans son sommeil, il ne songe point à distinguer ses troupeaux de différentes espèces. La raison, c'est qu'il veut profiter de tout, & qu'il

ne se croit pas fait pour en rendre compte à Dieu même. On ne reconnoît plus les brebis de Christoval Mexia (le Messie) au milieu de celles du Bègue (Moïse), & de celles du More de la Mecque (Mahomet) : toutes les races de brebis vont maintenant par le même chemin. (Les Loix prescrivoient la distinction des Sectes par celle de différentes couleurs attachées aux habits).

La chienne Justille (la Justice), que vous avez vue si alerte, elle est paresseuse, foible, maigre, efflanquée; & je vous dis que vous en auriez pitié. Avec sa force & son courage, elle auroit attaqué les plus fiers lions; elle étrangloit les vieux loups; &, maintenant, un triste lièvre suffit pour qu'elle se cache dans un coin.

Azerilla (la Force), cette autre chienne, qui supporta les attaques de sept loups vigoureux, qui les mordit tous sans être mordue; le Diable emporte qui sait ce qu'elle est en état de défendre aujourd'hui. Les jambes lui plient, & elle ne fait plus que montrer son pouvoir contre les misérables brebis boiteuses.

L'autre chienne (la Prudence), dont le nez étoit si fin à bien éventer, & qui, sur la piste, alloit droit sur le corps de toutes les bêtes de rapine; qui savoit si bien tous les gîtes, toutes les ruses, toutes les traces par où le loup venoit: eh bien, la pauvre chienne est étendue dans la grange, malade de je ne sais quel abrutissement.

Et l'autre (la Tempérance), qui n'alloit jamais qu'avec circonspection, mais qui se portoit si bien, maintenant elle a les mâchoires souillées de ses repas désordonnés; elle n'ose plus mordre la louve affamée: les ours & les renards sont autour d'elle, qui l'insultent impunément; elle est si bourrée de mangeaille, qu'elle ne sent plus rien.

Aussi, les loups viennent tout bouffis de hardiesse, lèchant leurs mâchoires; ils ont les reins brûlans, les yeux embrasés, la poitrine enfoncée, les flancs farcis tellement, qu'ils ne peuvent se mouvoir: mais quand ils entendent les bélemens des pauvres agneaux, ils retrouvent de la légèreté pour accourir; ils ouvrent leurs gueules enragées, tou-

tes rouges du sang qu'ils ont bu : leurs dents grincent & craquent, & on diroit qu'ils sont à jeun (1).

(1) On vient de voir, pour ainsi dire, en médaillons, les quatre Vertus cardinales sous l'allégorie des quatre chiennes : les loups sont les Péchés capitaux, caractérisés par un seul trait frappant, dans cet ordre ; l'Orgueil, l'Avarice, qui se lèchent les mâchoires de cupidité, la Luxure, la Colère, l'Envie, la Gourmandise & la Paresse. Nous avons traduit cette Pièce, autant pour faire connoître un morceau peut-être trop célèbre, que pour découvrir le ton du siècle & du pays. Le style en est un peu payſan ; mais on est étonné de voir ces traits d'un pinceau si bref dans cette Stance qui nous paroît s'élever aussi pour la diction.

Vienen los lobos hinchudos,
Y los bocas relamiendo :
Los lomos traen arniundo,
Los ojos en carnizados,
Los pechos tienen sumidos,
Los hijares regordidos

Ne voyez-vous pas les cabanes, les côteaux, les vallons, arbres, prés, vergers & fleurs tout ravagés, tout consumés; nos semailles déterrées, nos brebis dispersées, égarées; nos assemblées pastorales rompues, & plus personne pour donner un sage conseil.

Hélas! au fond des rochers, vous entendrez les agneaux béler; vous verrez ici les moutons morts, & là les brebis déchiquetées des ciseaux qui les tondirent; tous les pains dévorés, les réserves englouties, & les murailles des Hameaux abattues. (Ce sont les priviléges des Villes, violés, que l'Auteur appelle des murailles, par une métaphore hardie, mais juste). Jamais les

---

Que no se pueden mover;
Mas quando oyen los balidos,
Ligeros saben correr.

Abren las bocas rabiando
De la sangre que hon bevido,
Los comillos regannando
Parce que no han comido, &c.

vivans n'ont vu de tels déſaſtres, & ſi peu de remède dans l'Eſperille (l'Eſpagne).

Replique du Devin.

Frère Mingo, pauvre Mingo, c'eſt pour tes fautes que tu reçois ces châtimens; & ſi tu ne fais de meilleures œuvres, d'autres châtimens t'attendent. Si tu n'avois pas laiſſé croupir ton ſang dans tes veines; ſi tu avois pris tes pâturages dans une bonne terre ardente, & entretenu de la verdure toute l'année, tu n'éprouverois point ces dommages dans tes troupeaux ni dans tes moiſſons.

Tu n'as pas été aviſé ſur l'article de ton bonheur & de ta liberté : tu t'es couché pour dormir, des ſept heures de ſuite, en lâche. Réveille-toi; redreſſe ton grand corps, & rappelle ta vie : tout doucement on te la tirera, ſans que tu t'apperçoives qu'elle t'échappe.

Si tu avois de l'entendement, & que tu vouluſſes toucher à la vérité, tu verrois que c'eſt pour ton inertie, ton incapacité que tu as eu un méchant

Berger. Arrache de ton sein cet assoupissant poison qui noie ton cœur, & tu verras que ton Berger se corrigera, ou que le Ciel t'en donnera un meilleur. (Ceci a trait à la circonstance où l'on entreprit sérieusement de détrôner Henri, & les derniers mots annoncent l'Infante Isabelle sa sœur, qui ne tarda pas à épouser Ferdinand d'Aragon, devenu si fameux).

Toutes les Bergeries d'Espagne ne valent rien en ce moment, & celle de Castille est la plus mauvaise. (Il y avoit des troubles en Aragon & dans le Royaume de Grenade). Qui voit-on ? de volages brebis, qui s'affectent pour des riens; qui n'ont point d'amitié pour la terre où elles paissent; qui sont sans accord aux pâturages, sans courage, quand on les tond.

Regarde, Mingo; regarde l'étang comme il se soulève sans que nul vent l'agite; il gronde, il frémit, il déborde sur les chemins: le signe est funeste; & voici un vent traître, humide, jaunissant, empoisonné, qui souffle du côté de l'Aquilon: malheur à la belle laine des brebis les plus avancées!

Je l'ai ſongé cette nuit; j'en ſuis encore épouvanté : mais ni les troupeaux tondus, ni ceux qui ſont chargés de leur toiſon, n'échapperont aux fléaux que je vois ſuſpendus. Dors, Mingo, dors, afin que tu ne voies pas venir les trois louves enragées.

Tu connois celle qui eſt jaune, qui a les yeux flétris, la tête pendante, les membres décharnés, dont on entend crier les entrailles, qui voudroit s'enivrer de l'air qu'elle attire dans ſon corps, qui ne peut marcher, & qui ne peut hurler, mais qui ſoupire. Tu ne tarderas pas à la voir (la Faim).

L'autre, féroce & perfide, prendra ſa route, la tête haute : elle entrera, comme le tonnerre, dans les bergeries : elle flatte déjà les brebis qu'elle doit égorger. Elle n'épargne ni les mères ni les enfans; elle connoît toutes les retraites des vallées, tous les coins ſecrets des cabanes; elle hurle, tue, ravage, pille, & ſe pille elle-même (la Guerre).

Et la cruelle à trois dents, qui dévore jeune & vieux; qui ſaiſit l'enfant au ſein de la mère, & égorge la mère; qui ſépare l'époux de ſa bien-aimée, &

qui réunit dans ſon ventre le ſerviteur & le maître. Je penſe que nous verrons bientôt ſa face bleuâtre, & que nous fermerons nos narines à ſon haleine dégoûtante (la Peſte)!

(Le Prophète emploie trois ſtances à perſuader Mingo de ſonger à ſa conſcience, d'aller à confeſſe, & il termine ſa Replique & la Pièce par cette moralité).

C'eſt mon avis qu'il eſt plus doux & plus sûr de choiſir ſes pâturages à mi-côte; les hauteurs & les fonds, ſur mon âme, je les regarde comme dangereux: ſi ce n'eſt la foudre, ce ſont les torrens qui menacent les troupeaux dans ces lieux. Hélas! Dieu! pauvre Mingo; à mi-côte encore, regarde bien où tu poſeras ton pied, puiſque tous les chemins ſont gliſſans dans cette vallée de larmes: *In hâc lacrymarum valle.*

Oppoſons à ce morceau ſérieux l'autre Dialogue, d'un ton plus naïf, d'un coloris plus doux, & à qui il ne manqueroit que d'être auſſi court que l'Amour mouillé de la fontaine, pour paroître auſſi ingénieux, & qui eſt charmant néanmoins par la ſimplicité. Il a

été imprimé seul à Medina del Campo, en 1569, in-16, & plusieurs fois dans des Recueils.

DIALOGUE

Entre l'Amour & le vieux Chevalier.

LE VIEILLARD.

Ma porte est fermée; que me veux-tu, fripon? Par où es-tu entré? comment as-tu sauté les murailles de mon jardin? Ah! que la vieillesse & la raison m'ont bien délivré de toi! mon verger n'est plus fait pour s'émailler des fleurs aimables de la fantaisie: son feuillage & sa verdure sont devenus sauvages, de sauvages ronces & des épines. Plus de ces tendres gazons; plus de ces sentiers si doux sous mes pas; plus de fleurettes, plus de ruisseaux, de vives ondes; plus d'oiseaux amoureux qui me chantoient le plaisir.

Ma jolie maison n'est qu'une cabane aujourd'hui, une cabane de joncs secs & de chaume; mes beaux arbres, ah! mes beaux arbres ne sont plus que des

souches refroidies, épuisées, mourantes. Sors de mon verger, misérable Amour; va-t'en chercher de plus frais bocages. Ni toi ni les tiens ne pouvez m'être chers; vous êtes tous couverts d'un joli masque aimable: mais je sais bien quelles figures vous cachez.

Vous êtes un bien grand traître, Seigneur Amour; je connois aussi tous vos vauriens d'amis, qui vous suivent où vous entrez, qui demeurent quand vous sortez. Sachez que je les connois bien: douleur, dédain & desir; peur, soupir & jalousie; audace, délire & désespoir; esclavage, crève-cœur, soupçons, & mille autres patelins qui viennent tous avec ton fripon de visage pour entrer, & qui ne se démasquent que quand il est impossible de les mettre à la porte.

L'Amour.

Vous faites bien voir, mon Gentilhomme, que vous ne me connoissez pas.

Le Vieillard.

Je ne te connois pas, incarné perfide! je ne sais pas comme tu caresses, comme

tu bleſſes & tourmentes ! Ce pauvre verger ne me reſte t-il pas brulé de tes étincelles ? Ah ! petit ſripon d'Amour, tu m'y reprendras ! J'aimerois mieux, j'aimerois mieux...

L'AMOUR.

Hôla ! doux, mon Gentilhomme ; plus on me gronde, & plus je demande la paix. Ne nous enflammons pas comme le fer, comme le caillou, qui jailliſſent en vaines étincelles. On me nomme Amour ; j'ai le nom doux & paiſible, la langue de même, l'âge de même, & le cœur... ; en vérité, le cœur de même.

LE VIEILLARD.

Paiſible petite mine d'agneau, & cœur de tigre enragé ! ne ſais-je pas que qui préſente un poiſon lui donne un goût flatteur ? la liqueur la plus agréable eſt la plus funeſte. Les ſerpens ſont joliment colorés, charmans à la vue, & leur peau molle eſt douce au toucher : mais ne lancent-ils pas un dur aiguillon, un venin fatal à qui les regarde de près, à qui les touche ?

L'Amour.

Oh çà, mon aimable vieux, pourquoi ne voulez-vous pas au moins m'entendre ?

Le Vieillard.

Parce que les abeilles même, qui sont des bêtes innocentes, blessent celui qu'elles approchent avec un caressant murmure.

L'Amour.

Eh ! mon Dieu ! point de bouderie ; je ne veux rien que ce que vous voudrez. Est-ce que je ne suis plus votre enfant chéri ?

Le Vieillard.

Ah ! couleuvre, tu veux m'entortiller !

L'Amour.

Écoutez, papa ; je vous rendrai, moi, le bien pour le mal : pour vos outrages, pour vos mépris, je veux vous donner

des plaisirs, de la gloire; des plaisirs qui ressuscitent l'homme, de la gloire qui le fait véritablement jouir de la vie.

LE VIEILLARD.

Vas-t'en, pain d'amertume; vas-t'en, doux & cruel appât d'hameçon: ta voix est le hapeau de l'Oiseleur barbare, la plainte du crocodile. Oh! que je suis maintenant un vieux Marinier; je ne vas plus à la tendre chanson de la Syrène.

L'AMOUR.

Vous faites le fier, papa! vous avez raison, puisque vous en savez plus que les autres: mais vous ne pensez pas qu'on ne condamne point un absent avant que de l'avoir interpellé; & votre respectable raison vous manque, lorsque vous refusez d'entendre un innocent qui demande à se justifier.

LE VIEILLARD.

Eh bien, voyons; à la bonne heure: parle, répands tes venimeuses paroles, mais pas de si près, Seigneur Amour. Que votre haleine ne me touche pas,

& même ne me regardez pas ; car votre regard eſt une flèche ſi prompte, que le crève-cœur que je vous donne, je pourrois bientôt le recevoir de vous.

L'AMOUR.

Mon doux Gentilhomme, ne craignez pas : mon humeur eſt de faire plaiſir à tout le monde ; je ſuis ſans fiel & ſans rancune : & pour le plaiſir que vous me faites de m'écouter, je veux vous rendre le plaiſir de m'avoir entendu. Vous m'avez dit des injures : vous m'avez appellé fripon ! la vérité eſt que je n'ai jamais friponné perſonne que de ſa volonté, & ſous ſes yeux.

LE VIEILLARD.

Paſſe, quoiqu'il ſoit vrai pourtant que vous êtes un Magicien ſi ſubtil, que vous nous endormez, les yeux tout ouverts comme ceux du liévre imbécille ; que vous arrêteriez une vue de lynx, & que vous attachez une bride à notre volonté, au moyen de laquelle vous la gouvernez à votre fantaiſie & pour votre profit.

L'Amour.

Les paroles de l'homme en colère ne ſont qu'une vapeur qui ſe perd dans l'air qui les reçoit. Il y a une autre maligne vapeur qui ſe loge au ſein des vieux ; on l'appelle auſtérité : où la maudite s'attache, jamais de ſérénité, jamais de plaiſirs, ni de gaillardiſe, ni de courtoiſie, ni de bon appétit.

Mais ſi j'approche, tout fuit, nuages, peines, triſteſſe, rudeſſe & froide humeur ; des vieillards ſévères & ennuyés comme vous, j'en fais de libres & joyeux enfans ; de l'imbécille j'en fais le plus aviſé du monde : le groſſier, je le polis ; à celui-là, dont les membres ſont à peine dénoués, je lui donne une contenance gracieuſe & délibérée : le volage, le libertin, je le fixe, je le règle : le fripon même, je le ramène ſous la loi de l'honneur. Je rallume la vaillance au cœur du lâche, & la généroſité dans l'ame de l'avaricieux. De tous j'en fais faire des Cavaliers tendres, meſurés, diſcrets, braves, heureux & charmans. Je ſuis le Précepteur le plus habile, le plus

plus doux, le plus vrai, le plus amusant & le plus écouté.

Fêtes, festins & concerts, les arts charmans, les parures, c'est moi qui les inventai. J'ai trouvé le secret des pommades, des fards, des eaux distillées, & de mille sortes de couleurs qui donnent au visage un air animé, vif, sain, frais, aimable, voluptueux & céleste. Vous ne voyez pas ces rides qui attristent votre visage; c'est moi qui sais les remplir, ou semer de jolies fleurettes dans ces sillons. Je sais tracer de fiers sourcils d'ébène, pour réparer un front abaissé, orner des yeux qui se retirent tout humiliés; & pour l'ornement d'une bouche amoureuse, c'est encore moi qui sais colorer une gencive d'un bel incarnat, ranger, émailler ou remplacer les dents, & teindre de la pourpre la plus vive les lèvres les plus décolorées. A la parole chancelante, à la voix brisée de vieillesse, je sais redonner la grace, la fermeté & le tymbre flatteur du jeune âge. Les membres affoiblis, flétris, c'est moi qui les ravive; & les moyens, les manières, les re-

mèdes qui servent à mes fins, c'est moi qui les inventai & qui les enseigne.

Je suis bon & simple: je descends du Palais des Rois à la cabane du Pauvre. A l'un je fais dépouiller sa triste majesté; à l'autre j'apprends à donner un tour agréable à sa guenille. Je réjouis, anime & console sur toute la terre; il n'est pas de si petit reptile que je n'aille rendre heureux dans son trou. Je voyage dans l'air, où de mes éperons je frappe les plus lourds oiseaux. Je plonge dans les ondes, & j'y sème des flammes qui embrasent ses froids & paisibles habitans.

Je marie le Ciel à la terre; j'unis les élémens: j'unis tous les êtres formés par le Createur. Je ne fais du monde qu'une famille aimable, touchante, dont tous les membres s'aiment, jouissent & souffrent ensemble.

LE VIEILLARD.

Qui ne le croiroit, le perfide Orateur? moi, sans doute, moi, qui ferme les yeux quand on me jette de la poussière. On ne m'aveugle plus. Ah! je

vois que le chat eſt bien habile à faire le bon ami ; tu ne m'égratigneras pas, larron : tu ne me fais pas peur : tes armes ne tuent point ; tu ne dépouilles pas avec violence : mais tu es un larron ; tu penſes me crever les yeux, pour m'oindre la tête enſuite. O maîtreſſe langue de menſonges, tu fais l'étalage de tous tes biens ; qui t'empêche de parler de tous tes maux ? Où les plus riches moiſſons ondoyent, nuancées des diverſes couleurs de l'or ; où les fleurs s'entaſſent & ſe diſputent le plaiſir d'émailler la terre : c'eſt là-deſſous que chauffe l'épouvantable chaudière des volcans ; c'eſt de-là que les plus riantes images ſont plutôt effacées.

Toutes ces choſes, que tu fais ſonner ſi haut, ne ſont en effet qu'un plâtre léger, qui tombe au toucher du doigt. Dis-moi, méchant, pourquoi ne ſonges-tu pas que je ſais très-bien qui tu es, & que ſi tu le diſſimules, je ſuis ici pour te le dire en face ?

D'un vieillard comme moi, tu n'en peux faire qu'un ridicule importun ; du plus aviſé, qu'un ſot ; du plus galant homme, un bourru par la jalouſie. Tu

prétends fixer, régler, & tu n'es que désordre & mobilité. S'il est un homme de probité qui t'écoute, adieu sa vertu. N'est-ce pas ta damnée de mine qui retiendra le plus vaillant Capitaine, quand la voix de la guerre lui perce les oreilles? & si quelquefois tu fais d'un avare un prodigue, n'est-il pas vrai que plus souvent tu fais que le plus généreux père, le plus généreux ami, néglige son ménage, offense l'amitié par une dureté de cœur, qui ne lui vient que de toi? Celui qui vivoit libre & paisible, tu lui donnes une chaîne, des tourmens; le visage où brilloit la gaieté, tu l'as pâli de douleur. Aux lieux où le plaisir anime les esprits, tu les occupes d'insupportables pensées; & c'est toi qui fais qu'on se désole, au moment où il faudroit jouir. S'il est une couche bien chaste & consacrée, tu y amènes les impurs, au risque de tout. Les renommées ne sont entamées que par toi; la vie ne devient odieuse que par toi. Si tu as inventé les agrémens du corps, les douceurs de la vie, on te doit aussi les herbes mortelles, les potions amères & les armes secrètes. Par qui sont mê-

langées les familles? par qui la pureté des races a-t-elle été ternie? Ta doctrine n'eſt que malice pure; tu te gliſſes dans un ſein innocent, pour en tâtonner tous les recoins : tu as une liſière; tu l'attaches au plus grave Cénobite; & ſi je regardois aux vierges les plus chaſtes, je les verrois ſéduites, brûlées, décolorées par tes ſorcelleries, courir en folles, & ſoupirer après toi.

Notre pauvre eſprit s'écoule devant toi comme l'eau s'écoule d'un crible; tu nous mènes aux Devins, aux Sorcières, aux Augures. Les plus ridicules moyens de nous faire aimer, de nous éclairer, de nous venger, nous paroiſſent nobles, sûrs & ſavans. Tu vas juſqu'à nous faire croire que nous pouvons obtenir, par de vaines illuſions, ce que la grace, la beauté, la vertu, la longue habitude & la conformité n'ont pu engendrer dans les cœurs.

Tu nous jettes des pointes d'aiguilles dans le ſang; tu agites nos humeurs comme une mer révoltée; tu donnes des aîles au Vice, des pieds de plomb à la Vertu : & cette chère ſanté, que tu répares, dis-tu, n'eſt-ce pas toi, au con-

traire, qui la délabres ? Avec toi la ſcience devient muette, le bien nul : l'honneur & les vertus s'anéantiſſent ; & ſi tu règnes dans tout l'Univers, c'eſt pour y mettre tout en combuſtion.

L'AMOUR.

Rien n'eſt ſi vrai que ce que vous dites, honnête Vieillard.

LE VIEILLARD.

Ah ! ah ! vous en convenez donc !

L'AMOUR.

Oui : mais je puis me juſtifier ; & vous allez changer de langage.

Rien de parfait n'exiſte ſans de graves inconvéniens. Le Peuple du Royaume d'Amour s'obſtine conſtamment entre les ardeurs & le friſſon, & ne veut point connoître de milieu. Quiconque ne nivelle point ſa trace, ira difficilement droit : ſon plaiſir ne ſera point ſans amertume ; ce ſera le miel de la ruche où la reine eſt morte.

L'oiſeau qui apprend à voler à o oiſelet, ne lui commande pas de ſe

balancer ni de s'élever sans qu'il puisse retomber sur le nid. Qui n'a pas son équilibre tombe souvent. D'autre côté, c'est où l'on s'aventure le plus que l'on peut gagner davantage. Le plaisir qu'on sent le mieux est celui qui succède à la douleur. Celui qui ne verse pas quelquefois des larmes, ne rit jamais avec délices. L'œuvre la plus agréable, quand on l'a terminée, est celle qui nous a fait suer. Ce qu'on obtient sans peine, on le possède sans plaisir.

Voilà toute ma ruse, ami Vieillard; c'est en mêlant le bien & le mal que je me fais aimer, rechercher, estimer. Je tiens éveillés le Desir & l'Espoir; ce sont les deux seuls pivots de la vie; &, sans eux, la vie n'est qu'une machine sans mouvement, une mort. Toujours j'attache une petite épine à la rose que je présente; & ma coupe d'amitié est percée d'un certain trou par où la liqueur s'échappe & renouvelle la soif. Douceurs sur douceurs, mets sur mets, plaisirs sur plaisirs, & le dégoût par-dessus. L'huile est fade au palais, sans un peu de vinaigre.

Ainsi, avec le doux guerdon, je mêle

la fatigue & l'esprit. La paix que je donne n'est jamais entière ; ce n'est qu'entre querelle & bon accord qu'on se tient sous mes chaînes. Une tendre conversation, je la coupe à propos ; la plus douce jouissance, je la contrarie ; je l'interromps quelquefois : ce qui sort de la facilité & de l'habitude est plus piquant.

Or, mon bien aimable Vieillard, si tu veux m'obéir, je commencerai par faire rebourgeonner sur ton visage les fraîches fleurettes de ton printemps ; je raviverai dans ton cœur une bonne sève, bien pleine de chaleur & pétillante ; je renouvellerai la verdure de ton verger ; je briserai la glace qui emprisonne tes jolies eaux-vives ; & les murailles noircies de ta cabane seront recouvertes de feuillages par mes mains. Ce sont les frimats de ta raison qui ont tout brûlé ; je rallumerai le feu bénin qui fera tout refleurir. Ah ! doux Vieillard, ton esprit est bien simple, ou ton cœur bien endurci, si tu ne fais un échange de tant de tristes épines contre mon bouquet joyeux & parfumé.

LE VIEILLARD.

Un peu plus loin, Seigneur Amour; reculez-vous un peu, s'il vous plaît.

L'AMOUR.

Tu me chasses, mon bon ami!

LE VIEILLARD,

Pas autrement. Mais je ne sais quelle maudite influence a coulé de votre bouche vermeille; & je crains que l'air qui l'a reçue & que je respire ne la fasse passer dans mon cœur.

L'AMOUR.

Embrassons-nous, joli papa, comme ceci, comme deux enfans qui s'aiment bien; mon sein contre le tien, sans étoffe qui nous importune : & puis tu leveras les yeux; & puis tu reverras dans ton verger les rameaux que j'aurai fait reverdir.

LE VIEILLARD.

Viens à moi, doux enfant; viens, cher Amour: voilà mes bras ouverts;

voilà mon cœur qui se fond pour toi. Maître, Roi, Dieu charmant ! ah ! petit fripon d'Amour, qui m'auroit dit que tu me séduirois encore !

PELAGE.

La marche des Conquérans est ordinairement rapide; leurs exploits sont du fort au foible, & leurs progrès ressemblent à une tache d'huile, qui s'étend avec promptitude, & ne se borne par aucun obstacle que par l'impuissance absolue de s'étendre davantage.

Les Arabes avoient conquis, en huit mois, ce qui coûta huit cents ans à reconquérir; ils occupoient l'intérieur de l'Espagne, tous ses Ports sur l'Océan & sur la Méditerranée. Il ne restoit aux Chrétiens que les rochers de la Cantabrie.

Le nombre des êtres qui cèdent à la force est toujours le plus grand. Il ne se trouva que bien peu de grands courages, qui refusèrent de ployer leur tête, & qui se retirèrent en menaçant leurs vainqueurs, avec leurs Maîtresses & leur vaillance pour toute fortune.

Ils se retirèrent dans les cavernes des Asturies & de la Biscaie, retraites fameuses par des actes d'héroïsme. C'étoit dans la seule roche trouée (*la Penna Horadada*) que deux ou trois cents Cantabres avoient jadis bravé la Puissance Romaine. On y racontoit encore comment ils déconcertèrent long-temps les armées d'Auguste, deux armées de terre & une de mer, qui les assiegeoient; & comment ils se tuèrent tous, plutôt que de rendre leurs armes à tant d'ennemis. Ce fut dans ces mêmes montagnes d'Ona, vers la roche Edule, que les derniers Espagnols se soutinrent libres & orgueilleux lors de la conquête des Goths. Il sembloit que l'air de ces montagnes corroborât les cœurs comme les membres; & les Goths, chassés à leur tour, y conservèrent le nom de la Patrie & les priviléges de la liberté.

Ils y vécurent deux ans véritablement esclaves de la dure nécessité, sans qu'une lâche envie leur prît de redescendre parmi leurs frères infidèles, & d'adoucir leur sort par un esclavage volontaire. Le malheur est plus noble qu'on ne croit; il a des charmes qui sont bien

ſentis par les ames fières à qui la jouiſſance d'elles-mêmes ſuffit, & qui, formées d'une belle nature, ne voient que corruption & vraie misère hors des règles ſacrées de la liberté.

Un petit nombre de vaillans hommes avoit donc préféré à la vie paiſible des eſclaves du Sarraſin, une vie ſolitaire & ſauvage, qu'ils ne ſoutenoient qu'en diſputant la pâture des bêtes ; en fertiliſant de leurs ſueurs quelques vallées pierreuſes ; en charmant leurs maux par un eſpoir que rien ne promettoit de réaliſer ; en aimant leurs fidelles Maîtreſſes ; en implorant les conſolations céleſtes ſous des temples de feuillage conſacrés ſeulement par une noble & vive intention.

Mais on s'accoutume à l'impuiſſance en deſirant la ſupériorité. La plus belle valeur ſe refroidit dans l'inaction. Le cœur héroïque ne meurt point, mais il ne bat plus que du ſentiment de la peine : on a toujours la langue des Guerriers, on n'a plus que des bras de jeunes filles ; & les grandes penſées s'évanouiſſent ſans effet. La fin de l'ambition d'un Eſclave, eſt d'aimer ſa chaîne.

Larmes, plaintes, travaux & volonté ſans but, ne remédient point. Qu'à des Braves ainſi plongés dans l'affliction, un homme ſeul ſe préſente, avec l'aſcendant du courage & de la vertu, on le regarde; on eſt conſolé. Le cœur ſe relève avec le ſentiment énergique de ſa première force : on ne conſidère plus les périls, les beſoins, le défaut de reſſources. Toutes les reſſources, un Démon puiſſant les place dans les cœurs bien échauffés.

Ce n'eſt pas faute de reſſources que périſſent les nobles familles, c'eſt faute d'hommes ; & ce n'eſt pas faute d'hommes que périſſent les Royaumes, c'eſt faute de vertu.

Il y eut un homme, encore jeune, un Cantabre, engendré de ſang enflammé, & dont la tête étoit auſſi froide que les cailloux de ſa Patrie ; mais qui, frappée par le plus puiſſant intérêt de notre humanité, jaillit alors en étincelles communicatives, & brûla toutes les autres, d'eſprits guerriers.

Cet homme, c'étoit Pelage, qui arriva de Gijon, la dernière Citade'le enlevée par les Maures, à la pointe occi-

dentale de la Galice. Il amenoit sa mère, sa sœur & son épouse. Son infortunée sœur pleuroit, & ne permettoit plus à homme qui vive de la regarder en face. Ils étoient dépourvus de tout, & mouillés encore des eaux des fleuves qu'ils avoient passés, en fuyant la tyrannie.

Tous les vaillans, échappés à la grande bataille de Xerès, étoient là pour recevoir cette noble famille, vêtus de leurs peaux d'ours, & s'appuyant sur des bâtons durcis dans les braſiers.

= D'où venez-vous, Pelage, lui dirent-ils ? vous nous avez apporté nos Saintes Reliques de Tolède, vous nous avez amenés dans ces déserts, & vous nous y avez abandonnés pour retourner sous la tyrannie =! Pelage baissa son front & le releva tout-à-coup avec majesté. = Le mot que vous venez de prononcer, dit-il, a retenti sur mes entrailles. La tyrannie est la pierre de touche de l'homme. Point de paroles superflues : les paroles sont femelles, & les exploits sont mâles. Quel est le plus vaillant de nous autres ? c'est ce qu'il n'est pas temps d'examiner. Moi pour Chef ou tout autre, c'est ce qui ne m'im-

porte que comme la mort où je cours plutôt que de vivre ſans arracher notre chère Eſpagne aux uſurpateurs =.

Ilderic étoit parmi ce reſte de vieux Goths, un homme de grand âge, exercé, plein de prévoyance, honnête, mais d'un caractère moins efferveſcent ; il prit la parole. Il oppoſa l'empire des circonſtances. Il propoſa les maximes de la patience : = Il vaut mieux endurer que périr, dit-il ; & qui ſait endurer vient à bout de tout. Plus on ſe hâte de débrouiller le dévidoir, plus on l'embrouille. Je demande ſi le bœuf eſt ſage lorſqu'il frappe de ſon pied contre l'aiguillon =.

Tout le monde garda le ſilence, & il pourſuivit : = Nos ennemis ſont les Arabes ; eh bien ! les Arabes règnent ſur trois parties de l'Univers. Nous n'en voulons qu'à ceux de notre Eſpagne. Hélas ! ils s'y multiplient comme les ſauterelles dans les belles campagnes de Pharaon. Leurs vaiſſeaux ne ſuffiſent pas à les deſcendre au port d'Algeſire. Ils ont repeuplé toutes nos Provinces ; & nous pouvons, je crois, former ici un nombre d'environ mille Guerriers,

S'il eſt raiſonnable de préſumer que nous pourrons les battre, il faut préſumer auſſi que toute l'Aſie & toute l'Afrique viendront à leur aide.

Il eſt vrai que nous pourrions nous faire aider, ſi l'on avoit jamais dû prêter ſecours à la foibleſſe. Qui prendra part dans notre entrepriſe? Les Grecs ſont trop occupés à ſe défendre contre ce Démon de Moſlema, le plus terrible des Généraux Arabes, & qui ne ceſſe de promener ſes armées en Aſie. De l'Italie nous recevrons peut-être des encouragemens de vaincre pour l'honneur du Chriſtianiſme, & Conſtantin ne nous donnera que ce que nous pourrons gagner nous-mêmes. Les Inſulaires Bretons, diviſés dans leur Heptarchie, ne s'occupent pas du reſte du monde; & les François, nos voiſins, ſont aſſez en peine de fermer les Pyrénées à nos brigands. Nous ſommes, à la vue de Gijon, le ſiège des forces de la contrée, & ce n'eſt pas ici qu'un étendart levé attirera les Chrétiens qui tremblent au nom de Mouza. Nous n'avons pas même de quoi faire un étendart; point d'armes, point de tréſors,

que des cailloux; point de ressources.

Hélas! nous ne sommes plus que des reliques attendrissantes de la puissance perdue. Ne songeons qu'à travailler pour nos vies, pour nos femmes, & à chanter quelquefois avec des larmes, comme le firent les Hébreux captifs le long des fleuves de l'Assyrie =.

Pelage considéra tous les visages; ils étoient froids. Le sien s'alluma de colère : = Je croyois, dit-il, que les forêts & les rochers de la Cantabrie alloient s'émouvoir de pitié au discours d'Ilderic. Jamais ils ne furent frappés de sons de voix si raisonnables & si paisibles. Sage Ilderic, je vous révère : mais qui regarde à tout n'entreprend jamais rien. Le bien est bientôt fait quand on veut le faire. C'est le courage qui triomphe, & non pas les cheveux blancs.

Point d'armes! Toutes les armes du monde n'armeroient pas les poltrons. Ilderic, voilà des cailloux qui roulent au-devant de vos mains, des arbres qui vous tendent leurs rameaux avec un frémissement guerrier. Point d'armes! Marchons, & dérobons celles de nos

ennemis. Nous ſommes peu de monde ! J'en vois beaucoup, ſi je ſuppoſe qu'un ſeul ici vaut pour mille. Ah ! mes amis, ce n'eſt pas le défaut de feuilles & de branches qui fait mourir l'arbre ; s'il lui reſte de la ſève dans ſa racine, il repullule : la racine de l'homme, c'eſt ſon cœur. Frappez ſur le vôtre, & dites-moi s'il eſt mort. Point d'armes ! La meilleur arme du ſoldat, c'eſt la réſolution. Le courage étend la plus petite armée ; & jamais les grands appareils ne furent ſuivis de grands ſuccès. Triomphons une fois ; & les forts & les foibles viendront à notre aide. Qui gagne un point, en gagne mille. Celui qui ſait prendre un poil de la fortune, juſqu'à la fourmi, tout le protège. La fortune eſt une femme qu'il faut traiter bruſquement, & qui ſe livre à qui la reſpecte le moins.

Vous déſeſpérez ! eh bien, c'eſt le cas de tout entreprendre. Vous gémiſſez ! vous êtes dans l'état d'un homme qui ſouffre de grands maux en rêve, & qui, pour ſe guérir, n'a beſoin que de ſe réveiller =. Alors il frappa ſon noble front & ſa poitrine, & il s'écria :

=Qui veut ſecouer le ſommeil=? Alors il fit étinceler ſa vieille épée, & il s'écria : =Qui veut frapper le premier coup ? c'eſt la moitié de la victoire =. Et alors il promena ſon regard ſur tous les viſages : il vit tous les regards arrêtés ſur lui ; le ſien s'épanchoit en rayons de flammes ; & à ſa voix, comme à celle du Très-Haut, toutes les poitrines s'enflèrent, tous les fronts s'étendirent de courage & de fierté ; tous les regards s'embrasèrent, & toutes les voix s'écrièrent : Marchons.

Rien n'étoit ſi beau que de voir cette poignée de Vaillans, poſſédés de la rage d'honneur, ſe raſſembler au ſon d'un clairon d'airain, ſe dépêcher de lever une bannière de couleur ſanglante, qui portoit une croix de feuillages pour timbre, & dont les croiſons étoient liés par de flexibles oſiers. Rien de ſi beau que de les voir marcher, les uns ſimplement armés d'épées rongées de rouille, les autres chargés de flèches nouvellement coupées aux arbriſſeaux.

Telle eſt la parole, tel eſt le cœur qu'elle remplit de flamme. Ils marchent & foulent la terre, comme une troupe

de lions fouleroit orgueilleuſement une plaine de l'Afrique. Pelage qui les conduit, reſſemble à la pierre redevenue froide après avoir jetté ſon feu. Il conſulte les vieux & les jeunes ; en bon Capitaine, il regarde devant & derrière.

On deſcend au val de Cangas. Les Maures ſont étonnés de voir les peaux d'ours. On aſſomme plus de Maures qu'on n'en égorge. On veut incendier, déraciner, détruire. =Nous avons pris les armes pour réparer, dit Pelage ; & avec quoi rebâtiriez-vous cette Ville, malheureux dépouillés que vous êtes=? Alors on ſe loge dans Cangas, on s'y fortifie au nombre de deux mille hommes. Six mille hommes déſertent la vallée, & vont répandre la nouvelle qu'ils ont été chaſſés par des peaux d'ours, que Pelage a entrepris de faire face à toute l'Eſpagne, & qu'il menace d'enlever la première Citadelle qu'il pourra.

=Amis Guerriers, dit Pelage à tous les Braves qui le ſuivent, nous commençons bien. Si nous ne réuſſiſſons pas, c'eſt tout de même : nous recommencerons=.

Cependant la nouvelle de cette entrepriſe ſans exemple, parvient juſqu'à Tolède, au terrible Maure Mouza. Son opinion fut qu'il y avoit des cas où le remède eſt de n'en point appliquer ; que ces rebelles Chrétiens ſe détruiroient bientôt d'eux-mêmes, comme la grêle qui frappe ſon coup & ſe fond ; qu'il ne falloit jamais déployer ſa puiſſance contre qui n'en avoit point ; que Pelage étoit un inſenſé qui réuſſiroit, ſi l'on n'étoit plus ſage que lui ; & que s'attaquer à l'inſenſé, c'étoit s'expoſer à être le plus foible.

Heureuſement, dans cette circonſtance le Calife Soliman vint à ſuccéder à Walid Almanzor en Aſie. Mouza fut rappellé. Tarif, le premier des Généraux qui avoient fait la conquête, le fut à ſon tour. Alkhaman ſuccéda, & ſa politique fut d'éteindre la première étincelle, quand on vouloit ſe préſerver de l'incendie. Ses ordres, auſſi prompts que redoutables, armèrent en un moment la Luſitanie, Léon & la Galice ; & le Gouverneur de Gijon, le brave & tendre Mounouz, fut obligé de con-

duire vingt mille Turbans contre Pelage qui étoit ſon meilleur ami.

Le noble Pelage ne ſongeoit en ce moment qu'à ſa mauvaiſe poſition, dans un Hameau dégarni ; car ſes fortifications avoient été ruinées par les torrens des montagnes. Il viſoit à emporter une Citadelle, lorſqu'un jour un ſoldat vint lui dire : = Ah ! Capitaine, les Sarrazins couvrent les ſommets, les flancs & le fond des vallées ; ils s'avancent comme le feu dans une moiſſon. = Cela n'eſt rien, dit Pelage. = Ah ! Capitaine, ils ſont tous déterminés & près de nous. = Cela n'eſt rien, te dis-je ; que cela n'inquiete perſonne, car nous ſommes tous déterminés & près d'eux auſſi =.

Les femmes étoient préſentes; Donna Luz, Gaudioſe, Ormizende & les généreuſes Maîtreſſes des principaux Guerriers. On ne vit que larmes couler ; on n'entendit que gémiſſemens retentir. La mère de Pelage lui dit : = O mon cher enfant, tu as entrepris une grande choſe. = L'ai-je entrepriſe, dit Pelage? c'eſt une raiſon pour m'engager à l'ache-

ver =. La fière Gaudioſe n'approuva que par un ſigne la réponſe de ſon époux. Ormizende ſe noya dans ſes larmes ; dans des larmes d'amour & de tendreſſe fraternelle. Pelage ne put la regarder ſans un ſoupir de compaſſion. Tout le monde ignore les malheurs de la tendre & vertueuſe Ormizende, excepté Pelage qui doit les venger. Mais dans les occaſions importantes, ni point d'honneur, ni conſeils, ni reſpect de la beauté.

= Eſt-ce lui qui doit vous combattre, dit Ormizende à ſon frère ? = Oui =. Et les larmes de la malheureuſe redoublent ; elle ſaiſit la main de ſon frère, elle la couvre de baiſers : = Sa vie me déshonore, ajouta-t-elle. Ses armes ne peuvent le ſauver de la main de Pelage. La vile peur ne déshonora jamais ſon front ; il viendra s'offrir à votre bras vengeur. Il vous parlera de moi, quand il aura reçu le coup mortel, peut-être avant. Vous ne lui pardonnerez point. Mon frère, je vous le recommande ; ne lui pardonnez point. Apportez-moi ſon cœur : je le placerai ſur le mien. Chaque jour de ma vie je

lui reprocherai ſa barbare ingratitude. Mon frère, gardez-vous, au milieu de vos tranſports guerriers, au milieu du bruit & de la chaleur de la bataille, de vous ſouvenir qu'il nous a traités comme un père traite ſes enfans. Et, ſi ſon bras, retenu par un tendre ſentiment, mollit contre le frère de celle qu'il adore, gardez-vous de ſonger à ſes bienfaits. Tuez-le; apportez-moi le cœur du plus barbare & du plus aimable des Sarrazins.

=Allez, fille, dit Pelage, votre eſprit s'égare. Vas, ma ſœur, vas-t-en dire à Mounouz que, ſi je le rencontre dans la bataille, je lui tiendrai compte de ſes bienfaits en homme d'honneur, à condition qu'il me rendra compte en homme d'honneur de l'égarement de ton eſprit. Et ſi, dans ton chemin, tu trouves un ruiſſeau qui te retienne par ſon murmure, des ſaules frais, des herbes fleuries, ne vas point juſqu'à Mounouz, & tâche de retrouver la paix de ton cœur, en t'amuſant de ces objets innocens =.

Ormizende rougit, pleure & ſe retire. Ormizende eſt la plus malheureuſe des femmes,

femmes. Son cœur ne ſauroit plus repoſer, ni ſon eſpoir ſe haſarder, ni ſon front ſe lever, ſans rougir. Elle en eſt au point que l'amour même, qui conſole de tout, eſt ce qui la déſeſpère. Elle deſire cette funeſte bataille, & quel qu'en ſoit le ſuccès, elle ne peut que le pleurer.

Les voici, les voici qui viennent. Voilà les Maures. Cris, clairons & tambours annoncent leur entrée dans le val paiſible. Voilà leurs étendarts d'azur. Voilà leurs armes qui éblouiſſent. Alarme, guerre, carnage, honneur & liberté.

Vingt mille Maures font un cercle épouvantable autour du Hameau de Cangas. Deux mille pauvres Chrétiens y ſont renfermés avec leurs femmes & des enfans. Les clairons de l'ennemi ſervent à les enflammer d'une ardeur guerrière. Ils brûlent d'arracher aux Payens ces belles armes qui étincellent & qui éclairent toute la vallée.

Ce ne ſont pas les armes qui répandent cette horrible lumière. C'eſt un aſtre fatal qui vient de prendre ſa courſe

dans les cieux. Les Maures implorent leur Mahom ; le courage meurt au sein des Chrétiens. Officiers & soldats se troublent, de part & d'autre, à la vue de la Comète. Il ne manque pas de Prophètes pour annoncer les malheurs qu'elle apporte. Les Assiégeans & les Assiégés sont dans la consternation.

Le noble Pelage sourit en face à tous ses Braves qui se désolent, & lorsqu'il voit qu'on s'obstine à lui répéter que le signe est funeste : = Je le crois, dit-il, puisqu'il vous a refroidi le cœur, qui seroit si bon maintenant que les Maures n'en ont pas moins que vous. N'attendez pas d'autres malheurs que celui-là. Les pusillanimes seulement sont effrayés par les astres : quand celui-ci aura passé, nous serons plus braves ; les Maures aussi : nous ne serons que le même nombre, & le leur peut doubler encore. Marchons =.

Tandis que les Chrétiens se jettent au milieu des Maures, comme le feroient deux ou trois loups au milieu d'une immense bergerie, la malheureuse Ormizende alloit le long de la rivière qui fleurit la vallée, sans écouter sa bonne

sœur Gaudioſe qui l'accompagnoit ; ſans ſonger à rien qu'à ſon triſte amour & à ſon injure ; ſans jouir de rien que de la douleur mortelle appeſantie dans ſon ſein virginal. Ici elle arrache une fleur du rivage, & la conſidérant avec amertume :

= Heureuſes fleurs, dit-elle, vous mourez ſans avoir été ſouillées ; vous renaiſſez avec gloire. La fleur de la beauté, une fois ternie, ne refleurit jamais =.

Ici elle conſidère la courſe de l'onde. = O vertu, s'écrie-t-elle, avec un cœur ſerré de triſteſſe, ô vertu de la femme, tu reſſembles à l'eau répandue, qu'on ne peut ramaſſer toute entière ; au temps écoulé ; à la pierre lancée ; à la parole échappée, qui ne reviennent plus. La vertu de la femme, c'eſt la fumée, l'oiſeau, le navire, la couleuvre dont la trace eſt perdue =.

Ici elle préſente au cryſtal paiſible ſon viſage charmant ; & ſes larmes coulent avec abondance. = Hélas ! j'étois belle, dit l'infortunée ; mais j'ai perdu le plaiſir qu'on a de le ſavoir. Triſte beauté, tu n'es plus pour moi

qu'un meuble qui nous fut laissé par une personne chérie, & que la mort nous a ravie ; sa vue ne rappelle que de cruels souvenirs. La beauté est un présent fatal des cieux. La beauté est difficilement vertueuse ; la vertu rarement heureuse : hélas ! beauté qu'on vante, beauté qu'on chante, on finit par pleurer ta honte ou ton infortune = !

Ici elle s'arrête, abîmée dans une pensée profonde ; & puis sa voix, avec un accent de désespoir, s'échappe en ces termes : = Le meilleur est de ne jamais naître ; & quand on a reçu la vie, le meilleur est de la perdre promptement =.

Ici elle se suspend au bras de la bonne Gaudiose : = Ah ! si je m'égare, lui dit-elle, si je ne reviens plus au giron de ma mère & de mon amie, si l'on ne retrouve plus la trace de mes pas, vous direz que l'Amour m'a perdue.

J'irai chercher mes amours sur les montagnes & sur les bords des ruisseaux tranquilles : je ne m'amuserai point à cueillir les fleurs ; je n'aurai point de crainte des animaux cruels ; je ne m'ar-

rêterai point à reſpirer les zéphyrs ; j'irai ſans ceſſe, & je rejoindrai le barbare objet de mes amours.

Aſſurément il a paſſé par ces lieux : ces gazons ſont entremêlés d'un plus grand nombre de fleurs ; ces bois ſont plus verds & plus frais ; ces ruiſſeaux murmurent plus amoureuſement. Il a paſſé par ici ſans doute ; & ce ſont ſes regards qui ont embelli ces lieux.

Oh ! qui pourroit, pourſuit-elle, qui pourroit, dans le miroir complaiſant de ces fontaines, contempler tout le jour les traits de ce qu'on aime ; les traits qu'on a gravés dans les entrailles, & que les yeux ſeroient jaloux de voir retracés ? Où ſe cache-t-il ? Où eſt-il demeuré ? Où me laiſſe-t-il gémir ? J'ai fui, comme l'animal fidèle maltraité par ſon maître, & je reviens chercher la trace de mon bourreau ==.

Gaudioſe eſt bonne, indulgente, mais fière. Un Dieu deſcendu ſur la terre, n'amolliroit pas l'acier qui environne ſon cœur ; & ſi Pelage a pu intéreſſer ſon ame, jamais Pelage n'a pu rompre le frein ſévère dont elle gouverne ſes eſprits. Elle connoît cet

amour d'Ormizende pour un Payen ; mais elle ignore tout ce que cet amour a de désolant pour sa jeune sœur. Elle ne peut concevoir qu'un homme ait un charme assez puissant pour agir avec la force dont elle voit Ormizende subjuguée. L'amour est, pour certaines femmes, ce qu'une étoile est pour l'ignorant. Cet ignorant ne voit que la petitesse de l'étoile, & ne peut se figurer son étendue. Ainsi ces sortes de femmes sont persuadées qu'il n'y a rien de plus sensible pour l'ame, que les légères impressions qu'elles éprouvent.

Mais Gaudiose fait compatir ; elle entreprend de consoler sa sœur.=L'Amour est-il si difficile à vaincre, lui qui n'est qu'un enfant? Oui, dit-elle, soyons sévères, inflexibles. Il n'est point d'hommes qui méritent notre indulgence entière, point qui n'aient une disposition à abuser de notre bonté, point qui ne jouent le rôle contraire après celui d'Amans ; point qui ne nous laissent le repentir d'une faveur, ou même d'une intention favorable. Quand ils implorent, j'avoue que leur voix est enchantereſſe : quand ils ont ob-

tenu, que leur voix eſt changée ! Rien de mieux à faire que de les forcer tous au reſpect, avec de rigoureux principes de vertu ; & ce qui doit ſur-tout défendre une femme, c'eſt de penſer que c'eſt celui qui l'aime davantage qui lui coûte le plus de larmes, & qui lui emporte le plus d'honneur =.

Ces paroles déchirent l'ame d'Ormizende. Tous ſes membres frémiſſent : = Quel eſt, dit-elle, quel eſt pour une femme le plus grand mal que la honte ? Il n'en eſt point. = Il en eſt un, réplique l'infortunée, un cruel, c'eſt la néceſſité de la cacher. = Quoi, ma ſœur ! auriez-vous quelque choſe à cacher ? = Vous voyez bien, pourſuit Ormizende : ces prés ſi frais & parfumés, vous les aimez encore ? = Oui. = Cette ombre & ce ſilence des bois, ce murmure des eaux, ce chant joyeux des oiſeaux, ce beau firmament, vous les aimez ? = Oui. = Mon vaillant frère Pelage, vous l'aimez ? = Oui. = Et ma tendre & vertueuſe mère auſſi ? = Oui, ſans doute, Ormizende. = Eh bien ! moi, je n'aime plus rien dans cet Univers. Mon cœur ingrat n'y voit plus rien qui

ne me soit étranger. Hélas, ma sœur, que je serois heureuse, si je pouvois n'être qu'étrangère à moi-même! Aujourd'hui je ne me souviens, que comme d'un songe, du temps où je pouvois m'aimer ==.

Cependant on entendoit les cris, les éclats & le retentissement des armes. La terrible bataille s'approchoit de l'endroit champêtre où se promenoient les deux Beautés. Tout-à-coup elles apperçurent des turbans & des casques dont l'acier brilloit au soleil; des turbans qui fuyoient avec épouvante; hommes & chevaux pêle-mêle, vainqueurs & vaincus, tous confondus; des étendarts flottans; la foule des fuyards croissant; & au milieu de cette foule deux Guerriers plus distingués, dont l'un poursuit l'autre avec fureur: l'un, en fuyant, présente son sabre; l'autre, en poursuivant, frappe & taille de son épée. L'un est ce charmant Payen que chérit Ormizende: l'autre est un Dieu; l'autre, c'est ce noble Pelage, qui a perdu son casque, dont les armes sont toutes brisées, dont le cheval est taillade de blessures, & qui tombe néan-

moins sur le Maure Mounouz, comme un vautour sur le tendre tourtereau des bois.

= Voyez-vous ce Guerrier qui plie sous mon indomptable frère, s'écrie Ormizende? C'est lui, c'est celui-là qui ne se battra jamais contre le frère de celle qu'il adore. Ah! donnez-lui d'autres ennemis, & vous le verrez comme un rayon de la tempête, fendre, percer, abîmer par-tout. Allez, ma sœur, dites-lui que mon cœur est plein d'amour & dévoré de vengeance; dites-lui qu'il se laisse égorger par mon frère, & qu'à sa mort je lui pardonnerai son forfait. Voyez, voyez comme il se défend avec molleſſe, comme il recule! Il pense à moi, chère Gaudiose, & il n'est point épouvanté de voir étinceler contre lui la cruelle épée de mon frère Pelage. Cher Mounouz! ô barbare! expire cent fois avant que je vole à ton aide =. Et aussi-tôt elle prend sa course, & Gaudiose la suit à l'endroit de la bataille.

= La fortune est pour vous, dit Mounouz à Pelage. = Qu'appelles-tu la fortune, lui répond celui-ci? L'en-

fant qui tomba dans un puits accusa la fortune, & non son imprudence. Donne-moi ton arme, Sarrasin.

= Ma vie, à la bonne heure, dit Mounouz. Mon arme, jamais.

= Ta vie donc & ton arme =, lui réplique Pelage : &, dans sa colère, il relève son effroyable épée, déterminé à ouvrir la gorge du trop sensible Payen.

Mounouz l'arrête. = On prend aisément le cœur, mais pas si aisément la vie d'un brave homme. Il est question que vous êtes son frère, & moi son Amant ; que je suis votre bienfaiteur, & vous un ingrat ; que j'ai marché contre un rebelle, & vous contre vos Maîtres ; & que dans ce moment je suis vaincu par une suite de ma générosité, & vous vainqueur par l'oubli de votre vertu. Que sommes-nous de plus = ?

= Ennemis mortels, dit Pelage.

= Si vous me l'aviez dit plutôt, je me serois défendu.

= Vous deviez le présumer. Défendez-vous.

= Contre vous, Pelage ?

= Contre moi. Est-ce la peur, ou le

mépris d'un tel ennemi qui vous arrête ?

= Non, Pelage : c'eſt un peu d'étonnement ſur la ſingularité qui m'oblige à défendre ma vie contre un homme vertueux à qui je l'ai donnée ſans le connoître, & qui me demande la mienne après m'avoir connu.

= Mounouz, dit Pelage avec un peu d'attendriſſement, fuyez, ou battez-vous.

= Juſqu'à la mort, Pelage ?

= Sans miſéricorde pour l'un ni pour l'autre, Mounouz.

= Eſt-il poſſible, Chrétien ?

= Eſt-il poſſible, Sarraſin, que tu craignes la mort ?

= Oui, je la crains de la main de mon ſeul ami.

= Eh bien ! réplique Pelage avec fureur, tâche de me tuer.

= Jamais, dit Mounouz avec tendreſſe, jamais je ne pourrois tuer un ami qui m'a fait l'honneur de recevoir mes bienfaits =.

En achevant ces paroles, il retourne ſon grand courſier, & le lance à bride déployée ſur la trace de deux ou trois

mille Maures qui reſtoient de ſon armée vaincue.

Pelage regarda comme il fuyoit avec promptitude. Il ſe plaignit de l'amour qui ſouilloit le plus beau courage ; de l'honneur qu'une néceſſité bizarre & impérieuſe engageoit pour les fautes des femmes. Le reproche d'ingratitude peſoit à ſon oreille & ſur ſon cœur ; il envoya ſur les pas de Mounouz un ſoupir pour l'amitié paſſée, mais paſſée ſans retour. Ah, malheureux Mounouz ! ne ſavois tu pas que la vipère coupe la tête du mâle qui la careſſe, & que c'eſt l'image parfaite du plaiſir qu'on dérobe à la beauté !

Au moment où il raſſembloit ſes Guerriers victorieux, on lui apprit qu'il avoit perdu ſa femme & ſa ſœur, enlevées par des Maures. = Eh bien, dit-il, quel eſt l'homme aſſez heureux pour que jamais une mouche ne l'importune? Nous venons de gagner une mémorable victoire : tâchons d'en aſſurer les fruits. C'eſt après l'Eſpagne qu'il faut courir, & non pas après deux femmes qui ſont aviſées, & qui ſauront échapper aux dangers =.

Cependant la parole vole de bouche en bouche, comme l'oiseau de feuille en feuille. Les malheurs des Grands ne peuvent être enveloppés des voiles du secret. Déjà on a publié en France qu'un Guerrier dépouillé, sans autre appui que son courage, a levé l'épée contre le Colosse de la Puissance Mahométane, & qu'il s'est déterminé à cette entreprise inouie par le sentiment de la vengeance qu'il doit à sa sœur, la plus vertueuse & la plus belle des créatures.

Qui seme en vertus recueille en bonne renommée. Dès ce temps-là les François étoient sensibles à l'émulation de l'honneur & de l'amour. Un fier Aquitain franchit les montagnes avec cent lances, & rencontre tout-à-coup les Maures dispersés par leur déroute de Cangas. Ce Guerrier se nommoit Théodebalde : son premier exploit fut de fuir.

De fuir à la vue des Maures qui se rassemblèrent tout-à-coup sous un millier d'étendarts qui parurent : Alkhaman, le plus redoutable des Sarrasins d'Espagne, marchoit vers la France, lorsqu'il apprit la victoire des Chrétiens du val de Cangas. Il déclina de sa route;

& il accourut avec une formidable armée qui fouloit des lieues de pays.

Les vainqueurs furent effrayés à leur tour dans le Hameau de Cangas. La multitude eſt une fille folle qui nous fait ſon idole aujourd'hui, & qui demain nous appellera monſtres & ſéducteurs ; qui nous accuſera de ſes maux, au premier revers, & qui nous vendra pour faire ſa paix avec un premier amant : la multitude, c'eſt réellement la femme qui ſe jette à la charge de quiconque lui paroît aſſez fort pour la ſoutenir, mais qui n'attend pas que le plus digne homme lui manque pour le tromper ; il ſuffit qu'il lui plaiſe de le trahir.

Ainſi la multitude s'en prit à Pelage du déſaſtre dont le menaçoit l'immenſe armée d'Alkhaman. Les vieillards conjuroient, les femmes ſéduiſoient la brave jeuneſſe : tous propoſent de remettre l'épée comme elle étoit. = Je ne l'ai point tirée ſans raiſon, dit Pelage ; je ne la remettrai point ſans honneur. Allez, dit-il encore aux inſenſibles ; tel chemin conduit à Gijon, tel aux montagnes. Tous les chemins vous con-

duiront sans risque & sans mauvais pas à la servitude. Il n'en est qu'un de raboteux, qui conduit à la liberté. Je ne demande que cinq cents amis qui m'y suivent =.

Il s'en trouva mille, que le Héros récompensa du nom de *los Valientes*, ou de braves gens. Le prix est l'aiguillon de l'honneur, le châtiment celui de la lâcheté. Il se défit de quatre ou cinq mille lâches, & dit aux jeunes : = Fuyons =. Pas un des mille Vaillans ne voulut fuir ; & alors Pelage leur dit : = Ne fuyons pas, allons nous placer mieux =.

Il les conduisit de vallées en vallées entre les files des montagnes d'Ona, & parvint jusqu'au mont Ausène, au ventre duquel étoit percée la grotte de Cavadongue.

Il n'est point de disposition plus étrange que celle de ce lieu, consacré par des actes de bravoure, dont nul siècle ne peut fournir d'exemple. Le mont Ausène ferme la vallée qu'arrose la *Diva*. Les flancs de cette vallée sont des murs de roche noircie, qui s'élèvent pour former une prison d'incroyable hau-

teur, où la lumière ne descend que pour épouvanter par la vue des précipices & du rétrécissement du fond qui n'a que l'espace nécessaire au lit de la rivière. Au bas de la grotte, c'est un petit pré que peuvent couvrir deux mille hommes. En se ferrant le pied sur l'herbe, & les yeux dressés vers la pointe du rocher, on le voit comme une masse pendante qui menace d'écraser ceux qui le regardent.

Ce n'est qu'à la hauteur de dix lances, que la grotte s'ouvre, dans la pierre vive, en forme demi-circulaire; la mesure de l'ouverture est de la longueur de deux lances: & c'est une fenêtre d'où l'on ne peut montrer que la tête & la poitrine, quand on a pied au fond. La caverne est partagée en deux profondeurs; la première est tout-à-fait remplie par cinq cents hommes; de celle-ci on descend dans l'autre qui peut en contenir plus de mille, mais avec l'incommodité des eaux, & de l'assoupissant murmure que forment les sources de la *Diva*, en roulant sous terre, de roche en roche, jusqu'à ce qu'elle se rende à la lumière dans un

baſſin creuſé au-deſſous de la grotte. Ce baſſin qui ſépare le pied de la montagne, de la petite prairie, eſt un foſſé naturel qu'il faut franchir avant que de pouvoir appliquer des échelles pour monter à la bouche de la grotte Cavadongue.

Ce fut dans cette citadelle éternellement célèbre, que le noble Pelage renferma ſes mille Vaillans & ſa tendre & vieille mère : c'eſt-là que, plongé dans ſes penſées de guerre, il oublioit preſque ſa fière épouſe & ſa ſœur déſolée, lorſqu'un jour on vint lui annoncer qu'on avoit entendu des armes retentir dans les vallées voiſines ; que les Sarraſins devoient être en grand nombre, & qu'ils venoient tous en frappant ſur leurs boucliers. = Viennent-ils tous, dit le Héros ? = Tous, Capitaine : voilà les bêtes & les oiſeaux des montagnes qui fuient avec effroi. = S'ils viennent tous, ajoute Pelage, nous n'en ferons qu'à une fois =.

Les Sarraſins étoient encore ſur les champs voiſins de Cangas, où Théodebalde les avoit rencontrés. Théodebalde fuyoit avec ſa troupe de cent

Guerriers, lorsqu'au passage d'un val solitaire, & de nuit, il voit venir, au clair de la lune, un Guerrier Maure dont le cheval est paré d'un riche harnois de filigrane argent & noir : c'est la couleur qu'il aime ; il porte le hoqueton noir, le jupon noir, frangé d'argent, le turban monté d'une aigrette noire, renversée sur l'oreille, tristement.

Et ce Guerrier fut néanmoins le plus charmant des Maures : il parut comme un foudre au milieu des batailles, comme un zéphyr caressant parmi les Belles ; il fit le désespoir des jeunes Guerriers, l'admiration des vieux : le peuple & les enfans Arabes le montroient avec honneur à son passage ; & maintenant il aime.

Les Guerriers de Théodebalde ne songèrent qu'à débuter par cette prise. Ils lui coururent en face, & lui crièrent de se rendre. Le Maure avoit le cœur fondu tout en amour, il est vrai ; mais son bras n'avoit pas encore perdu l'habitude de se porter au sabre, pour réponse à des propositions offensantes. Le Maure s'arma, & ne parla point ; il frappa de part & d'autre, & ne parla

point. Théodebalde, qui lui voit la contenance d'un puissant Guerrier, se présente pour lui mesurer son sabre : la bataille devient terrible entr'eux ; le Sarrasin n'est pas homme qui se laisse vaincre par tout le monde. Si le François s'acharne à la victoire pour l'honneur de la difficulté, l'autre la veut pour l'intérêt de son amour.

Après mille vains & brillans coups de leurs armes, Théodebalde s'attache au corps de son adversaire, & l'entraîne sur la prairie. Le Sarrasin perd son sabre en tombant : alors il voit sa défaite & sa honte, sans parler. Les Guerriers de Théodebalde l'enferment au milieu d'eux ; il ne songe point à connoître ses ennemis : mais il les suit, abattu par une douleur extraordinaire, poussant des soupirs successifs, & opiniâtré dans un silence qu'il garda le reste de la nuit.

Au premier éclat du jour, le Vainqueur examinoit son Captif ; il n'avoit jamais vu plus de noblesse, ni de beauté si rare ; & comme il songeoit encore à la bravoure qu'il avoit si bien manifestée dans la nuit, il s'étonna qu'avec un tel

cœur, un homme se laissât tomber dans un si vil abattement d'esprit.

= Guerrier Payen, lui dit-il, il me semble que tous les événemens de la guerre étant confiés au hasard, perdre le courage dans la défaite, c'est montrer qu'on n'étoit pas digne de la victoire : si je vous ai vaincu... = Non pas, vous, interrompit le Sarrasin. = J'avoue que quand un chêne robuste a été ébranlé par les bras des hommes, il suffit d'un enfant pour déterminer sa chûte. Je ne demande point de gloire pour m'être présenté le dernier. = Ni vous ni vos Chrétiens. = Quelque chose cependant a décidé votre infortune. = Oui : quelque chose de plus puissant que tous les Chrétiens ensemble.

= Vous avez affaire à des hommes, poursuivit Théodebalde, qui savent vaincre & oublier qu'ils ont vaincu. Ne pourriez-vous nous estimer assez pour nous apprendre ce qui fait qu'un homme peut frapper & soupirer avec le même excès ? Si vous êtes malheureux, nous ne sommes plus vos ennemis =.

Hiſtoire du Maure MOUNOUZ.

VOUS êtes vaillant, dit le Sarraſin, & comme tel, vous pratiquez les règles de la courtoiſie; votre épée, moins que votre politeſſe, m'a vaincu. Mon nom, vous ne le ſaurez point; jamais Etranger ne le connoîtra, car jamais je ne pourrai le laver aſſez de la tache qui le ſouille aujourd'hui. Je voudrois que mes amis l'oubliaſſent; mais il eſt gravé comme l'injure dans le cœur de mes amis.

Ma Patrie eſt l'Afrique : mon père n'avoit que le ſecond rang dans la Ville de Tremecen; Mouza, fils de Zarka, étoit au-deſſus de lui, & dominoit ſur nos Provinces. Les petits ruiſſeaux murmurent ſur les montagnes, tandis que les fleuves majeſtueux ſe traînent dans les vallées. Mon père eſt mort ſans renommée : celle de Mouza, comme le bourdonnement des frélons, importune toutes les oreilles.

Mon père me laiſſa de grands biens,

une mère prudente, qui m'aimoit; une épée dont je savois me servir; une ame formée par les plus hautes leçons, & vingt ans pour fortune.

Un jour mon père me présenta un Etranger dont la mine étoit sérieuse & honnête, & qui avoit long-temps voyagé dans l'Univers. Mon père ne me donna que bien peu de leçons directes, & toujours il me fit instruire par des hommes inconnus, qui eussent beaucoup vu, beaucoup appris, & beaucoup réformé de leur science; car ce ne sont pas ceux qui en savent le plus qui endoctrinent le mieux.

Ce Voyageur, que me présenta mon père, entama le récit de ses aventures, & me raconta beaucoup de fables, comme pour essayer si j'étois capable d'entendre des vérités. Si vous racontez des fables aux esprits foibles, ils les croient; & les vérités, ils ne les croient point. Les fables les amusent, les vérités les dégoûtent; les fables se gravent dans leur mémoire, les vérités n'y entrent point: aussi leur vie est une fable continuelle, & leur mort une vérité, qui commence avec leur vie.

Mon Voyageur me menoit par l'oreille chez tous les Peuples qu'il avoit vus. = J'avois, me disoit il, promené mes regards sur toute notre humanité, & n'avois point vu d'hommes, point de Sages qui n'erraſſent; point de puiſſans que le plus foible ne pût vaincre; point de si savans que le plus sot ne pût instruire; point de si bien aimés qu'ils n'euſſent un grand nombre d'ennemis secrets. J'avois vu des animaux assez bêtes pour s'ouvrir les entrailles au profit de tout le monde; c'étoient des gens trop francs: d'autres animaux, qui indiquoient aux Chasseurs l'endroit par où il falloit les attaquer; c'étoient de grands parleurs: d'autres, qui jettoient des filets tout autour d'eux, sans prendre garde que c'étoit s'y enfermer eux-mêmes; c'étoient des gens faux: encore d'autres, qui, comme le bœuf, se traînoient éternellement sous le joug, faute de montrer ce qu'ils valoient; c'étoient des gens trop modestes: & d'autres encore, qui, en se faisant un métier de caresser, se faisoient battre comme le chien; & qui, en aimant autrui avec la meilleure foi du monde, se

haïssoient eux-mêmes; c'étoient d'imbécilles Amans.

=J'avois vu tout cela, lorsque, reprenant le chemin de ma Patrie, c'est-à-dire de la tombe, je fus obligé de passer par un Pays que je ne connoissois point; & je vais vous dire, jeune homme, ce qu'étoit ce Pays. On le voit forcément sous deux aspects : au premier, le ciel paroît le couvrir avec une sérénité charmante; les astres s'arrêtent au-dessus de lui, pour le regarder avec une sorte d'amitié. Rien n'est si voluptueux que l'air qui l'embrasse; nuls vents rigoureux, nulles vapeurs funestes n'y prennent leur passage. Les Habitans les arrêtent autour de leur Pays avec mille barrières qui servent aussi à retenir chez eux une seule saison tempérée, molle, flatteuse, qui ne varie jamais. J'avois les oreilles encore pleines du bruit des autres contrées, lorsque j'arrivai; & ce fut pour moi comme une chûte que je fis dans ce calme, ce silence, cette paix du plaisir. Le peu de mouvement que je voyois aux hommes, aux animaux, se faisoit comme celui des poissons, dont on n'entend point la trace

dans

dans les ondes. Pas un ruiſſeau n'oſe murmurer ni courir ; les feuilles pendent immobiles aux arbres : tout dort dans cette contrée.

=Au ſecond aſpect, tout eſt uniforme, ſtérile, faſtidieux, triſte, engourdi; tout eſt mort. Les Habitans, à qui toutes leurs loix recommandent le repos & le plaiſir, ne jouiſſent ni du plaiſir ni du repos; ils ſont comme celui qui chercheroit des fleurs dans une prairie, & qui, à force de vouloir choiſir, les fouleroit toutes, ſans qu'il lui en reſtât une pour la cueillir. Ils ne jouiſſent non plus d'aucune œuvre de leurs mains ; d'aucune production de leur eſprit; de rien qu'ils ne doivent à autrui. Ils ont encore aſſez bonne mine, un viſage frais, de la grace dans les membres ; mais des ſens ſi délicats, que le bruiſſement de ſa ſoie qui les couvre offenſe leurs oreilles. Leur ſang n'a point de chaleur ni de fluidité ; tous leurs nerfs ſont détendus, & leur cœur nage comme un cadavre dans une eau gluante, dont il ne peut ſe dépêtrer. Ils ſont ſi froids, que l'Amour même éteindroit ſes feux

à les approcher de leur sein. Au lieu de bile, ils ont du lait; & la colère ne peut les remuer un peu sans leur faire du mal.

=Si les autres Peuples ont des membres pour les faire agir, celui-ci n'en a que pour les reposer. Si les autres Peuples ont des facultés qu'ils corroborent, celui-ci n'en a que pour les détruire. L'imagination de ces hommes est noyée dans les humeurs de leur tête; leur esprit est si détrempé par ces humeurs, que jamais il n'en peut jaillir une pensée chaude, grande & vigoureuse; leur mémoire est fermée, leur ame engloutie: le sentiment qu'ils ont de leur existence ne vaut pas celui qui nous reste de la nôtre dans le sommeil. Ils vivent pourtant, mais sans science, sans industrie, sans richesse, sans plaisirs, sans gloire, & oubliés du reste de la terre.

=Jeune homme, me dit l'Etranger, vous avez un père qui vous aime, & qui n'a jamais vu ce Pays; vous avez déjà un mérite qui vous rend digne de la leçon que je vous donne. De l'activité, c'est la vie, c'est la loi de l'Uni-

vers ; l'oiſiveté, c'eſt la mort : le chaos n'étoit que l'oiſiveté de la matière. Ce n'eſt pas pour rien que la Nature, à la naiſſance d'un homme, lui monte des reſſorts plus fermes, plus conſtans, & lui donne des eſprits plus libres, plus ſecs & mieux digérés qu'aux autres créatures ; c'eſt un don qui lui impoſe le devoir d'en uſer, & qui lui défend le repos & l'uniformité. Qu'eſt-ce que le printemps de ce Peuple hébêté ſans un été qui faſſe éclore les fleurs, ſans un automne qui ſecoue les fruits, ſans un hiver qui, par le feu de ſes glaces & de ſes frimats, répare l'épuiſement de leur terre?

=Que faites-vous ici, jeune homme? pourſuivoit-il; l'enfant qui demeure ſous le foyer paternel, voit rarement ſon père lui ſourire ; & la mère ſe meut avec plus de tendreſſe, quand elle voit ſon fils Guerrier revenir du milieu des périls. Le ruiſſeau qui dort dans ſon lit épaiſſit ſon onde, préſente une ſurface terne & brunie, rend une odeur de corruption, & charge ſes bords limoneux d'herbes foibles & fétides. Le fleuve qui vole, s'égare, ſe précipite de vallées

en vallées, de rochers en rochers, & qui briſe ſes ondes avec fracas ; ce fleuve fait de la pureté de ſa ſurface un miroir limpide : il ſe purge par ſon mouvement, & s'enrichit de nouvelles eaux par ſa courſe & ſes fatigues.

= Jeune homme, j'aime à voir briller la liqueur du raiſin ; j'en eſtime la ſaveur & les eſprits : mais je ſonge qu'il a fallu que le pied des ruſtres le foulât pour mériter mon eſtime. Il a fallu des coups de ciſeau pour faire du marbre un objet d'admiration. Le ſoc de la charrue qui travaille eſt brillant aux yeux ; la rouille de celui qui repoſe le conſume : le travail & l'honneur ſont nés mâles & jumeaux =.

Je n'ai jamais revu, pourſuivit le Maure, l'Etranger qui me parloit ainſi. Certaines leçons ne frappent que de la part des Maîtres qu'on aime ; celles du courage ont leur aſcendant dans toutes les bouches. Je me fis couvrir de fer par mon père, & j'allai joindre nos Généraux au-delà des montagnes d'Atlas.

J'avois toujours détourné ma trace du Pays de l'oiſiveté, dont la deſcription me demeuroit dans la mémoire :

je m'étois jetté dans tous les autres, où je voyois du mouvement & de l'ardeur. Si j'y vis moins de maux, j'y vis bien des vices. Je compris que la boule du monde rouloit entre vice & malheur; mais que vice & malheur étoient compris dans la seule oisiveté.

Je vous dirai, moins pour me relever que pour m'humilier par cette franchise, que je m'étois élevé tout près de la gloire de mon père, lorsqu'il fut question de marcher à la conquête de l'Espagne. Nous nous étions flattés que Mouza feroit choix de nos armes; il nous outragea par la préférence qui honora le borgne Tarif. Mon père alla sous les étendards de Moslema en Asie. Je demeurai bien déterminé à remonter notre destinée par mes exploits: je l'avois fait; je pouvois me flatter d'un peu de gloire, d'un peu d'expérience & de quelques vertus. J'avois tout; j'ai tout perdu en perdant mon cœur. Tendre & cruelle fille qui me l'as ravi, que ne jouissois-tu de ton larcin!

Si vous voulez avoir une idée de sa beauté, Guerrier, c'est un visage qu'on

ne peut regarder sans que la voix expire : ce qu'on peut louer, on l'oublie aisément, quand on a vu cette fille; ses traits sont imprimés dans la mémoire pour jamais. On ne peut la flatter que par des soupirs & un silence invincible. Je n'ai eu des yeux que pour la voir, & je ne voulois en avoir que pour recommencer à la regarder. Il m'est arrivé souvent de penser que mes yeux n'étoient pas dignes de reposer sur son visage : & aujourd'hui que j'oublie, que je lui pardonne son ingratitude, son visage est-là présent devant ma pensée; & je ne me souviens de ses tendres charmes que pour aimer son cœur naïf, son ame innocente, toute la pureté des Anges, dont elle est le modèle plutôt que l'image. Il est possible d'avoir vu quelque chose de plus beau; mais on n'a rien vu de si charmant.

Elle avoit un frère, une mère, une amie, qui étoit la noble épouse de son frère : le sort des armes les soumit à ma générosité. Je l'exerçai toute entière, & sans aucun mérite que je puisse prétendre. On m'avoit demandé la vie du

frère : toute la famille devoit périr ; je les sauvai : j'étois encore vertueux. Non, Guerrier, non, je ne l'étois plus ; l'idée de les sauver & d'être honnête, ne me vint qu'après avoir arrêté ma vue sur la fille dont je vous parle. Je commençai, comme tous les méchans, par me sentir honnête, pour cesser de l'être. J'accordai le salut de ces infortunés, non pas à la voix de l'humanité, mais au premier regard de l'Amour.

Amour, Amour, précieux flambeau qui allumois toutes les vertus, qui donnois des règles de justice au caractère passionné, de la force au foible, de la discrétion à l'étourdi, de la réserve à l'intempérant, de l'honneur au lâche, de l'esprit à l'imbécille ! Amour, tu n'es un vice que parce qu'il n'y a plus de vertus.

O Guerrier, je ne vous connois pas, & vous ne connoissez pas celle que j'aime ; c'est un plaisir pour moi que de vous parler d'elle, c'est-à-dire, des premiers momens de notre douce familiarité : de la suite, je ne puis m'en souvenir sans tourment. Hélas ! l'image de l'Amour est celle d'une belle aurore, sui-

vie d'un midi brûlant, dont le terme eſt un orage terrible.

La première fois que je vis ma Beauté, je pus dire que l'homme étoit deſtiné à ramper toute ſa vie aux pieds de la femme, comme enfant, comme homme, comme vieillard : comme enfant, il lui emprunte de la force ; comme homme, il la lui cède ; comme vieillard, il la remprunte.

Rien de ſi modeſte au monde, de ſi touchant, de ſi victorieux que ma belle Chrétienne. Qu'on ne me parle point de ces femmes qui ont des graces à déployer devant tout le monde ; des graces artificieuſes, qui ſe préſentent, qui invitent, qui cherchent une bataille, pour dire qu'on les a vaincues ! Les Graces ſont modeſtes & réſervées, comme ma belle Chrétienne : les Graces ſont Vierges, & non pas Courtiſanes.

Quel plaiſir ce fut pour moi de rechercher l'amitié du frère, l'eſtime de ſon épouſe, & de me ſoumettre vis-à-vis de la mère à tous les ſoins, tous les empreſſemens, toutes les careſſes d'un fils ! Prudence eſt plus forte que puiſſance. Ce frère n'avoit ni appuis ni reſſources ; mais c'étoit un homme. Il avoit lu beau-

coup d'Ecrits des Sages, voyagé dans beaucoup de Pays, enduré beaucoup de travaux, & manié beaucoup d'affaires : ſans ces quatre choſes, un homme eſt ſans capacité. Il étoit fidèle à ſa Loi véridique, patient & courageux : ſans ces quatre choſes, un homme eſt ſans vertus. L'habillement qu'il portoit étoit ſimple; les paroles qu'il prononçoit, ſérieuſes & ſimples; les amis qu'il avoit, honnêtes & ſimples; les actions qu'il faiſoit belles & ſimples: ſans ces quatre choſes, un homme n'eſt qu'une girouette, ſans ſigne conſtant & certain qui le faſſe reconnoître. Plus il avoit de mérite, plus je le craignis. Plus on craint, plus on trompe; je trompai ce noble Chrétien, comme un vil enfant trompe ſon Maître.

Je ne l'euſſe pas fait, ſi j'euſſe été malheureux dans mon amour; mon malheur m'eût affermi dans ma vertu. Mais il y avoit long-temps que les regards de la Chrétienne répondoient aux miens; que je l'embelliſſois en la regardant; que j'étouffois ſa voix en lui parlant; que je la faiſois fuir en la recherchant; & que je la faiſois pleurer en ſoupirant devant elle.

J'éloignai le frère, sous un prétexte digne de sa grande ame : armes, chevaux, trésors & recommandations, je prodiguai tout au moment de son départ, comme je l'avois fait durant son séjour. Il reçut tout avec une bonne foi plus noble que ma bienfaisance; je rougis de mes motifs. Je ne commençai qu'alors à examiner mon état; je me vis battu par la verge de l'Amour, faute d'avoir eu l'adresse de le fuir. Je me vis comme les malheureux du Pays d'oisiveté, anéanti dans une coupable léthargie. J'essayai de secouer cette poussière; mais je ne fis des efforts que pour sentir mon impuissance, à-peu-près comme un homme qui s'est endormi, & qui se trouve lié à son réveil. Je me repentis; mais en Amour, on se repent mille fois, & autant de fois on se repent de s'être repenti.

Je ne me sentis pas la force de relever seulement mes yeux vers mes armes suspendues. Les affaires m'importunoient : mon ambition étoit morte dans mon cœur; les plaisirs même étoient une peine pour moi. Tous mes membres étoient chargés de je ne sais quel poids; mes pieds étoient de laine, ma tête sté-

rile, & mon cœur brûlant. Je nageois dans un océan d'idées amoureuſes, qui revenoient toujours ſur un ſeul objet, dont la chaſteté me déſeſpéroit. Combien de fois je le profanai par mes deſirs, avant que je le rencontraſſe au coin le plus reculé de mes vergers, près d'une fontaine dont le murmure étoit propre à étouffer les murmures amoureux, dont les ombrages repouſſoient les regards curieux, dont la molle verdure invitoit à tromper la curioſité !

Voici ce qu'elle chantoit au bord de la fontaine :

« Ingrat tourtereau, tu t'envoles, & » tu laiſſes ta tendre maîtreſſe, dans la » ſolitude, ſe plaindre. Tu reviendras » en roucoulant, elle te recevra en gé- » miſſant : toi brûlé d'amour, elle mou- » rante de tendreſſe. Heureuſe tourte- » relle ! tourtereau plus heureux !

» Le même rameau ſera témoin des » plaintes de la tourterelle & de ſes plai- » ſirs ; il lui eſt permis de ſe plaindre, » permis d'être heureuſe. Ce même ra- » meau, qui fut ſon lit de douleur, eſt » le lit de ſes amours. Que la foudre » épargne ce rameau ſacré !

» Oiseaux sensibles, j'écoute vos » plaintes une à une, & je m'attendris; » j'écoute vos baisers mille à mille, & » je vous envie. Amour, n'est-ce pas » une injure pour nous, que de simples » oiseaux méritent ainsi toutes tes bon- » tés?

» La tourterelle a conduit son amant » dans la solitude; elle a fait son nid » dans la solitude; son amant l'y vient » trouver, & vit avec elle dans la soli- » tude: & moi, solitaire, je viens lui » dérober le silence qu'elle demande pour » ses plaintes & pour ses plaisirs ».

Je parus alors, & je ne vis aucun signe d'effroi sur son visage; mais la paix de l'innocence, le sourire, peut-être, de l'amour, & des regards enchanteurs. Ah! Beautés, Beautés, si vous ignorez le Vice, vous ne connoissez pas la Vertu!

Bientôt ses mains, plus blanches & plus odorantes que les lys, furent serrées dans les miennes, & rougies de mes baisers. Une de mes mains, plus hardie, alla soulever ses cheveux & toucher à son col; je la vis tressaillir: mille tendres paroles se précipitoient de mes lèvres enflammées: ses réponses ne

s'exhaloient que comme de légers souffles d'entre les perles de sa belle bouche; & alors, au milieu des roses que je voyois, j'allai ravir un baiser, qui fut sans épines, mais non pas sans vertu. Mes veines s'enflammèrent; mes yeux étoient chargés de feux, mes esprits perdus, & mes bras plus forts que l'acier, pour la serrer contre mon sein.= Vous m'aimez? lui dis-je. = Qui n'aimeroit, me répondit-elle avec un incroyable charme, qui n'aimeroit un homme vertueux, sensible, & un bienfaiteur, qui, sans nous connoître, nous a comblés de ses bienfaits = ?

Je vous avoue, Guerrier, que je me sentis comme foudroyé par cette réponse; je la laissai avec une vive horreur de moi-même.=Ah! lui dis-je, de quoi n'acheterois-je pas cette innocence qui repose dans ton cœur? Céleste créature, c'est vous qui m'apprenez qu'on peut, au comble de la misère, avoir encore un plaisir, celui de faire des heureux. Puissiez-vous me rendre en douceurs, ce que vous me coûtez d'amertume = !

En lui disant ces mots, je m'éloignois; j'étois séparé d'elle, de quelques pas:

elle se glissa sur l'herbe, & vint me prendre une main qu'elle pressa dans ses mains virginales, & me demander si j'avois des chagrins.

A celui qui s'arme & se met en garde, l'Amour ne sait que sourire de pitié. On ne peut le fuir qu'avec des aîles de cire, qui se fondent bientôt; &, par le soin de me glacer contre la belle Chrétienne, je ne gagnai que ce que gagne la neige à s'exposer au soleil du midi. = Oui, lui répondis-je, de grands chagrins. = Que vos amis ne peuvent consoler? poursuivit-elle. = Non: hélas! = Moi, simple fille, j'ai des chagrins aussi; mais que mes amis consolent, quand je puis les regarder =. Et alors, elle me regardoit.

Chaque parole qu'articuloit sa voix adorée, m'humilioit, me confondoit, bien loin de m'encourager. A mon tour, je lui serrai les mains avec violence, &, en détournant mes yeux, je me rapprochai d'elle: le grand Allah m'eût inspiré, que je n'eusse su que lui dire. Elle rompit notre silence, en me disant: = Nous vous sommes à charge: vous avez déjà renvoyé mon frère; & vous êtes si

généreux, que vous craignez d'avertir vos Captifs que vous allez mettre un terme à vos bienfaits. Que notre Dieu & le vôtre vous en récompensent!

= C'est le même, lui dis-je =, & toujours sans la regarder. = Plût à Dieu, dit-elle, qu'une même Loi réunît le bienfaiteur & les obligés! = Cette Loi, répondis-je, vous seroit fatale; car elle me donneroit une liberté qui vous offenseroit: oui, Vierge divine, ce que j'aurois à vous dire vous offenseroit. = Allez, me répliqua-t-elle, je crois votre langue aussi pure que mes oreilles; parlez; vous serez plutôt las de parler, que je ne serai offensée =. Dites-moi, Guerrier, ce que vous auriez fait?

Moi, je répondis: = Ce que je vous demanderois, en premier lieu, chaste Chrétienne, c'est si vous connoissez ce qu'on appelle Amour? = Si c'est, me dit-elle, un sentiment qui ne connoît qu'une loi dans l'Univers, & qui rend une fille bien malheureuse, je le connois =.

Je vous ai dit, Guerrier, que rien n'étoit si naïf que cette Chrétienne; point d'adresse, point d'art que son seul

ſentiment. Sa raiſon n'étoit point, comme celle des autres femmes, réglée par l'expérience; ſa raiſon étoit moins sûre, mais ſon ſentiment plus vrai, ſa vertu plus parfaite, & ſon art plus charmant.

Je repliai mes bras autour de l'Innocente; &, dans un mouvement inexprimable, je lui dis que je voulois connoître l'objet de cet amour; & l'artificieuſe créature, en me ſouriant avec un million de graces, me répondit: = Vous le reconnoîtrez peut-être, ſi vous allez regarder dans la fontaine =. Encore une fois, dites-moi, Guerrier, ce que vous auriez fait?

Il eſt ſans-doute une Loi fatale écrite dans les Cieux, & plus forte que nos loix, que nos préceptes, que nos vertus. Il eſt des mortels dévoués que nul frein ne gouverne, & que leur réſolution même porte vainement vers l'honneur. Maximes mondaines, qui rejettez l'opprobre ſur le ſexe le plus foible, vous n'êtes rien pour moi: c'eſt moi, Guerrier, pardonnez-moi pourtant, mais c'eſt moi qu'un excès d'amour a déshonoré, irréparablement déshonoré. Ah! mes plaiſirs, mes plaiſirs, vous avez eu le ſort

des tendres oiseaux que le serpent vient assassiner dans leur nid!

= Ah! sache le Ciel, s'écrioit-elle; sache le Ciel, & jamais autre, que je me suis fiée, comme crédule & innocente, aux larmes du crocodile, à l'air du tigre caressant, au repos du renard; sache le Ciel que je suis trahie, & que je ne puis y remédier =! Et comme je lui parlois de mon bonheur: = Votre bonheur, de mes larmes, ingrat! me dit-elle; votre bonheur, du regret éternel & de l'opprobre de ce que vous aimez! votre bonheur, de me perdre, & de me laisser au fond du cœur une insupportable haine pour moi! Oui, Maure, je t'aimois; Maure, je t'aimois: tu m'as privée du charme de mon amour, & tu t'es dérobé tous tes plaisirs. Vas, cruel, tu n'as embrassé qu'une image; tu as labouré sur la mer, & semé dans les sables. Comme tu as semé, tu recueilleras, barbare; honte, chagrins & misère éternelle dans ton amour =.

Je ne doutai pas un moment que je ne parvinsse à l'appaiser. Les soins que j'employai dans cette intention, elle les reçut d'abord avec des frémissemens de

tout son corps ; ensuite avec une sorte d'indifférence ; ensuite avec bonté ; ensuite elle disparut : & c'est son frère qui me l'a ravie avec toute sa famille. Vous jugez de ce qu'il m'en coûte, après l'habitude de vivre près d'elle, & dans une familiarité tendre qui ne me permettoit pas de m'éloigner d'elle un seul moment.

Hélas ! qui sait aimer, sait pénétrer de l'œil au travers des distances ; on a des yeux, une ame qui va s'unir à l'objet aimé ; on le contemple sans cesse ; on le voit tendre & fidèle, selon ses vœux. Oui, malgré la colère, malgré la trahison de cette Chrétienne que j'adore, c'est mon plaisir que de m'opiniâtrer dans l'idée qu'elle m'aime encore. Il est des choses qui peuvent séparer les Amans, mais non pas désunir leurs cœurs.

Et maintenant, je reviens dans ces montagnes, pour y chercher sa trace, pour respirer du moins un air qu'elle ait parfumé de son haleine. Je sais qu'elle m'aime, & qu'elle me mépriſe ; je sais qu'elle vient le jour & la nuit, dans ces vallées paisibles, interrompre les animaux

qui paissent, & gémir de son malheur. Elle oublie que je suis le plus malheureux, & ne songe point que le charbon revit avec plus d'éclat, soufflé par des vents impurs; qu'il a fallu un Tarquin pour immortaliser une Lucrèce, & que le plus bel Amour est celui qui subsiste après la Vertu.

Voilà, Guerrier, la cause de ma foiblesse dans les armes. Un taureau méprise l'usage de sa corne, à moins que ce ne soit contre ses rivaux. Je ne me soucie plus de gloire, de rien, sans la Beauté que je cherche; & mes plaintes sont pour elles bien plutôt que pour ma liberté.

Théodebalde reprit la parole. = Maure, dit-il, vous pouvez choisir votre chemin dans ces montagnes. J'aurois peu de gloire de ma conquête, puisque vous m'apprenez que je ne la dois qu'au sort qui vous persécute. Allez, souffrez, aimez; & si jamais vous faites votre paix avec votre Maîtresse, souvenez-vous de moi & de mon histoire, que je vais vous raconter en deux mots.

La veille que je quittai ma maison, ma Patrie & mes amours, pour venir cher-

cher l'honneur ou la mort, il y avoit une fille, peut-être moins belle que la vôtre, mais plus belle que toutes les autres enſemble, qui s'attachoit à ma poitrine guerrière avec des larmes & des ſoupirs, & de tendres diſcours.=Allez, Amant, me dit-elle; laiſſez-moi baigner mon lit de mes larmes: armez-vous. Si l'honneur eſt de trop pour une Maîtreſſe, une Maîtreſſe eſt de trop pour un Guerrier; ſi c'eſt une ingratitude que de m'abandonner, c'eſt une lâcheté que de ne le pas faire: avec la lâcheté, un Guerrier a tous les vices; avec le courage ſeul, il n'en a point. Je ne puis avoir de plaiſir à vous attendrir qui ne ſoit ſuivi du regret de l'avoir fait. Allez vous battre comme Brave; & du reſte, comportez-vous comme Amant=.

Et moi, je lui répondis:= Ma très-bien aimée, j'ai trouvé moyen d'accorder l'Honneur & l'Amour; le corps s'en ira vers les Païens, & deviendra ce qu'il pourra: le cœur, je vous le laiſſe; tout homme qui fuit l'Honneur pour l'Amour, n'eſt pas digne d'une femme; & toute femme qui préfere l'Amour de ſon Amant à ſa gloire, n'eſt pas digne

de lui. Allez, Maure, l'Amour ne vaut pas ce qu'on le prise, puisqu'il vous a perdu; ou vous ne valez pas ce que vous avez dit, si vous ne vous retrouvez pas=.

L'affligé Sarrasin voulut témoigner sa reconnoissance. = Allez, poursuivit Théodebalde : tout le prix que je vous demande de ma victoire, c'est de me retrouver à la première bataille, & de me vaincre : alors je me souviendrai que ma leçon vous aura vaincu =.

Le Maure choisit sa route dans les plaines qui descendoient vers la mer, du côté de Gijon : le François, avec ses Braves, suivit la file des montagnes, & il s'instruisit bientôt de la retraite de Pelage, & du chemin de Cavadongue. Il avoit fait reposer sa troupe dans un bois; il veilloit en bon Capitaine, lorsqu'il entendit des voix de femmes, qui veilloient comme lui.

L'une disoit : = Pourquoi ces soupirs & ces plaintes éternelles, ma sœur =? Et l'autre répondoit : = Parce que les plaies refroidies sont plus douloureuses. =Oh bien, ma sœur, ajoutoit la première, il est inoui qu'ayant partagé les

mêmes plaisirs & les mêmes chagrins, j'ignore encore la source de tant de larmes que vous versez =. L'autre répondoit : = Hélas ! ma sœur, un affront est tel, qu'on le double si on le révèle, ou si on cherche à le venger =. Et la première dit encore : = Est-il donc vrai, ma chère Ormizende, que vous ayiez quelqu'outrage à dévorer, tandis que vous avez un frère qui se nomme Pelage = ? Et la seconde répondit : = Je ne vous dis pas, ma sœur, que je sois offensée, mais que je suis malheureuse ; je ne confie qu'aux airs le sujet de mes plaintes, afin que les airs l'emportent. = Eh bien, ma sœur, je saurai votre histoire. = Eh bien, ma sœur, la voici =.

Il y avoit une fontaine, qui s'arrondissoit paisiblement, innocemment, au milieu des herbes vives, dans un endroit solitaire, & sous un ombrage protecteur. Pauvre fontaine !

Elle fut chassée du milieu des herbes vives & de sa solitude ; elle prit son cours parmi des lieux inconnus & des rochers, sans guide pour la conduire. Pauvre fontaine !

Elle s'en alloit, encore pure & fraîche,

paisiblement, innocemment, lorsqu'elle arriva dans un lieu où elle n'eut que la ressource de se précipiter du haut des rochers. Pauvre fontaine !

Un myrte, bien tendre & compatissant, se présenta au-dessous des rochers pour la recevoir dans sa chûte ; & il lui fit mille caresses, pour l'obliger à demeurer autour de ses racines. Pauvre myrte ! pauvre fontaine !

La fontaine, comme un serpent, se glissa au travers de ses racines, & lui échappa pour courir dans les vallées & les montagnes. Pauvre myrte ! pauvre fontaine !

Le myrte est demeuré dupe de son bienfait, s'attristant, regrettant l'ingrate ; & la fontaine s'en est allée, pour ne plus revenir vers lui. Pauvre myrte ! pauvre fontaine !

Mais auparavant elle étoit pure, fraîche, innocente ; & maintenant elle ne court qu'en murmurant de douleur de ce que les agneaux, qui pouvoient la boire limpide, ne la boivent plus que comme une fange épaisse & jaunie par l'orage. Hélas ! hélas ! pauvre fontaine !

Et, de bien loin, elle adreſſe la parole au myrte, & lui dit: = J'ai perdu ma beauté qu'on aimoit; on ne vient plus ſe mirer dans mon cryſtal: ma couleur eſt ternie dans le chagrin; mais tu peux m'embellir encore, en venant t'y mirer toi-même. Hélas! hélas! pauvre myrte! pauvre fontaine!

= Ma ſœur, pourſuivit-elle, n'entendez-vous pas des voix de Mécréants qui s'avancent vers nous = !

Gaudioſe étoit une femme qu'on auroit plutôt ſurpriſe ſans vêtement que ſans poignard; elle s'étoit laiſſé conduire avec Ormizende au gré des Maures qui les avoient enlevées. Au moment du repos de ces raviſſeurs fugitifs, elle avoit ſi bien amuſé celui qui veilloit à leur garde, qu'elle trouva moyen de l'endormir d'un coup de poignard, & de reprendre ſa liberté. Mais cette même troupe de Maures avoit appris de quelle importance étoit leur priſe, & ils revenoient à la pourſuite des deux Belles qu'ils ne ſuppoſoient pas capables de fuir avec le courage & l'adreſſe des hommes. C'étoient leurs voix qu'Ormizende venoit d'entendre; c'étoit auſſi la voix du

du brave Théodebalde, qui réveilloit ſon monde, & qui vint ſe mettre en face des Payens, comme le lièvre qui ſaute de l'endroit où on ne s'attend pas à le trouver.

La bataille commence, s'échauffe & ſe diſperſe; les François, qui ſe battent pour des femmes, tranchent, percent & renverſent avec des coups d'enragés. Les Maures, qui ne s'étoient pas encore battus contre des François, ne ſavent qu'en penſer; &, en attendant, ils ſe laiſſent trancher, percer & renverſer, d'autres dépouiller de leurs armes, & d'autres lier aux arbres : mais non pas tous; car il en reſta de plus aviſés, qui profitèrent du moment de la diſperſion de la bataille pour revenir ſur les deux femmes. Gaudioſe, en digne épouſe d'un Héros, avoit les pieds auſſi prompts que la main : elle ſe ſauva. Ormizende, en digne amoureuſe, n'avoit pas plus de force dans les pieds que dans l'eſprit : elle s'égara. Gaudioſe rejoignit Théodebalde; perſonne ne rejoignit Ormizende, qui s'en alla de bois en bois, le long des vallées, parmi les

rochers, ſans ſavoir où elle étoit, où elle alloit, ce qu'elle mangeroit, ce qu'elle deviendroit, & ſans qu'elle ſe ſouciât d'autre choſe que de ſon triſte amour.

Les François, guidés par Gaudioſe, s'en vinrent d'abord à Cangas avec leurs Captifs; de-là ils marchèrent du côté de Cavadongue, où le bruit de leurs armes les annonça. Dès qu'ils entrèrent dans le Val mémorable, ils crièrent: =Pelage! vive Pelage! Chriſtianiſme & liberté =! Pelage deſcendit de ſon nid d'aigle, & ſe porta ſur la petite prairie. Les Héros, dit-on, ſe ſentent au premier coup-d'œil. Le François & le Cantabre ſe firent un accueil noble, bref & guerrier; ils unirent leurs mains; & leur amitié fut décidée pour toute la vie (1).

(1) Quoique nous traduiſions littéralement, nous ne nous faiſons pas un ſcrupule de retrancher ici quelques pages qui ont trait à l'entrevue de Henri IV, Roi de Caſtille, & de Louis XI, Roi de France, qui choqua les Eſpagnols par ſon accoutrement meſquin, ſon vieux chapeau

= Au moment, dit Théodebalde, où j'appris votre fuite du milieu des Arabes, il me fallut néceſſairement penſer que cette fuite n'étoit pas celle de la peur, & que vous alliez avoir beſoin de braves gens: voilà pourquoi je vous amène mes amis; j'aurois voulu qu'ils priſſent exemple de votre premier coup d'épée =. Pelage lui coupa la parole,

& ſa Vierge de plomb. Au reſte, ce Cavalier François n'eſt point un perſonnage d'invention; il eſt fameux dans les vieux temps héroïques de l'Eſpagne: les Chroniques l'appellent Théodebalde; les *Romances* lui donnent le nom de Monteſinos: mais on ne place ſon arrivée que vers la fin du règne de Pelage, qu'il vint en effet ſecourir.

Le ſujet de la Pièce de Lopez de Vega, intitulée: *El Caſamiento en la micerte*, eſt la noble folie du Chevalier Bernardo del Carpio, qui, après la bataille de Roncevaux, maria ſa mère, qu'on avoit fait Religieuſe, avec ſon père qu'on venoit d'égorger. C'eſt dans cette Pièce que ſont raſſemblés preſque tous les Héros François qui

& lui répondit : = Puiſque nous avons à nous eſtimer, Guerrier, nous n'avons point de louanges à nous donner; tâchons de bien faire. = Vous voyez, dit Gaudioſe, en préſentant les Captifs = ! Et alors Pelage ſourit à Théodebalde. = Mon noble ami, dit-il, ceci n'eſt pas bien réfléchi; que voulez-vous faire de ces Payens? nous n'avons pas aſſez de racines pour notre nourriture, ni de place pour repoſer nos membres. François, vous êtes venus protéger un ſort bien dur. = Auſſi, dit Théodebalde, ne ſommes-nous pas venus, couverts de

paſsèrent les Pyrénées, Roland, Renaud, Olivier, Dudon, Godefroy, Guarin, Guayferos & ſa Meliſendre, Durandart & ſa Belerme, & Monteſinos qui la lui prit, & dont le nom devint ſi célèbre, que Cervantes l'a jugé digne de figurer dans ſon Don Quichotte. L'examen de tant de récits romaneſques ſeroit fort utile à l'Hiſtoire, s'il étoit fait avec la ſagacité & la Philoſophie qu'a fait paroître l'Auteur de l'Hiſtoire de Charlemagne, dans ſon dernier Volume.

rubans, chercher des fêtes. Mon avis, à l'égard de ces Captifs, poursuivit-il, est que nous les attachions aux arbres, pour en border la route de ceux qui viendront. = Soit, dit Pelage, quoiqu'à vous dire ma pensée, cinquante hommes de plus dans une armée de cent mille qu'on attend, n'eussent pas fait une augmentation qui nous eût été fatale en les renvoyant : mais le bon accord est la première source des succès ; & d'ailleurs, la générosité ne convient bien qu'à la puissance : le foible doit être sans quartier =.

Alors, les misérables Maures furent conduits au bout de la vallée, & pendus à des arbres par des liens déchirés dans les toiles de leurs turbans ; des arbres furent dépouillés de leurs rameaux, pour en former des abris aux François ; les François visitèrent les Braves de la grotte : & alors ce millier de Braves, dont les esprits s'élevoient jusqu'au firmament, se laissa, pendant une minute, frapper le cœur d'un sentiment jaloux, comme si leur Chef ne les eût pas cru bons pour tenir pied contre toute la Morisanaille ; comme si ces François

eussent été des gourmands, qui venoient leur manger une part de l'honneur.

Cependant tous les feux qui peuvent composer le plus épouvantable tonnerre, se rassemblent aux environs de Cangas; les ordres d'Alkhaman font arriver des troupes de la part de tous les Gouverneurs voisins : il semble que ce soit un Géant qui ramasse toutes ses forces pour écraser une fourmi. Les Arabes de Gijon viennent à leur tour, mais sans Chef; leur malheureux Mounouz étoit encore perdu dans les montagnes, perdu d'amour.

Alkhaman a fait reconnoître toutes les hauteurs & les passages; il est bon Capitaine, & ne veut point aller en lieu d'où il soit obligé de revenir en fuyant. Il ne suppose pas que Pelage soit un insensé, & il croit que ce hardi Chrétien n'entreprend rien sans être soutenu d'une armée. Après avoir balancé les forces de la sienne contre l'avantage des lieux que Pelage lui a dérobés, contre l'avantage d'un premier moment d'effervescence, & des motifs qui déterminent la valeur, il ne veut rien exposer au hasard des événemens; il fait venir

Opas & Torrizo, ces deux traîtres Evêques, dont l'esprit d'adresse a déjà perdu l'Espagne : il les envoie avec la commission de tenter l'obéissance des Rebelles, ou de lui rapporter des nouvelles sûres de leur situation ; & comme il est d'un homme sage d'éclairer même les démarches des traîtres qu'il emploie, il les fait accompagner par deux ou trois de ses plus considérables Officiers.

Tandis qu'ils viennent pour faire des propositions qui doivent couvrir nos Braves de gloire, concilier tous les intérêts, & étouffer toutes les semences de guerre, Pelage & Théodebalde s'occupoient à des opérations secrètes, mais grandes & merveilleuses ; & au milieu de leurs travaux héroïques, ils ne perdoient point les sentimens vulgaires de leur humanité. C'étoit en remuant leur serpe ou leur bèche, qu'ils s'entretenoient des objets les plus chers à leur cœur.

=Nulle femme, disoit Théodebalde, n'est plus aimable dans la vieillesse que votre mère Dona Luz. = Oui, disoit Pelage, le charme des vieilles femmes

eſt une tendre & joyeuſe vertu; mais ma mère a des momens de triſteſſe. = Que les grands cœurs ſont heureux, diſoit Théodebalde, lorſqu'ils trouvent un grand cœur dans la compagne de leur vie! on a raiſon de dire : Placez bien votre amour, & je réponds de votre deſtinée. = Oui, diſoit Pelage, ma penſée eſt que toute femme eſt née pour les extrêmes, bonne ou mauvaiſe. Ma Gaudioſe eſt une bonne femme, dure, fière, entière; aſſez belle pour n'avoir rien à deſirer; aſſez jeune pour ſervir long-temps; aſſez vertueuſe pour n'avoir rien à garder; aſſez magnanime pour m'honorer. = Que mon noble ami me pardonne, diſoit Théodebalde; je voudrois qu'il m'expliquât ſon inſenſibilité pour une ſœur infortunée. = Elle ne l'eſt point, dit Pelage. = Il me ſemble pourtant que rien n'eſt ſi malheureux qu'une victime comme elle, qui traîne dans ſon cœur le couteau dont elle fut percée. = Vous avez appris? dit Pelage. = Oh! mon Héros, je te dis oui: & c'eſt ſans vouloir porter la moindre peine dans ton cœur; de tes injures j'en fais les miennes. = Je ne ſuis point injurié.

= Eh bien, Pelage, si son malheur n'a point chargé votre cœur d'une injure, d'où vient s'est-il resserré pour elle? = Je ne cesse pas de l'aimer; il est vrai seulement que je ne veille plus sur elle. = L'infortunée! elle va donc consumer sa touchante jeunesse dans cet état de douleur & d'abandon d'elle-même? = Elle n'est point infortunée, ajouta Pelage; après avoir perdu ce que peut perdre une fille, son plus grand bonheur est de perdre l'esprit ....

= Hélas! hélas! pauvre Ormizende! (elle le disoit elle-même le jour & la nuit au milieu des lieux déserts); mes proches m'ont pris en haine: ah! mes amis me mépriſent, & je vais vieillir, percée des railleries de mes ennemis. Je répands mes larmes dans les chemins; je m'épuise à force de gémir; mon œil est obscurci de douleur, & mes veines sont encore remplies d'illusions charmantes. Je ne sais plus former mes pas, plus former de paroles, plus dormir, plus occuper une aiguille; je ne sais plus qu'aimer.

= Ah! fleurette! fleurette, tu vas briller jusqu'à ta vieilleſſe! dans ta vieil-

leſſe tu répandras encore une odeur pure, & tu mourras ſans avoir été cueillie. Ah! que ne ſuis-je la fleurette que jamais la main de l'homme n'a ſouillée!

= Mon viſage eſt triſte, défiguré : les paſſans liſent le ſujet de ma douleur ſur mon front. Je ne ſuis point comme celles qui peuvent enſevelir leur honte dans leur cœur : la mienne eſt ſur mon viſage, & mon cœur eſt pur.

= C'eſt en vain que je veux élever mon ame vers le Dieu de mes proches ; réchauffer mon cœur au ſouvenir de mes proches & de mes amis. Qu'eſt-ce donc qu'un amour qui nous endurcit à l'égard de tout ce qui nous étoit cher dès l'enfance ? L'ennemi a tendu un piége, où il attire mon cœur & mon ame : il m'a humiliée ſur la terre, il me force d'errer ſur la terre, & moi je lui pardonne. Que le Ciel confonde ſes deſſeins ! moi, je n'ai pas la force de m'y ſouſtraire =.

Voilà comme Ormizende perdoit ſes plaintes, & fuyoit le cruel Arabe qu'elle aimoit ; & voici comme ce tendre Arabe retrouva les pas de la cruelle Chrétienne qu'il idolâtroit. Mounouz entendit, juſques dans les ſolitudes qu'il parcouroit,

le fracas des préparatifs guerriers; il se souvint que la dernière parole de Théodebalde l'engageoit à rejoindre ce généreux ennemi. L'honneur n'étoit pas encore mort : un dernier levain fermenta dans le cœur du Maure, & le ramena du côté de Cangas. Ormizende revenoit aussi du même côté, avec la pensée de retrouver sa famille. Apparemment qu'une fille amoureuse est moins ardente avec cette pensée qu'avec une autre : Ormizende s'endormit. Le bocage où elle dormoit étoit sombre & retiré; elle avoit choisi par précaution les feuillages les moins élevés sur la terre, pour se glisser dessous : mais toutes les précautions sont vaines contre la destinée des femmes.

Mounouz marchoit du côté de l'honneur avec aussi peu d'impatience qu'Ormizende du côté de sa famille. Il aimoit aussi les bocages sombres & retirés : il avança précisément sur la trace de la Chrétienne. = Hélas ! Prophète, s'écria-t-il, quelle est cette Nymphe dont le visage est si bien voilé, si ce n'est elle, si ce n'est ma chère Ormizende = ! Un Amant, séparé de sa Maîtresse, croit

la revoir dans l'ombre de toutes les autres femmes ; & c'eſt une illuſion chère dont il jouit juſqu'à ce qu'il reconnoiſſe triſtement la vérité : mais quand c'eſt elle, rien ne peut la déguiſer à ſes yeux ; eût-elle changé de corps & de viſage, il reconnoîtroit encore l'inexplicable aimant auquel il a lié ſon cœur.

Gloire, travaux, triſteſſe, adieu, fuyez de ſa penſée ; il n'eſt point de mortel ſi fortuné que Mounouz, ni de ſi reſpectueux. Il n'oſa troubler le ſommeil de la ſeule Divinité qu'il reconnoiſſoit au monde ; ou bien il n'oſa ſe dérober le plaiſir de la regarder dormir : au moins il ſe repoſa ſur les fougères, à côté d'elle, ſi paiſiblement, qu'il n'effleuroit pas l'air de ſon haleine, & ſi troublé, qu'il ne retenoit qu'avec effort ſon cœur dans ſon ſein.

=O Ciel ! ô Dieu ! mon frère ! ſecourez moi =. Ce fut le premier cri d'Ormizende à ſon réveil. Percé juſqu'au fond des entrailles par cette voix ſi chère & par le regard de ces yeux charmans qui s'ouvrirent, le Maure ne retrouva pas ſa voix pour répondre ; il ne retrouva que ſes mains pour arrêter ſon beau tré-

ſor, & pour le lier d'une force qu'il étoit impoſſible de vaincre. = Qui me l'auroit dit, barbare, que je rougirois encore une fois devant toi? Que veux-tu? que cherches-tu dans cet enfer où tu m'as fait ſauter toute vivante? Qu'eſpères-tu? que ne vas-tu attaquer mon frère? Ce n'eſt pas une femme, lui, & tu n'aimes à eſſayer ta force que contre de malheureuſes créatures. Ah! malheureux Mounouz, dites-moi ſi vous êtes inſenſé?

=Oui, Chrétienne, répondit le Maure avec des larmes dans les yeux; oui, Fée, Ange puiſſant, Divinité cruelle, oui, je ſuis inſenſé: il faut bien que je le ſois d'aimer plus que ma vie, plus que mon honneur, une femme ingrate, qui met tous ſes ſoins à me haïr. Ah! trop chère! = C'eſt moi que vous devez haïr, lui répondit Ormizende avec affliction; vous ſavez bien que j'ai perdu tout ce qui pouvoit me faire aimer: je ne ſuis plus digne du dernier homme qui vive =.

Le Maure ſe dépêcha de lui fermer les lèvres de ſa main, en répétant pluſieurs fois: = Que dit-elle? que dit-

elle = ? Hélas ! reprit Ormizende, je vous rappelle votre barbarie, pour vous émouvoir, pour vous engager à m'épargner. Dites-moi, Maure, vous repentez-vous de cette horrible faute ? = Une faute de moi contre vous ! au bout de l'éternité, chère Ormizende, je ferois encore à commettre la première. = L'endurci ! pourſuivit Ormizende ; l'endurci Payen ne veut pas que je lui pardonne. Eh bien, non, ce n'eſt pas une faute que de m'avoir chaſſée du rang des créatures : mais n'en eſt-ce pas une, ingrat, que d'avoir violé notre pure & chaſte familiarité ; que d'avoir élevé entre nous tant de montagnes qui nous ſéparent pour jamais ? = Qu'ai-je donc fait qui ne me fût inſpiré par le plus pur ſentiment qu'on connoiſſe dans les Cieux ? S'il eſt un crime ſur la terre, dites, Ormizende, comment voulez-vous me châtier ?

= Ah ! répondit elle, le voilà donc cet empoiſonné langage de vous autres méchans ! vous eſſayez le mal ; s'il vous réuſſit, vous nous mépriſez ; s'il ne vous réuſſit pas, vous demandez humblement pardon ; & ſi l'on vous pardonne, alors

c'eſt approuver votre vice. = Ormizende, vous n'avez pas un de ces cœurs qui s'ouvrent & ſe referment comme le caillou; vous n'avez pas tout oublié = ? Et ceci fut dit d'un accent ſi tendre, qu'Ormizende ſe colora comme une braiſe ardente, & lui répondit, en pleurant, à ſon tour : = Je n'ai rien oublié. Ah ! la fontaine, la fontaine qui fut témoin de vos outrages, je ne l'ai pas oubliée ! = Vous avez fait ſerment de ne la revoir jamais ! = Oh ! certes, jamais. Quittez ma main; le ſoleil baiſſe : il eſt honteux de nous voir enſemble; quittez ma main; que je reſpire; & puis, adieu pour jamais =.

Ormizende s'apperçut que le Maure ſerroit ſa main avec plus de violence; &, par les étincelles qui pétilloient dans ſes regards, par la précipitation de ſon haleine, elle vit qu'il rouloit dans ſon ame quelques penſées : elle fit en ſorte de lui ſourire avec bien de la tendreſſe, & de lui prononcer un adieu plus doux. Mais le Maure, au lieu d'une main qu'il tenoit, s'empara de tout le corps : = Vous me déſeſpérez, s'écria-t-il; ſachez

que vous m'avez déſeſpéré, & que je penſe maintenant que je ne ſerai pas de beaucoup plus coupable à vous prier de m'entendre.=O Ciel! dit alors Ormizende avec le plus grand effroi: hélas! de tout mon cœur je veux vous entendre; mais, ô Ciel! ſi je l'ai perdue, que dirai-je à ma révérée mère, qui m'attend à Cangas?=A Cangas? dit le Maure; j'y deſcendois.= Vous daignerez donc me reconduire à ma mère, Mounouz? Mais comment l'aborder ſans la ceinture qu'elle m'avoit elle-même agraffée? = = Vous n'avez perdu qu'une ceinture, Ormizende? ce n'eſt pas un objet qui doive interrompre ce qui me reſte à vous dire.=Je vous jure, Mounouz, par le ſouvenir de notre ſincère & tendre amitié, de revenir m'aſſeoir ici, & de vous entendre: mais il me faut ma ceinture; c'eſt un objet ſanctifié par la Religion de ma mère; & je me ſouviens de l'avoir poſée ſous ces premiers arbres où j'avois d'abord cherché le ſommeil. =Sous ces arbres? =Oui.=Demeurez, Ormizende=. Le Maure s'avance: Ormizende le regarde; il parvient ſous

les arbres, & il cherche. Ah ! pauvre Maure, cherche ta Maîtreſſe qui s'enfuit.

Avec la légèreté du faon qui s'échappe de la toile du Chaſſeur, l'infortunée fille traverſe les bois, les ruiſſeaux, & ne cherche plus que des chemins ouverts, qui lui ſeront moins fatals que les lieux inhabités. Elle ſuit le premier qui ſe trouve ſous ſes pas; elle le ſuit, toujours inondée de ſes larmes, épuiſée de tant de fatigues, ſurchargée de tant de douleur, & ne traînant plus que des lambeaux de ſes vêtemens. Ah ! Maure Mounouz, Maure Mounouz, vous étiez plus à craindre pour elle que tout ce qu'elle pouvoit rencontrer ! Sa fortune la fit, au bout de quelques heures, tomber dans les mains d'Opas & de Torrizo, qui marchoient, avec les Officiers Maures, à leur Ambaſſade. Comme ils n'avoient que des ſentimens de paix, & qu'ils deſiroient ne rapporter que des paroles de même, ils décidèrent que la noble Captive ſeroit jointe aux autres riches préſens dont ils étoient chargés pour ſon frère ; & quoiqu'en approchant de Cavadongue la vue des Maures

attachés aux arbres leur inſpirât de vifs reſſentimens, ils ne changèrent point cette détermination, & ils s'annoncèrent.

Mais il y avoit long-temps que Théodebalde interrogeoit Pelage ſur les véritables cauſes de la perte d'Eſpagne, ſur les raiſons qui lui avoient fait concevoir une entrepriſe ſans exemple; enfin, long-temps qu'il faiſoit valoir le privilége de la nouvelle amitié, pour apprendre les particularités d'une vie qu'il jugeoit merveilleuſe autant qu'inſtructive. Toujours Pelage ſourioit, & lui répondoit: = Vous vous trompez, rien n'eſt ſi ſimple que ma vie; j'ai ſuivi le cours des événemens, ſans y être intéreſſé de près; j'ai tâché de ſuivre un chemin droit, & de m'inſtruire en ſilence. Il n'y a que les fous dont la vie ſoit curieuſe; & franchement, Guerrier, trop franchement peut-être, je vous dis que la mienne ne l'eſt pas =. Et de plus en plus preſſé, il répondit poſitivement: = Quand j'étois plus jeune, & que je n'avois rien à faire, je m'amuſois quelquefois à parler =.

Mais la bonne Gaudioſe plus ſenſible,

comme femme, à l'honneur qui pouvoit lui revenir à elle-même d'un tel récit, prit un jour sur elle d'en occuper les oreilles de Théodebalde, à l'insu de son époux.

Histoire de PELAGE *&* GAUDIOSE.

VOUS l'avez éprouvé, dit-elle un jour au Guerrier François : mon noble époux n'aime pas plus à parler de lui qu'à en entendre parler ; il ressemble au bœuf, qui montre ce qu'il vaut sans rien dire ; au fleuve profond, qui avance son chemin sans s'annoncer par le murmure. Celui-là est homme, qui fait les œuvres ; permis aux femmes d'en parler.

Je naquis sans doute avec des dispositions sévères, qui, dès mes plus jeunes années, fixèrent ma préférence sur un jeune Guerrier sérieux, grave, avisé, discret, laborieux & patient. Mon père Amalaric avoit reconnu cette trempe de caractère dans le jeune Pelage ; car il me racontoit mille histoires d'amours

honnêtes & malheureux ; d'amours vicieux & châtiés par leur suite ; & jamais il ne me témoigna de crainte sur la familiarité charmante qu'il voyoit se lier entre Pelage & moi. Je n'ai rien à vous dire de ces premiers momens ; nous n'avons ni l'un ni l'autre rien laissé dans le temps passé que nous ayions à regretter : on ne regrette pas sa jeunesse, quand on n'en a pas abusé. Nous nous aimions ; nous nous aimons encore : en dépit des revers & des révolutions mondaines, toute notre vie s'étoit écoulée dans le cercle de nos devoirs & dans le plus doux calme de l'amitié.

Je ne sais si cet amour qu'on vante est une maladie plus ordinaire à votre sexe qu'au nôtre : mais je vis que l'homme a toujours un coin foible ; & mon Pelage se fit bientôt connoître à moi par le dégoût & par la présomption de lui-même, par une joie sans motifs & par une tristesse sans raison, par des espérances triomphantes & par un vil désespoir, enfin par la force en même temps que par la foiblesse : il me dit qu'il se croyoit amoureux.

=J'en suis bien fâchée, lui dis-je ; car

un Amant eſt rarement un ami, & je veux un ami qui m'aime toujours, qui ne me vante jamais, qui ne ſouffre point pour moi, avec lequel je puiſſe vivre ſans précaution, dont je puiſſe dire du bien ſans inconvénient, & à qui je puiſſe faire partager toutes mes vues, toutes mes eſpérances, tous mes plaiſirs. =On diroit, me répliqua-t-il, que vous ſavez ce que c'eſt que l'Amour ?

= Oui, je le ſais, Pelage ; Amour, zéphyr d'été, ſérénité d'hiver, calme des ondes, figure de la lune, enthouſiaſme populaire, toutes ces choſes ont été douées de la même conſtance ; & c'eſt bien pis de l'homme qui n'eſt pas conſtant en amitié.= Cependant, me dit-il, je ſuis amoureux; quel remède ? =Je n'en ſais point d'autre, lui dis-je, que de ne pas commencer à l'être. On prend l'Amour avec un fil ſeulement, & on ne peut le chaſſer ni par aiguillon ni par lance. = Ma chère Gaudioſe, me dit-il encore, je l'ai pris. = En êtes-vous bien sûr ? = En ſcience d'Amour, répondit mon Guerrier, vous êtes plus forte que moi; dites-moi ſi c'eſt lui ? Depuis qu'il eſt dans mon cœur, il ne

peut y demeurer oiſif: il s'exerce ſans relâche; il ſe fortifie, & le tout avec une fatigue qui ne le laſſe point. Je ne penſe plus à moi : tout m'eſt étranger dans ce monde, excepté vous ; je vous porte dans tous mes ſens, & je vous ſens invinciblement liée à mon cœur.

= Encore une queſtion, Pelage; vous ſentez-vous le deſir d'entreprendre pour moi des choſes hardies, extraordinaires, difficiles ? vous ſentez-vous plein de mépris pour tout ce qui eſt facile & commun? auriez-vous des raiſons contre les ordres que je vous donnerois de vous éloigner de moi? & ſi je vous diſois que je ne puis aimer qu'un homme qui, à votre âge, & non pas plus tard, regarderoit comme non avenue la fortune de ſes ancêtres, comme étrangère à lui la gloire qu'ils ont acquiſe, comme une obligation d'être l'ouvrier de ſon mérite & de ſa grandeur, & comme une néceſſité d'enfiler un chemin pénible pour arriver de lui-même & ſans renſeignement au but des Héros ; ſi je vous le diſois, Pelage, perſiſteriez-vous à croire que je ſuis la Maîtreſſe qui vous convient? = Me le dites-vous, Gau-

dioſe ? = Sérieuſement, Pelage. = Eh bien, je perſiſte à croire auſſi que nul homme ne vous convient mieux que moi, & qu'il n'en eſt point de plus ſoumis pour vous obéir. O femmes ! où prenez-vous votre empire ? = Mon ami, dans votre foibleſſe =.

De grands deſſeins couvoient alors contre le Roi Witiza. Mon ami n'avoit encore que des tréſors de ſcience, & de belles maximes de vertu enracinées dans ſon cœur. La Cour de Tolède étoit réglée par le caméléon de la politique, partagée en intérêts de toute ſorte, & ſi près de devenir orageuſe, qu'elle me parut une école favorable à Pelage. Son père Favila, Duc des Cantabres, y étoit. Je le chaſſai, ce tendre ami, ſur la trace de ſon père. Juſqu'au moment de ſon départ, je ne réformai rien de l'habitude où nous étions de nous embraſſer familièrement : alors, je lui refuſai le baiſer d'adieu. Il pleura ; & je lui dis que je ne voulois point qu'il portât mon baiſer ſur des lèvres qui, ſans doute, alloient en mendier à Tolède. Il me fit des ſermens à épouvanter le Ciel, pour

garantir ſes promeſſes de fidélité. = Et moi, lui dis-je, mon ami, je ne jure de rien. Les enfans promettent beaucoup; ſi vous n'êtes pas un enfant, & que vous reveniez à moi, ſenſible à mon amitié, vous retrouverez votre baiſer. = Et ſinon? me dit-il. = Sinon, lui répliquai-je, vous n'avez pas beſoin de ſavoir ce qu'il deviendra =. Il partit.

=Sans le baiſer? interrompit Théodebalde. = Il partit, les lèvres toutes nues, dit Gaudioſe. = Ah! cruelle! vous ne l'aimiez pas? = Ce que je puis vous révéler de ce myſtère, pourſuivit Gaudioſe, c'eſt que mes lèvres demeurèrent chargées de ce baiſer, & que j'avois bien peur qu'il ne revînt pas un jour me le redemander.

Deux années ſe paſsèrent en meſſages de ſa part & de la mienne. Le dernier fut triſte; il me racontoit, en fils tendre & déſolé, le cruel aſſaſſinat de ſon père, victime des ſoupçons éternels de Witiza. Il m'inſtruiſoit de l'amitié qui le lioit au fils de Théodefrède, également maltraité par le Tyran, à ce Rodrigue, ſi brillant & ſi malheureux; enſuite il me

parloit

parloit de ſon retour. Je me ſouviens de ma réponſe.

« = Pelage, lui écrivis-je, eſt bon fils, bon ami, Amant fidèle, & n'eſt point encore un homme ; reviendra-t-il inquiéter les animaux de nos bois, ou diſputer aux colombes les bords de nos ruiſſeaux? ſera-ce tenir ſa promeſſe, & reprendre ſes droits au baiſer? Je ne vous ai point encore pleuré, Pelage ; & la Maîtreſſe qui n'a point pleuré ſon ami, lui ſourit ſans délices à ſon retour. Vous me dites que la cruauté vous force de vous cacher dans Tolède; allez ſi loin que vous puiſſiez relever votre front : allez exercer votre courage au milieu des périls, votre ſcience au milieu des occaſions, votre conſtance au milieu des tentations. Je ne ſuis pas fâchée de vous ſavoir un ami tel que Rodrigue ; ſi votre ſageſſe ne ſe corrompt pas avec lui, je pourrai m'y fier. Allez, Pelage; revenez grand & vertueux, ou cachez-vous comme indigne de commander jamais à une femme = ».

Ce Rodrigue fut néanmoins un Prince courageux & brillant : mais le ſoleil,

qui triomphe à ſon aurore, n'achève pas ſa courſe de la journée. Vous ſavez ſon hiſtoire, & vous vous ſouvenez de le triſte bataille de Zères. Mon père Amalaric n'a point vu ces déſaſtres, qui ſont encore à réparer; il n'a pu que les prévoir, & mourir. En mourant, il me recommanda ſon jeune Pelage, que j'eus beſoin derejoindre, quand je me ſentis orpheline. Qui ſait ſi Pelage, heureux par l'Amour, eût daigné me conſoler? En courant après mon ami, j'étois sûre de trouver un époux.

Il n'étoit pas temps: je ne devois point encore obéir à cette chère idole faite de mes mains. Je le revis avec vénération; je le revis avec toute ſa force & ſa vertu ferme. Hélas! peut-être eût-il ſauvé l'Eſpagne, s'il eût pu rompre cette fermeté de principes qui le roidit contre la dépravation de la Cour de Rodrigue, & qui expoſa ce jeune Monarque à perdre dans ſon ami le ſeul frein qui pouvoit le gouverner.

De plus, mon Pelage avoit encore beſoin d'être animé. Je le vis conſidérer notre déroute de Zères, & les progrès des Maures avec une ſageſſe froide &

ſtérile; & pourtant aucun homme n'avoit une ſenſibilité plus ardente à répandre ſur ſa mère, ſur ſa ſœur & ſur moi. Telle étoit la volonté du Ciel, que nous n'euſſions que lui pour appui dans nos misères. Un jour que ſa mère le lui diſoit, j'ajoutai que ce n'étoit pas aſſez pour Pelage de protéger trois femmes comme parent, & que ſon devoir, comme Héros, étoit de protéger toute l'Eſpagne. = C'eſt ce que je dirois au Prince du Sang des Goths, qui ſeroit plus près que vous de la tige Royale, ſi je le connoiſſois, lui dis-je=; & il me répondit que ſes diſpoſitions invariables étoient de n'obéir jamais à l'Etranger.

Tarif étoit maître des belles plaines de l'Andalouſie. Opas & Julien lui conſeillèrent de marcher ſur Cordoue, dont la perte fut ſuivie de celle de Grenade. Le Maure Mouza, jaloux des ſuccès de ſon Lieutenant, deſcendit avec une autre armée: Aſſidonia, Carmona, Mezida, Seville, priſes, ouvroient la route de Tolède. Avec la confiance que j'avois conçue de la grande renommée de mon ami, je le pouſſai vers cette Capitale

d'un Royaume si chancelant; & ce fut alors que j'essayai de briser son austérité, = Vous avez, lui dis-je, recherché jusqu'ici l'estime des Sages; il est temps de plaire, mon ami, de plaire au commun des hommes. Il est des circonstances où leur volage estime nous sert plus: la classe supérieure jouit plutôt d'un grand mérite, qu'elle n'en fait jouir celui qui le possède. Le Peuple s'enthousiasme; l'enthousiasme est le lot du Sot: mais le Sot agit pour vous, tandis que le Sage vous examine.=Que m'importe ce Peuple? me dit-il: un vain enfant, qui n'a d'amour que pour qui le caresse, & que prévention contre qui le guide; qui n'est sensible qu'au plaisir de voir remuer des poupées, & qui ne peut avoir de justice ni d'admiration pour qui ne fait que de grandes choses? =Eh bien, Pelage, faites-vous poupée =. Ce fut toute ma réponse; & il étoit accoutumé à demeurer sans réplique lorsqu'il me voyoit tenir à ma pensée.

Il se rendit à Tolède; mais il y trouva le digne Archevêque Urbin, qui lui fit

entendre la néceſſité de reculer, à meſure que le torrent s'avanceroit, s'il avoit deſſein de conſerver le nom de la Patrie. La piété du Prélat lui fit imaginer de ſauver du ravage les objets de notre Culte ſaint; & Pelage lui offrit ſa vaillance, pour aſſurer le tranſport de ces précieuſes Reliques juſques dans les Aſturies=.

Quoi! dit Théodebalde, la Religion de Pelage lui défendoit-elle de négliger ce ſoin pieux un moment? & n'alloit-il pas à Tolède pour la défendre?

=Il falloit que tout fût entraîné par le torrent, pourſuivit Gaudioſe. L'exemple des Méridaniens & des Carmonois, vaincus après une réſiſtance inouie, & qui devroit les honorer juſqu'au terme des ſiècles, ne pouvoit faire préſumer que Tolède tiendroit contre Tarif & Mouza réunis. Les plus courageux ſans doute furent ceux qui périrent. Mais dites-moi le nom d'un courage dont tout le fruit ſeroit de s'étouffer ſous la chûte de la liberté? Mon époux ſe retira de côté, prêt à la relever, ou à la venger un jour.

=Et puis, cher Théodebalde, inter-

rogez votre cœur : il s'attendrira sûrement avec l'idée de la Religion ; & vous reconnoîtrez, dans la foi de mon époux, sa plus belle vertu. Oui, Guerrier, c'est par la Religion que l'homme agit utilement, aime vérirablement, souffre avec fierté, espère avec délice, & pense avec majesté. Vous ne verrez de belles unions que parmi les hommes qui professent une même foi, & des actes de haut courage que pour la défense d'une opinion sacrée. J'ignore s'il est de ces Sages qui ont élevé leur esprit avec une insolente liberté jusqu'au Trône de Dieu, & qui, redescendant sur la terre, sans l'avoir vu, ont souri, comme à une foiblesse, à la croyance de cet Etre incompréhensible. S'il en est, je pense que leur erreur est au-dessous de l'idolâtrie même & des superstitions ; & que leur erreur est triste, nue, & funeste pour eux-mêmes. Je crois à ce Dieu, dont la présence me remue, & dont l'absence me laisse sans mouvement & sans appui. C'est lorsque nous nous sentons oisifs, tristes, froids & incapables, que nous pouvons bien dire que Dieu s'est retiré de nous. O Guerrier, que voulez-vous

que fasse l'Impie ? s'il a brisé le lien qui l'unissoit aux Cieux, il a aussi brisé tous les liens qui l'attachoient sur la terre ; car Dieu lie tout. Il s'est séparé de la famille des hommes ; il n'est plus qu'un Etranger dans la vie : on le regarde avec l'indifférence qu'il a pour autrui. Rien ne lui trace un devoir, & rien ne lui fait une douceur de le remplir, d'être bon Citoyen, bon père, bon ami, époux fidèle. Ah ! qui ne tient à rien n'est pas capable de grandes choses !

Qui a pu lier entr'eux comme des frères, unir en maux, en consolations, en courage, ce millier de Braves que vous voyez ici ? l'amour de la gloire pour une partie, la Religion pour tout le reste.

Nous attendions le retour de Pelage, lorsque nous vîmes arriver les Maures, dont la marche fut plus rapide que nous ne l'avions prévu. Nous eûmes le temps de leur déguiser le rang des Captives qu'ils alloient faire ; & nous demeurâmes toute une année dans les plus humbles lieux de la Ville, occupées à des travaux grossiers, sur les bords du Tage,

& protégées par les loix de Mouza, qui, très-habilement, ordonnèrent le respect pour les vaincus. Il se garantit par-là des suites ordinaires du désespoir. Il retint tout le monde : il put sucer à son aise ; & lorsqu'il n'eut plus besoin des éponges qu'il avoit pressées, lorsque l'intérêt de l'Afrique fut de repeupler l'Espagne de ses Musulmans, il publia, pour tous les Chrétiens, la permission de se retirer où ils voudroient ; s'inquiéta peu de les voir établir leur repaire dans les Asturies, la Galice & la Navarre ; & ne prévit point que des opprimés, qui alloient user le reste de leurs membres dans la misère, privés de soutiens, privés de fer, se battroient un jour avec des cailloux.

Mon ami n'avoit pas perdu son temps dans les Asturies ; il avoit distribué les rochers aux malheureux fugitifs, distribué les consolations & les espérances ; &, dans le dessein de se maintenir, il s'étoit emparé du Port & de la Citadelle de Gijon, à la pointe occidentale de la Galice. Mais les Arabes avançoient toujours, comme l'incendie au travers des moissons. Murcie, Valence & Bar-

celone, toutes les Villes de l'Aragon & de la Caſtille, Léon, Caraca, Medina, Viſeo de Luſitanie & Ribadeo, tout fut enlevé; & nous n'étions pas arrivées dans Gijon, ou du moins nous avions à peine reçu les careſſes de notre Héros, que le Maure Mounouz vint nous emporter ce dernier aſyle, pour en faire le ſiége des forces de la contrée.

Nous étions ſuſpendues aux deux bras, au cou de Pelage, quand le Vainqueur parut au milieu d'un horrible éclat de ſabres & de boucliers; il promena ſes regards ſur nous autres femmes : enſuite il les arrêta ſur mon époux; &, d'un coup-d'œil, il fit éloigner tous ſes Guerriers. J'avoue que, très-difficile ſur les objets de mon eſtime, je manquai à ma règle, & que je me laiſſai frapper ſoudainement d'une idée trop favorable au Sarraſin. Je vis un homme que diſtinguoit le charme de la jeuneſſe & de la beauté, fier de contenance, mais doux & affectueux de phyſionomie, & qui nous témoigna le reſpect que tous les cœurs honnêtes gardent à l'infortune. Les procédés nobles ſont la recommandation des inconnus, & même

des ennemis. Mon frère lui marqua les égards francs, qui servent de supplément à l'estime, en attendant qu'on la décide en lui; & il se retiroit avec nous, lorsque Mounouz lui dit: = Vous êtes Pelage? = Oui, Pelage, répondit mon époux; c'est le nom que je n'ai jamais eu peur ni honte de prononcer.

= Puisque vous êtes Pelage, poursuivit le Maure, vous ne devez pas prétendre à disposer de votre personne? = Ni prétendre, dit Pelage, à disposer des lieux qui vous appartiennent; je ne quitte que ce Château, & je me retire dans la Ville. = Vous ne le pouvez pas. = Je connois la loi des armes & celle de la nécessité, ajouta mon époux =, & il ne put s'empêcher de soupirer, en arrêtant ses yeux sur nous.

Le Maure parut attristé: il considéra long temps les larmes que nous versions; & il termina son silence par ces mots: = Ce monde ne marche que de révolutions en révolutions, au milieu desquelles il est rare que la vertu ne soit pas le premier crime. J'ai vu des infames plus honorés que vous en ce moment, parce qu'ils sont plus utiles à

l'intérêt courant. Il eſt commun de n'être bon qu'en pure perte pour ſoi-même, à moins qu'on ne faſſe conſiſter ſa bonté à être l'inſtrument des méchans. Noble Chrétien, je vous plains =. Alors nos larmes redoublèrent. = Liſez, ajouta-t-il =. Mon époux prit l'écrit fatal; c'étoit un ordre du Capitaine Mouza, pour lui faire tomber la tête.

Après avoir lu, Pelage lui dit froidement qu'il ne croyoit pas avoir l'honneur d'être connu du Capitaine Mouza. = Vous l'êtes, reprit Mounouz, de je ne ſais quel Julien, Comte de Tanger, & de deux de vos Alfaquis, dont l'un ſe nomme Opas. = Ma ſurpriſe ceſſe, dit Pelage. Eh bien, Mounouz, il ne me reſte plus qu'à pouvoir comprendre vos intentions. = Vous voulez connoître mes intentions, Chrétien? = Je crois être dans le cas de le deſirer, Mounouz. = Eh bien, Guerrier, mes intentions ſont que jamais Beauté ne verſe une larme devant moi. Conſolez ces femmes à qui vous êtes cher =.

Nous reſpirâmes. On nous logea dans un lieu dont les jardins s'étendent juſqu'au bord de l'Océan; il ne fut permis

qu'à mon époux de nous aborder. Mounouz employoit plusieurs heures au soin d'égayer notre captivité ; il s'établit au milieu de nous dans une liberté galante, qui distingue les mœurs des Maures, beaucoup plus aisées & plus polies que celles des autres Conquérans. Il nous amusoit par des fêtes; les jardins nous étoient librement ouverts, & nous vivions dans un état de confiance, d'estime & d'amitié pour lui.

Mon époux & moi nous étions surpris qu'un homme, à cet âge, eût acquis une discrétion qui nous paroissoit extraordinaire. Sa constitution naturelle le portoit à la justice: il avoit l'esprit brillant & prompt de tous les Arabes, qui ne l'exercent jamais; ses vertus les mieux pratiquées étoient la piété envers son Prophète, & la charité envers tous les hommes. Ah! quand le Diable fait le petit Saint, qu'a-t-il envie de faire?

J'ai la douleur de le savoir maintenant. Alors je ne soupçonnois rien; & je remarquois néanmoins que le Maure en étoit venu au point de tout sacrifier, temps, études, affaires, au soin de nous amuser; & que mon époux, entraîné par

cet exemple, s'endormoit dans nos bras du sommeil de la molleſſe & des plaiſirs.

L'Amour eſt, je crois, un feu qui meurt au grand air, & dont le repos réveille les étincelles. Pelage me rencontre un jour ſeule au fond des jardins du Maure : cette fois ſon haleine parfumoit l'air de volupté ; ſa voix ne m'avoit point encore paru ſi puiſſante à charmer, ſes careſſes ſi preſſantes, en un mot, ſes eſprits ſi bien égarés. = Triſte compaſſion, m'écriai-je, ſi tu n'étouffes pas le ſentiment de l'Amour ! L'Amour ne vient pas des Cieux, & il n'eſt qu'un plomb vil dans le cœur de l'homme = ! Il me demanda ce que je voulois dire.

= C'eſt que je me rappellois, lui dis-je, ce que j'ai vu ſur notre route depuis Tolède juſqu'ici. Je n'ai point vu de ſpectacles d'amour, ni de joie, ni de paix ; j'ai vu les cruelles images des moiſſons foulées dans les campagnes, des malheureux qui ſe briſoient les dents ſur de dures racines arrachées à la terre, & d'autres, qui, pour éviter la mort, dévoroient une nourriture mortelle. J'ai traverſé des contrées entières, d'où les

pas des anciens Habitans de l'Eſpagne étoient déjà effacés; où les ſerpens & les inſectes occupoient les chemins; où l'herbe étoit baignée de roſées impures; où les cadavres étoient jettés de deſſus les murailles des Villes. J'ai vu enſuite les hardis barbares, égorger, piller, incendier, inſulter; eh! qu'il m'étoit dur de voir les épouſes déshonorées ſur le lit de leur hymen; les filles vierges rejettées d'un ſoldat à l'autre avec dériſion; des enfans qui ſe noyoient dans leurs larmes, en appellant leurs mères, & qu'on ne tuoit pas, pour ménager des eſclaves aux Conquérans! Ailleurs, j'ai vu les effets de la ſervitude & de la misère ſur notre malheureuſe humanité; le caractère de l'homme dégradé, les mœurs dénaturées; chacun, inſpiré par ſon intérêt propre, méconnoître père, fils, épouſe, ami, Maîtreſſe, Amant, ou ne les reconnoître que pour les tromper!

= L'Eſpagne, ô mon Pelage, n'eſt plus qu'une ſolitude, où les lieux ſaints ne ſont ouverts que pour montrer à quelques paſſans les traces de la rapine qui dépouilla les autels; où les murailles,

les plaines & les rochers appellent un enfant de la Patrie, qui relève, qui refleurisse, & qui renvoie aux solemnités tant de Fidèles que regrettent les chemins attristés (1).

= Ami Pelage, qu'on ne me parle point de cette vertu des Philosophes Payens, de cette vertu à laquelle des Maîtres insensibles forment les jeunes ames de nos Guerriers; de cette vertu qui se borne à jouir en paix d'elle-même, & qui est, disent-ils, à elle-même sa récompense. Qui la récompenseroit en effet, puisqu'elle ne fait rien pour autrui (2)?

(1) *Viæ Sion lugent, eo quod non sint qui veniant ad solemnitatem.* Cet Ouvrage étoit rempli d'imitations des Livres sacrés; & sûrement ce n'étoit pas le plus mauvais. Rien n'est si beau, si poëtique & si touchant que ces plaintes de Jérémie, dont se sert Gaudiose pour relever les ressorts du cœur de son époux, que la paraphrase du Cantique: *Super flumina Babylonis*, que chantèrent les Chrétiens à leur arrivée dans les montagnes; rien de si attendrissant que ce rapport de situation.

(2) N'est-ce pas là une occasion de relever

=J'aimerois une vertu qui apprît à travailler du bras & de la tête ; que l'adverlité roidît ; que la prospérité soutînt ; que l'intérêt de l'humanité réchauffât, qui devînt sur- tout ardente pour celui de la Patrie ; une vertu puissante contre nous-mêmes, juste & miséricordieuse à l'égard d'autrui ; qui ne craignît pas d'acheter la joie de tout le monde par quelques gouttes de sang. A cette vertu je donnerois le nom d'honneur ; je la placerois dans le cœur de mon Amant ; & j'aimerois à voir les Arabes, les fléaux,

comme une sorte d'abus l'usage d'expliquer Horace & les autres Epicuriens dans les Colléges ? Ils n'ont point de maximes qui soient propres à la Jeunesse. Le charme d'Horace, de son esprit, de sa raison & de ses vers, est perdu pour cet âge. Il peut paroître dangereux sous certain point de vue ; il refroidit, & ne fait pas de Citoyens. Horace n'est charmant que dans la vieillesse, où l'on ne peut plus agir que sous la tyrannie, où il n'est pas permis d'agir, & où l'on a besoin d'une Philosopie qui console. Nous exceptons deux ou trois de ses belles Odes patriotiques.

& le Ciel même d'un côté, mon Amant de l'autre, pour faire face ==.

Voilà comme je lui parlai; il ne me répondit qu'avec un ſourire : == Il n'eſt pas temps : les Arabes vont s'en aller en France, ne les arrêtons point; celui qui veut prendre l'oiſeau ne doit pas crier trop fort ==.

Quelque temps après, Mounouz, à la ſuite d'un entretien ſérieux ſur les grands événemens de ce monde, lui développa l'intérêt de ſon ame ſur le ſort des Chrétiens. La cupidité croiſſoit avec la poſſeſſion; nos frères, qui n'avoient pas eu le courage de fuir ou de mourir, venoient d'être chargés d'intolérables tributs. == Je crois vous connoître aſſez, dit Mounouz, pour préſumer tout de vous, quand il ſera queſtion d'une bonne œuvre. Je voudrois que les enfans de Mahomet juſtifiaſſent, par leur conduite, les faveurs que répand ſur eux le grand Allah; qu'ils ne cherchaſſent point leur rang dans l'Hiſtoire, à côté des Conquérans connus par des vertiges, des vices & des cruautés; & qu'un homme, tel que vous, ſe tranſportât près d'Ayul à Séville, pour

l'éclairer sur les vrais intérêts de l'Afrique; pour solliciter la diminution de ces tributs, qui ne peuvent qu'ouvrir les têtes au désespoir; enfin, pour plaider votre cause avec tout l'appui que vous donneroient mes mémoriaux & les témoignages de mes Officiers ==.

Le sein du serpent étoit déjà gonflé de poison, & sa bouche ne versoit que du miel. Avec quel art il nous fermà les yeux sur son but! Pour achever de décider Pelage, il lui fit entrevoir que les deux Capitaines, Mouza & Tarif, ayant pris sur eux tous les risques du système avec lequel ils établissoient la conquête, ayant Ayul & beaucoup d'autres Officiers pour ennemis, les plaintes des vaincus seroient entendues, portées en Afrique, & d'autant plus respectées, que les vaincus devenoient utiles, & que les vainqueurs cessoient de l'être.

Mon époux ne vit, dans cette insinuation, qu'une idée de Courtisan, qui vouloit renverser Tarif & Mouza; il admira cette adresse de Mounouz. Mon discours lui vint à la mémoire; il saisit cette occasion d'aller reconnoître les

vents, de réveiller quelques Chrétiens sur sa route, & peut-être de décider une nouvelle transmigration. Qu'il en coûte pour se défier d'un bienfaiteur, & pour examiner scrupuleusement un ami!

Je ne vous ai point parlé de l'Archevêque Urbin. Ce vieux & digne Prélat, que sa foiblesse retenoit à Gijon, nous fut rendu lors de l'absence de Pelage. Mounouz ne nous refusa point ce tendre consolateur, dont nous avions besoin. Ma mère commençoit à ressentir les ennuis de la captivité; elle se croyoit privée de tout, quand elle n'avoit pas son fils à ses genoux. Je remarquai bientôt, je ne savois alors, quels signes d'un chagrin ou d'une indisposition secrète sur le visage de ma sœur Ormizende: ses joues se flétrissoient, & ses yeux paroissoient tantôt abattus de douleur, tantôt relevés & dirigés par une sorte d'égarement de son esprit. Mounouz lui-même changeoit; & ce n'est qu'aujourd'hui que je perce dans les causes de tant de mystères, & de celui qui conduisoit tous les jours Ormizende aux pieds du Prélat, & dans les endroits les

plus solitaires; c'étoit pour y pleurer sans doute, & pour demander les secours, les reprimandes & les pardons célestes.

Je ne doute plus que ce ne fût aussi pour les avoir donnés, que notre dernier Guide paternel, que le malheureux Vieillard fut trouvé taillé de coups de sabre au fond des jardins. Nous le pleurions, lorsque Pelage revint avec les fruits d'une négociation qui décida réellement le rappel & le châtiment de Tarif & de Mouza. Il étoit aisé de remarquer, dans l'accueil de Mounouz, cet embarras involontaire de quiconque ne fait point encore braver la vertu en face d'un homme noble qu'on a secrètement offensé : le plus noble caractère est celui qui est le plus humilié. Je me souviens aujourd'hui que les regards du Maure & ceux de ma sœur se rencontrèrent, & se séparèrent comme deux éclairs. Mounouz, après avoir serré la main de Pelage, se rejetta du côté de ma mère, qu'il accabloit de caresses filiales. Je reçus le baiser de mon époux sur mon front. Ormizende ne lui prit que la main; Ormizende, plus vive,

plus prodigue de ſes innocentes tendreſſes, ne prit que la main de ſon frère qu'elle baiſa: enſuite de cette marque de reſpect, elle ſe détourna de ſa vue. Pelage interrogea ſa mère ſur l'altération des charmes d'Ormizende. = Ah! mon fils, peut-être nos malheurs, peut-être ton abſence . . . .; nous avons eſſuyé une grande peine; notre conſolateur eſt mort par un aſſaſſinat.

= Ce meurtre affreux, dit Pelage à Mounouz, ne ſeroit-il pas le fruit du zèle religieux =? L'Arabe répondit: = Votre Alfaqui n'eſt mort que pour avoir fait un uſage indiſcret, & à contretemps, de ſa vertu. = Mounouz m'étonne de m'apprendre qu'il eſt des circonſtances où la vertu ne peut avoir lieu. = Pelage m'étonne bien plus d'en douter =.

Je vis mon époux demeurer froid à cette réponſe, & le Maure froid après l'avoir prononcée: & là ſe rompit le nœud de leur amitié.

Le lendemain, nous eûmes la plus grande ſurpriſe de voir ma ſœur inondée de larmes, ſortir d'un entretien ſecret avec ſon frère; d'entendre mon frère

ne plus l'appeller que du nom de fille, & cette fille implorer de Mounouz, avec sa grace ordinaire, le plaisir d'une chasse aux vallées. Ce fut au milieu du désordre de cette chasse, qu'elle prit soin de faire rencontrer le char qui nous portoit avec le courfier de mon époux. Il nous joignit, & il ne m'adressa que ces mots : = Il est temps, Gaudiose =. Il se plaça dans le char, & déploya les rènes. Nous arrivâmes chez nos Cantabres : adieu Maures, Christianisme & liberté = !

Pelage vint surprendre Gaudiose & Théodebalde à la fin de ce récit. = Ma femme, dit le Héros, vous a dit beaucoup de choses, elle ne sait rien. J'ai toujours pensé qu'on pouvoit donner son cœur à une femme, mais non ses secrets : l'un n'est qu'une folie ; l'autre est bien pis. Venez, ami, voilà des Maures qui s'avancent ; paroissons à la tête de vos François, & que nos Montagnards se cachent. Quand on doit avoir une affaire avec plus fort que soi, il est bon de lui cacher la plus grande partie de ses forces ; au moment du combat, il est à moitié vaincu par la surprise =.

Ces Maures étoient les Ambaſſadeurs d'Alkhaman. Opas commença ſon diſcours par l'étalage des préſens qu'il apportoit ; enſuite il fit paroître Ormizende, qui vint tomber aux genoux de ſon frère. Pelage parut peu ſenſible.

Opas commença ſon diſcours : = Les exemples ſont des piéges, dit-il ; les Hiſtoires ſont pleines de ces actes brillans de valeur, que le noble Pelage renouvelle aujourd'hui : mais le bonheur de l'un en a perdu mille autres =.

Théodebalde fit retentir ſes armes dans un mouvement d'indignation : = Traître, s'écria-t-il, va-t'en prêcher à tes Maures, comme leur digne Alfaqui ; n'eſpère pas de nous ſéduire : mais eſpère que ton ſort ſera pareil à celui du traître Julien, qui n'a maintenant qu'un cachot, de toute cette Eſpagne qu'il a livrée, & à qui l'on a crevé les yeux, ſans doute par pitié, afin qu'il ne pût voir tous les maux qu'il a faits.

= C'eſt au noble Pelage, pourſuivit Opas, que je viens parler, pour ſon intérêt, pour celui des infortunés Chrétiens, pour l'honneur des Héros qui le

ſervent, pour la paix & pour le bonheur de tous... =.

Pelage l'interrompit ; il tira ſon honorable épée, qui brilla ſous le ſoleil, & il dit: =Je jure à Dieu qui nous entend, de faire une guerre irréconciliable aux Maures juſqu'au terme de ma vie. Allez, Opas; & vous, Officiers de l'Arabe, dites-lui que votre avarice, votre ambition & votre loi, ſont trois choſes qui nous défendent d'écouter aucune parole de paix. De tous vos préſens, je ne garde que la fille qui m'appartient.

= Noble Pelage, pourſuivit Opas, c'eſt ſur le miſérable état de la Patrie que je voudrois arrêter vos yeux ; vous allez attirer ſur elle de bien plus grands maux que ceux d'une douce ſervitude. Oui, regardez-moi, Pelage, avec l'intrépidité que j'ai toujours vue dans vos yeux ; mais réformez les loix des guerres, le privilége des conquêtes, & vous aurez raiſon de combattre : vous ne mériterez plus le nom de rebelle, ni le châtiment des traîtres.

= Vous voyez, dit Pelage, que je réforme ces loix ; je ne veux point entrer dans

dans la discussion des points qui constituent la rebellion ou l'oppression. Je n'ai qu'un mot à dire : votre droit contre nous, c'est la force ; le nôtre contre vous, c'est le courage. Allez, Opas =.

Alors, Théodebalde se retourna du côté de Pelage : = Vous le renvoyez ? lui dit-il. = Oui, par un retour de politesse pour Alkhaman =. Théodebalde reprit : = Pardonne à ton ennemi, & tu mourras entre ses mains. Je ne dois rien au Maure Alkhaman, ni à sa Morisenaille (dans l'original *Moreria*). Vous me forcez de demander un prix de mon service, je demande de punir ces deux traîtres Evêques =. Et, sans attendre une réponse, il dit à Opas & à Torrizo : = Vous avez posé vous mêmes la maxime qui décide votre destinée ; s'il est vrai qu'on doive un châtiment aux traîtres, aucun ne le mérita plus que vous, & ne l'échappera moins. A tout méchant son mauvais jour ; vous pouvez dire que le vôtre est arrivé =. Et d'un regard, il fit saisir les deux Evêques ; il les fit élever à la pointe d'une roche du mont Ausène, & précipiter de-là sur d'autres roches, où ils oublièrent,

pour toute éternité, l'Eſpagne qu'ils avoient trahie. On renvoya les Officiers d'Alkhaman ſans plus de réponſe.

Ils allèrent rendre compte à leur Chef d'un ſuccès qui ne l'étonna point, & du très-petit nombre de Chrétiens qu'ils avoient vus. Alkhaman, qui d'abord n'avoit pas oſé venir en un lieu d'où il fût obligé de revenir en fuyant, ſe mit en marche avec tous ſes Maures : on les attendoit.

Mais on n'attendoit point un Guerrier qui parut avec une armure de Chrétien, dont la face étoit renfermée dans un caſque, & qui demanda Pelage. Pelage deſcend de ſon nid d'aigle, accompagné de Théodebalde. L'Inconnu ne vouloit pas de témoins, & il s'en expliqua. Pelage le ſuivit juſqu'à une diſtance d'où la voix ne pût être entendue; & comme il commençoit à pénétrer dans ce myſtère affecté, il dit à l'Inconnu, en langue Arabeſque : = Eſt-ce toi, barbare ?

= Non, Pelage, je ne ſuis point un barbare : tu le ſais bien.

= Je ſais que notre inimitié doit durer au-delà de la mort : que veux-tu ?

= Une réconciliation qui dure même.

Ah ! Pelage ! la parole que vous avez prononcée eſt-elle d'un homme généreux & d'un Chrétien ?

= Je ſais ce que c'eſt, Maure, que de pardonner ; je ſais quand il le faut, & quand il eſt dangereux de le faire. Voudrois-tu que, par une réconciliation, je miſſe le ſceau à ton inſolence ? Quand je me ſuis tenu pour offenſé, c'eſt que j'étois déterminé à la vengeance.

=Eh bien, me voici ; venge-toi de qui t'a donné la vie.

=Je te la rends ; car je te jure ſur mon Créateur qu'il m'eſt auſſi facile de te tuer que de me couper un cheveu.

= Sans colère, Pelage ; car de l'eau paiſible, que le Ciel m'en garde ; de l'eau turbulente, je m'en garderai bien =.

Pelage ſe calma : = Que veux-tu ? dit-il.

= Savoir ſi tu te ſouviens de ton ami ?

=Je renie l'ami qui me couvre de ſes aîles pour me mordre de ſon bec. Ne me parle pas d'amitié.

= Savoir, reprit le Maure, ſi, au

nom de Héros, tu veux joindre celui d'ingrat ?

=Maure Mounouz, prends garde à ta langue; tu parles à un homme qui ſait expliquer les vertus. La reconnoiſſance conſiſte-t-elle à révérer & à adopter les vices de nos bienfaiteurs ? Quand tu t'es déshonoré par tes motifs, me déshonorerai-je auſſi par ma reconnoiſſance? Je permets à l'Univers, qui ſaura mon hiſtoire, de dire que je ſuis un ingrat, & de dire auſſi que je me ſuis fait accuſer par les méchans =.

Mounouz ne s'écartoit point de ſa penſée. = Encore ſavoir, pourſuivit-il, ſi vous êtes Chrétien ?

=Encore une fois, Arabe, que veux-tu ?

= Etre Chrétien.

=Chrétien ! lui répliqua Pelage; & tu as commencé par violer les vertus que le Chriſtianiſme enſeigne. O Maure, veux-tu diffamer deux Loix à-la-fois, celle de ton Prophète qui n'a pu te contenir, & celle des Chrétiens qui t'admettroient. Tâche de recouvrer ta vertu comme Maure; je ſuis trop fier de ma

Religion, pour y faire entrer un homme sans vertu.

=J'y veux entrer pour la reprendre; avec ma femme je retrouverai tout ce que j'ai perdu.

=Comment! ta femme!

=Oui, ma chère Ormizende; puisque son honneur, le vôtre, le mien, dépendent d'une union consacrée, je pense que vous m'entendez.

=Oui, j'entends que vous êtes un insensé, qui me faites pitié.

=Moi, Pelage! ... A la vérité, je ne suis pas venu pour vous faire peur, mais pour vous demander les moyens de tout réparer.

=Ecoutez, Mounouz: votre funeste amour vous a tiré de l'état où il faudroit que vous fussiez pour entendre des raisons. Ce que je puis vous dire, c'est que vous m'offrez une réparation qui seroit pire que l'offense: je vous plains. Etes-vous content?

=Est-ce me contenter que de m'offenser? dit Mounouz.

=Sarrasin, dit Pelage, celui qui a frappé contre la pierre reçoit le coup tel qu'il l'a donné.

=Oui, s'écria Mounouz, on le dira dans la Postérité : le Maure fut honnête, & ce Pelage fut un frère insensible, un Chrétien sans zèle, un homme sans soin de son honneur & sans générosité. Ormizende, chère Ormizende, vous n'en êtes pas moins mon innocente épouse ! On ne dira point que vous fûtes la victime d'un Arabe, mais celle de votre frère barbare ; & les vierges à naître le maudiront ; & en écoutant le récit de votre infortune, hélas ! que penseront-elles ?

= Elles penseront, dit Pelage, qu'il est ordinaire que les frélons, plutôt que les innocentes abeilles de l'Amour, emportent le miel de la Beauté. C'en est assez, Mounouz ; allez rejoindre vos Maures, dont les cris commencent à parvenir ici du fo. d des vallées=.

Et les Maures paroissent, & les François, les mille Cantabres dans leur nid tressaillent ; c'est le même cœur qui bat dans la poitrine des lions, lorsqu'ils voient arriver leur proie.

L'ordre de la bataille étoit arrêté. Les François gravissent au sommet du mont Ausène, & s'y tiennent assis, leur bou-

clier devant eux; leurs regards plongent sur la vallée, & ils attendent les premières flèches, pour envoyer les leurs. Pelage est rentré dans sa caverne; il en a fait renfermer l'ouverture avec des feuillages qu'on doit prendre pour des arbrisseaux pendans du rocher. Il recommande le silence, & les mille Vaillans gardent le silence : il n'y a que leurs cœurs qui parlent.

Alkhaman, déjà surpris d'être venu par des routes circonflexes entre des montagnes qui ne faisoient que se replier, le fut encore davantage à la vue du rocher, & de l'étroite situation qui ne lui permettoit ni de développer son monde, ni de fuir; il est vrai qu'il ne pensoit pas à fuir pour deux ou trois corbeaux qu'il voyoit couronner la montagne. Ses Epies ne lui rapportèrent aucun indice d'embuches; & alors il demanda si cet homme étoit donc un Démon, de présumer se battre avec sa poignée de Captifs contre soixante mille vainqueurs.

Il fit crier encore une fois : *La paix, & posez vos armes;* & Théodebalde lui cria : *La guerre, & posez vos armes.*

Alkhaman sentit quelle étoit cette imprudence qui l'avoit amené, & qui sans doute fut arrêtée dans les décrets éternels. Il dit à ses Chefs : = Prenez garde : il n'y a rien à gagner à se battre contre des pauvres & des désespérés =.

Et la bataille commence.

Les cris des Maures, leurs fifres & leurs timbales accompagnent le départ d'un nuage de flèches qui vont frapper contre les rochers & contre les boucliers des François. Il ne se trouve pas assez de buts pour tant de flèches, & ce sont des armes que les Sarrasins épuisent inutilement; celles des François descendent sur l'immense file d'ennemis, qui s'étend sous leurs yeux depuis la petite prairie jusqu'au premier détour de la vallée : on ne les a pas encore touchés, & déjà les cadavres Sarrasins roulent dans la Diva.

Alkhaman vit la nécessité de combattre de près, à main franche, avec le sabre, & de tailler corps à corps ces invulnérables Chrétiens. Il fit gravir plus de dix mille Maures contr'eux; & ce fut alors que les François se levèrent & attendirent. On attendit que les Maures fussent parvenus entre la caverne & le

ſommet de la montagne, & que Théodebalde les eût occupés par ſa réſiſtance.

En ce moment, Théodebalde fit retentir le clairon des Vaillans. A ce ſignal, tous les Vaillans ſautèrent de leur caverne; c'étoit comme de ces énormes ſerpens qui ſe tenoient cachés dans leur repaire, & qui s'élancent tout-à-coup avec une rage pareille à leur agilité: ou c'étoit comme de ces colonnes terribles de flammes qui crèvent tout-à-coup des entrailles d'un volcan.

Alors ſe fit ce carnage mémorable des Maures, preſſés entre les deux troupes de Chrétiens ſur un terrein où les Chrétiens étoient ſeuls exercés. Ce fut une pitié de les voir, les uns percés par les épées, les autres aſſommés par les cailloux & les bâtons, rouler & tomber ſur les pointes de rochers & dans le baſſin que formoit la rivière au bas de la grotte, où ceux qui n'étoient pas morts achevoient de mourir.

Mais les mourans étoient remplacés par l'inépuiſable colonne qui couvroit l'étroite vallée Les Chrétiens ne pouvoient ſuffire à tuer tant de Sarraſins, qui ſe ſuccédoient & qui devoient ſe

ſuccéder durant pluſieurs jours. Pelage le vit, & il cria: = Fuyons =. Cette fois, les nobles Vaillans obéirent avec une gaieté qui brilloit dans leurs regards; ils dévalèrent en grande hâte, & ils vinrent ſe placer ſous une roche haute & démeſurée, qui, depuis des ſiècles, menaçoit de ſa ruine.

Tous les Maures enſemble, encouragés par cette fuite, ſuivirent les Chrétiens; l'eſpace étoit plus ouvert & circulaire au pied de cette roche, de ſorte qu'en un moment ils le couvrirent; en ce moment, la roche, qui avoit été préparée pour ſa chûte, croula comme le firmament s'écrouleroit ſur la terre; plus de Maures: calme, ſilence, un épouvantable ſilence.

Il fut bientôt interrompu par les voix des Chrétiens; ils reparurent au milieu des nuages de la pouſſière, criant: = Pelage! vive Pelage & tous ceux qu'il aime! Chriſtianiſme & liberté =.

On laiſſa les Sarraſins écraſés blanchir leurs oſſemens ſous les eaux de la rivière, qui rejette encore leurs armes, rongées de rouille, lorſque, groſſie par les neiges de l'hiver, elle remue ſes ſables & dévore ſes bords.

On rapporta Pelage & Théodebalde sur des boucliers. En arrivant sur la petite plaine devant la grotte, Théodebalde sauta du sien, & courut, avec des transports de joie, chercher les trois femmes. Il plia des feuillages dont il fit une couronne qu'il remit entre les mains de Gaudiose. Tous les mille Vaillans & les amis François élevoient leurs voix qui rouloient parmi les montagnes.

« = Qu'il soit béni par l'Espagne, le Héros! béniſſons-le de nos mains guerrières, au défaut des mains sacrées d'un Pasteur! que nos femmes & nos enfans le béniſſent dans nos cavernes de Cantabrie! que les Maîtresses le béniſſent avant que de penser à leurs Amans! que notre clairon perce les oreilles de la Morisenaille, & que tout le Christianisme s'écrie : =Pelage, Roi, Pelage, Roi des mille Vaillans! Vive Pelage! Christianisme & liberté = » !

Gaudiose avança la main pour placer la couronne sur la tête de son Roi. = O ma mère! s'écria Pelage, béniſſez aussi votre fils; & si mes amis Cantabres vous le permettent, que ce soit votre main qui me couronne aujourd'hui =. La

tendre mère éleva ſes mains tremblantes, & couronna le premier Roi d'Eſpagne.

Alors Pelage ſe précipita dans les bras de Théodebalde, qui le ſerra contre ſa poitrine, & s'écria : =Heureux l'ami de l'homme noble, ſage & vaillant ! heureux les Guerriers d'un tel Chef, la mère d'un tel fils, l'épouſe d'un tel Héros ! Hélas ! hélas ! pourſuivit-il, en regardant Ormizende, pourquoi tout ce qui lui appartient n'eſt-il pas heureux = ?

Ormizende entendit ; &, ſe noyant dans ſes larmes, elle voulut crier auſſi ; elle dit au milieu de ſes ſanglots : =Heureuſe, heureuſe auſſi la ſœur= ! Et puis, ſa voix ſe perdit (1).

(1) Tous les Hiſtoriens racontent cette première bataille avec des particularités miraculeuſes. Ils diſent que les flèches rebrouſsèrent contre les Maures qui les lançoient, & qu'une roche ſe détacha ſubitement pour les ecraſer. Le plus grand miracle, c'eſt qu'un homme ſeul, pauvre, Captif, ait inſpiré ſa confiance & ſon courage à des malheureux comme lui, & que ces malheureux, au nombre de mille, ſelon le rapport les Hiſtoriens, aient commencé leur conquête contre toutes les forces de l'Afrique.

Comme nous gardons en France l'épée de Charlemagne, les Eſpagnols gardent l'épée de Pelage, avec celles de Roland, de Bernard & du Cid.

ROMANS ÉTRANGERS.

HISTOIRE DE MARIE DANKELMAN,

Tirée des Papiers Anglois.

L'HISTOIRE que nous présentons au Public servira à prouver qu'il y a des espèces de victimes du malheur, qui semblent être prédestinées pour souffrir. On ne peut guère rendre raison de cette sorte de fatalité; ce sont des secrets impénétrables qu'il est impossible d'approfondir. Toute l'Angleterre a été témoin de cette déplorable aventure, & la France, sans doute, partagera son attendrissement en faveur de la malheureuse Marie Dankelman Il n'est point d'ennemis pour les cœurs sensibles, & tout le monde donnera des larmes au sort d'une infortunée qui n'avoit point mérité des épreuves aussi cruelles.

Il y a environ un an qu'une très-jeune personne arrive, à onze heures du matin, à un petit Village situé près de Bristol : ses premières expressions furent pour demander un peu de lait ; tout ce qui se trouva de monde dans la Ferme l'entouroit, comme saisi d'admiration. En effet, on ne peut se figurer la beauté de cette charmante créature ; rien de si intéressant, de si rempli de grâces, de si touchant : son habillement, le son de sa voix, tout annonçoit en elle une Etrangère. On pouvoit soupçonner qu'elle étoit Allemande ; elle paroissoit enveloppée dans un profond chagrin : c'étoit l'image même du malheur. Cependant il ne lui échappoit aucune plainte, & l'on voyoit même qu'elle ne cherchoit point à exciter la compassion. Le peu de paroles qu'elle fit entendre, achevèrent de fortifier l'intérêt qu'elle avoit inspiré. Il étoit aisé d'appercevoir qu'elle avoit reçu une excellente éducation. Elle mettoit souvent la main à son front, & ne savoit

où poser sa tête. Le soir, elle tira quelques pièces de monnoie de sa poche, & demanda à passer la nuit dans l'étable. Quelques Dames, instruites de cette aventure, accoururent auprès de cette jeune infortunée, & la pressèrent de choisir une demeure plus convenable; on lui fit même comprendre qu'on lui épargneroit cette dépense. Elle refusa avec politesse ces offres obligeantes, & s'obstina, malgré toutes les sollicitations, à rester dans l'étrange asyle qu'elle avoit adopté. Quelques brins de mauvaise paille lui servirent de lit: elle vivoit de pain grossier & de lait. C'est en vain qu'on imagina une infinité de moyens de lui faire rompre un silence morne & accablant; elle demandoit comme une faveur très grande qu'on la laissât seule. Un des spectateurs, plus curieux que les autres, s'étoit glissé dans l'étable; il la vit jetter les yeux de tous côtés, ensuite prendre dans son sein une lettre qu'elle arrosa de ses larmes; elle tournoit ses regards vers le Ciel, portoit sa main sur son cœur, puis tomboit dans un accablement mortel.

L'Inconnue passa plusieurs jours dans cette situation; elle alloit se promener souvent près de quelques arbres contigus au cimetière: elle y entra même plusieurs fois. On la voyoit considérer avec une sombre attention ce terme des destinées humaines, & ramasser des ossemens épars: on eût dit qu'elle cherchoit à se familiariser avec ce lugubre spectacle. Enfin, sa santé dépérit; elle ne quitta plus l'étable. Le Maître de la Ferme la pria inutilement de partager la chambre de sa femme. On avoit saisi une singularité; elle sembloit s'irriter à l'aspect d'un homme: elle supportoit beaucoup mieux la présence des personnes de son sexe. Cette créature, si digne de pitié, touche au moment de sa destruction. On fait venir des Médecins, qui veulent l'interroger sur la cause de sa maladie. Elle ne rend aucune réponse, rejette tous les remèdes, distribue à l'enfant du Fermier quelqu'argent qui lui restoit, & expire, à l'instant qu'elle s'efforçoit de déchirer la lettre qui étoit cachée dans son sein. Une Dame qualifiée, qui avoit une maison de campagne dans le Vil-

lage, s'empare de cet écrit. Voici ce qu'il contenoit; la malheureuse Etrangère l'adressoit à l'auteur de ses jours.

« = Monsieur & honoré père:

Comme je présume que je n'aurai jamais le bonheur de vous revoir & d'embrasser vos genoux, j'ai pris le parti de vous écrire; ce sont mes larmes mêmes que je vous envoie. Si j'ai commis des fautes, & assurément j'en ai beaucoup à me reprocher, je ne suis peut-être que trop punie : oui, mon père, ma misérable situation exciteroit votre pitié. J'ai cru que ma belle-mère me voyoit avec des yeux prévenus; que vous me retiriez votre tendresse; qu'en un mot, je n'étois plus votre fille chérie. Remplie de cette idée qui me tourmentoit, j'ai osé concevoir un projet... C'est-là la source de mes égaremens, de mes malheurs; voilà ce qui m'a rendue coupable à vos yeux, aux miens propres, & ce que je ne me pardonnerai jamais. J'ai pu donc enfin manquer à mon devoir, à l'honneur, au Ciel, me résoudre à quitter la maison paternelle, à

fuir loin de vous, loin de ma famille. J'ai perdu en un instant le fruit de mon éducation, de vos sages entretiens; votre fille, mon père, n'a plus été digne de vous appartenir. J'ai marché de fautes en fautes, d'infortunes en infortunes; j'ai foulé aux pieds ma naissance, la dignité de mon ame: je suis venue m'abaisser chez la Baronne de Schub au rang de Domestique. Mais étois-je flétrie de la véritable humiliation? j'avois encore ma vertu. C'est ici, mon père, que mon cœur se brise, que mes pleurs coulent en abondance; c'est ici que je me voile le visage, que je voudrois me cacher à moi-même, en vous présentant ces tableaux. La Baronne avoit un fils...; ce monstre est le séducteur le plus dangereux: il employa toutes les ruses; il tendit tous les piéges que son sexe sait si bien préparer au nôtre. Vous le dirai-je? hélas! il prodigua les sermens; il promit de m'épouser, aussi-tôt qu'un oncle octogénaire, dont il attendoit une immense succession, auroit fermé les yeux. J'eus la foiblesse de le croire, & j'avois celle de l'aimer; enfin, votre fille,

entraînée par un Génie ennemi, éblouie par des paroles artificieuſes, s'oublie, ſe dégrade, ſe déshonore. Plus de vertu, plus d'innocence, mon père! & quand ce bien nous eſt enlevé, qui peut nous dédommager de ſa perte! tous les regrets, tous les remords, ne ſont plus que des déchiremens d'ame inutiles! Il n'eſt que la mort qui puiſſe mettre fin à ce ſupplice intérieur: auſſi, tous mes vœux ſont-ils pour être débarraſſée d'une exiſtence qui m'eſt inſupportable. Je ſuis donc l'épouſe du ſcélérat, ſans en avoir le nom; il ſavoit qui j'étois, que notre alliance n'avoit rien de diſproportionné, qu'en un mot mon extraction répondoit à la ſienne. Je ne parle point de mon fol amour; je n'atteſterai point l'ardeur, la pureté de mes ſentimens: car l'aveuglement eſt attaché au crime; on ſe fait même une vertu de ce qu'il y a de plus condamnable & de plus vicieux. Ce n'étoit pas aſſez de m'être jettée dans les bras du ſéducteur, j'allois être mère. Moi, donner la vie, quand je ne pouvois faire ce préſent qu'accompagné de l'opprobre! La Nature n'avoit

pas perdu entièrement ſes droits ſur mon cœur. Je ſens tout ce qu'impoſe l'amour maternel ; je repréſente au barbare, qui me l'a fait connoître, cet amour qui manifeſtoit ma honte, je repréſente qu'il n'eſt qu'un moyen de me ſauver du déshonneur, qu'il faut qu'à l'inſtant même nous allions à l'autel. = Si la tendreſſe ne peut vous y conduire, lui dis-je, ſi l'intérêt de la mère vous trouve inſenſible, enviſagez du moins la créature infortunée qui va voir le jour. N'êtes-vous ni Amant ni époux ? ſoyez père ; ce ſentiment ſacré eſt imprimé dans tous les cœurs : les bêtes féroces même en ſont ſuſceptibles ; il n'y auroit que vous, que vous ſeul dans la Nature qui vous refuſeriez à la ſenſibilité paternelle= ! L'inhumain paroît touché de mes plaintes : cependant je lui voyois un air déconcerté ; la perfidie..., elle coûtoit à ſon cœur. Effectivement, on ne peut être criminel à ce point, ſans éprouver des combats. L'époque eſt fixée où nous devions nous marier en ſecret ... Mon père, mon père, aurai-je la force de vous tracer ces hor-

reurs ! J'attendois le moment de cette union ſi deſirée ; il étoit venu : j'étois, ſans le ſavoir, une victime parée pour le plus affreux des ſacrifices. On entre dans ma chambre ; ce n'eſt point mon époux, ce ne ſont pas ſes amis qui devoient nous ſervir de témoins : c'eſt une troupe de Satellites armés, qui m'entraîne par un ordre de la Juſtice, qui me plonge dans un cachot, qui m'y charge de fers. Vingt portes d'airain ſont fermées ſur moi : une pierre, une froide pierre eſt mon lit, & tous ces coups m'ont frappée en un inſtant !

Je reprens mes ſens ; je regarde autour de moi, à la pâle lueur d'une lampe ſépulcrale : je porte mes mains ſur tous mes membres ; je doute ſi je veille, ſi j'exiſte. Mon premier mouvement eſt de réclamer la Bonté divine : = Mon Dieu ! m'écriai-je, ô mon Dieu ! quel crime ai-je commis ? & de quoi me puniſſez-vous ? De quoi me puniſſoit le Ciel ! Ah, mon père, je n'étois que trop coupable ! Cependant je m'interrogeois ; il me ſembloit que cet événement fût un ſonge affreux, inexplica-

ble. On m'en retire, de ce ſonge cruel, & le réveil eſt vingt fois plus terrible. Un Officier de Juſtice eſt introduit dans ma priſon; auſſi-tôt je m'écrie: = O vous, qui que vous ſoyez, apprenez-moi, par pitié, ce qui a pu m'enſevelir dans cette horrible demeure? de quoi m'accuſe-t-on? = De quoi? répond avec dureté cet homme; il vous convient bien de faire une pareille demande! ne le ſavez-vous pas? ajouter l'audace au vol! = Au vol! de grace, expliquez-vous, expliquez-vous. Quel mot! = Penſez-vous que nous ſerons le jouet de vos artifices? Vous ne devez pas ignorer que le larcin, dans les gens de votre état ſur-tout, eſt un crime digne de mort. Vous avez forcé une caſſette appartenante à Madame la Baronne de Schub, & vous lui avez volé un diamant...; on l'a trouvé dans vos effets. = Un diamant! voler! moi = ! Je ne puis prononcer que ces paroles; je tombe, j'embraſſe cette pierre ſi ſouvent trempée de mes larmes. = O mon Dieu! en eſt-ce aſſez? en eſt-ce aſſez = !

Depuis ce moment affreux, quelle

révolution s'eſt faite en moi ! c'eſt votre fille, mon père, qui eſt accuſée de la plus infamante des baſſeſſes ! Moi, être au nombre de ces miſérables ! .... moi, traînée à un échafaud !

Je refuſe toute nourrîture ; il n'y avoit que la mort qu'en cet état je puſſe deſirer. Je n'exiſtois preſque plus ; je ne ſouffrois plus, tant mon malheur m'avoit accablée.

Un Miniſtre conſolateur de notre ſainte Religion s'offre à ma vue ; c'étoit un Vieillard vénérable, dont la phyſionomie annonçoit une ame ſenſible. = Ange du Ciel, m'écriai-je, venez à mon ſecours ; venez recueillir mon ame expirante : ne parlons plus que de Dieu ; laiſſons-là les hommes, & cette terre, le ſéjour des abominations =.

J'épanche mon ame affligée dans le ſein de cet Interprète des vérités céleſtes ; il ſait mes fautes, mes malheurs. Je l'inſtruis de ma ſituation ; je porte le fruit de ce déteſtable amour, la ſource de mes horribles égaremens & des peines les plus cruelles ; je ne demande plus qu'à mourir. Auſſi-tôt il m'interrompit.

=Vous me paroiſſez attachée à la Religion, vous connoiſſez ce qu'elle nous enſeigne, & vous cherchez à vous procurer la mort! & cette miſérable créature que renferme votre ſein, vous ſa mère, vous formez le deſſein de la détruire! Dieu ne vous interdiroit pas la liberté d'attenter à vos jours: la Nature, la Nature ne ſe récrie-t elle point dans votre ame? ne vous preſſe-t-elle pas de vivre pour donner la naiſſance à ce malheureux enfant? = Eh bien! homme reſpectable, & le ſeul qui puiſſiez avoir quelqu'empire ſur moi, dites, que faut-il que je faſſe? = Attendre en paix votre jugement; l'innocence eſt inébranlable, la vérité doit vous raſſurer. S'il arrivoit que la calomnie prévalût, levez les yeux au Ciel; c'eſt-là qu'eſt votre vengeur, votre appui, le Juge incorruptible. Regardez tout ceci comme un ſonge effrayant, qui vous perſécute; vous parviendrez au réveil, & vous recevrez la récompenſe de votre réſignation. Croyez-moi: il eſt toujours des eſpérances conſolantes pour la vertu; c'eſt au crime à ſe laiſſer abattre.

tre. = Mais ma réputation, mon honneur ! . . . = Je vous le dis, n'enviſagez point la terre; que vous importe ce que le monde appelle réputation, opinion, jugement? c'eſt à celui qui ſeul lit dans les cœurs, à vous juger, à vous rendre la juſtice qui vous eſt due; il eſt éternel, immuable, cet arrêt qu'il prononce. Encore une fois, jettez-vous dans le ſein de Dieu, & voyez d'un œil tranquille les événemens d'ici-bas =,

Que j'éprouvois combien la Religion eſt ſecourable ! Les paroles de cet organe du Ciel même apportoient dans mon ame affaiſſée un ſoulagement que je n'avois point encore reſſenti. Je ferai, ô mon digne conſolateur, tout ce que vous m'ordonnerez; je ſupporterai la vie; je me ſoumettrai à tout. Que Dieu me voie & me juge = !

O mon père, expoſerai-je à vos yeux ces horribles images? Je ſuis traînée, comme une criminelle, aux pieds des Juges iniques de la terre; la foudre n'écraſeroit pas davantage un malheureux qu'elle auroit frappé. J'entends. . .; on me lit un tiſſu d'accuſations; enfin, je

suis reconnue, par ces monstres d'injustice, *coupable de vol.* C'est en vain que je réponds par mes larmes : hélas ! je ne pouvois que pleurer ; c'est en vain que je m'écrie que je suis innocente : on ne m'écoute point ; on me condamne, mon père, on me condamne. J'avois été confrontée à d'infames Domestiques vendus à leurs indignes Maîtres ; ils m'avoient terrassée sous le poids de leurs artificieuses calomnies. Oui, mon arrêt est prononcé, & je dois subir . . . . . Mon père, je ne nommerai point cet affreux, ce honteux supplice . . . . . O Ciel ! l'avois-je mérité ! & jugez ce que je devois souffrir ; j'avois aimé, peut-être aimois-je encore le monstre qui me perçoit le cœur de tant de coups !

On croit m'offrir quelqu'adoucissement dans ma situation, en m'annonçant que l'exécution de ma sentence est suspendue en faveur de l'état où je me trouvois. On desireroit seulement, pour la satisfaction des Juges, que je fisse un aveu auquel, jusqu'alors, je m'étois refusée. On voudroit aussi avoir des lumières sur ma naissance, sur mon Pays,

ſur mes parens. Non, jamais, jamais on n'aura la moindre clarté ſur ces choſes; n'eſt-ce pas aſſez, barbares, de me déshonorer, quand on me condamne, qu'on m'aſſaſſine injuſtement? Ah! du moins j'épargnerai cet opprobre à ma vertueuſe famille; mon père, mon père n'entrera point dans la tombe ſouillé d'une ignominie. Allez, le Ciel me vengera; on connoîtra mon innocence.

Je refuſe donc abſolument de donner les éclairciſſemens qu'on exigeoit. Le miſérable auteur de ma ruine ſavoit bien que ma condition étoit égale à la ſienne; mais j'avois toujours eu la précaution de lui céler mon nom véritable: il ſembloit que je préviſſe le ſort cruel que j'eſſuyois.

Quelques larmes encore me reſtoient; je les laiſſois couler ſur cette pierre inſenſible, où, ſans la voix de Dieu, ſans celle de la Nature, je me fuſſe briſé la tête. Je m'abandonnois aux accablantes réflexions, le fruit d'un ſemblable malheur. J'ai encore quelque temps à vivre, c'eſt-à-dire, à ſouffrir, & pourquoi ne ſuis-je pas délivrée du fardeau

d'une odieuſe exiſtence ? pour donner la vie à une miſérable créature, qui, même avant que de naître, eſt réſervée à la plus horrible infortune.

Cet Eccléſiaſtique charitable, le ſeul ami qui parût m'être reſté dans le monde, venoit ſouvent me viſiter ; ſes entretiens, pleins d'onction, adouciſſoient mes maux.

J'entends, au milieu de la nuit, ouvrir la porte de ma priſon. A la foible lueur de ma lampe, j'entrevois un homme, enveloppé d'un manteau ; il ſe découvre, ſon viſage m'étoit inconnu. = Vient-on, m'écriai-je, m'annoncer la mort ? c'eſt l'unique faveur que j'implore de la pitié humaine =. L'Etranger fait quelques pas, & s'approche de moi : = Malheureuſe victime de nos Loix, non, ce n'eſt point la mort que je vous apporte : je vole à votre ſecours ; l'homme a fait taire la ſévérité, ou plutôt la cruauté du Juge. Je ſuis du nombre des Magiſtrats qui ont été forcés de vous condamner : les formes judiciaires dépoſent contre vous ; elles ont dicté votre arrêt : mais la vérité m'a éclairé ; je ſuis

instruit des véritables causes de votre malheur, & la fatalité veut que je ne puisse produire & faire valoir des preuves qui ne sont évidentes que pour moi seul. J'ai développé tout le tissu des horreurs qui vous ont soumise aux rigueurs de la Justice. Apprenez des faits dont je suis moi-même épouvanté. La mère de votre Amant a su la passion de son fils pour vous, la promesse qu'il vous avoit faite de vous donner sa main : cette nouvelle a excité son ressentiment, d'autant plus vif, qu'elle avoit la parole d'une Dame de la plus haute qualité, & d'une richesse immense ; sa fille, en un mot, devoit épouser le Baron, & vous étiez un obstacle insurmontable à ce mariage, si fort desiré des deux mères. Madame Schub a d'abord conjuré, menacé son fils ; enfin, elle l'a amené au point de vous abandonner à toute sa méchanceté : il s'est contenté de gémir, de verser des larmes sur votre sort =. J'interromps : = Le cruel ! s'il m'eût aimée, auroit-il souffert qu'on outrageât ainsi une infortunée, qui n'a commis d'autre crime que d'avoir été trop

crédule = ? L'Inconnu reprend : = C'eſt elle ; c'eſt cette femme abominable qui a trouvé moyen de corrompre ſes Domeſtiques, de leur faire dépoſer qu'ils vous avoient vu forcer une caſſette, en enlever un de ſes diamans : c'eſt elle qui vous a, pour ainſi dire, conduite aux pieds de l'échafaud, & l'on n'attend que le moment de vos couches pour exécuter un arrêt auſſi injuſte que barbare. Votre innocence enfin m'eſt prouvée. C'eſt donc à ce titre que je me ſuis introduit en ces lieux; j'ai arrangé les choſes de façon que les portes de cet aſyle du crime vous ſont ouvertes : fuyez avec un homme qui m'eſt attaché, & qui vous conduira juſqu'à la frontière. Voici une bourſe que je vous prie d'accepter ; vous me rendrez cet argent, ſi la fortune un jour vous eſt plus favorable... = Que je fuie, Monſieur ! c'eſt au crime à uſer de cette liberté ; je n'ai rien à me reprocher, & j'attendrai le ſupplice qu'on me prépare, avec cette tranquillité qui me convient. Monſieur, je ne ſuis point coupable. = Je le ſais; j'en ſuis même convaincu, me

répond ce mortel si bienfaisant : c'est pour cette raison que je vous engage à fuir. Dans quelque temps, on pourra revoir votre procès ; d'ailleurs, songez que votre vie n'est point à vous ; elle appartient à Dieu, à cet enfant que vous allez mettre au monde. Profitez donc de mes offres, & saisissez le parti que je vous propose =.

Soit que la crainte de subir une mort ignominieuse me conduisît, soit que je ressentisse déjà ce qu'exige l'amour maternel, je cédai aux conseils de cet homme respectable ; je pris la somme qu'il me présentoit, en lui disant que c'étoit une dette sacrée que je contractois. Je vous laisse, ô mon tendre père, le soin de l'acquitter. Ce généreux bienfaiteur s'appelle Liberst ; il est, au reste, très-connu dans cette Ville, qui a été le théâtre de mes calamités. Je partis. Mon Guide, conformément aux ordres qu'il avoit reçus, me quitta sur la frontière.

A peine fus-je à l'abri du danger, que je me prosternai devant ce Ciel qui me protégeoit si visiblement. Je continuai ensuite ma route, sans trop savoir

où je portois mes pas; je me traîne jusqu'à un petit Village dans le Duché de Clèves. Je me mets en pension chez une pauvre femme, dont les attentions m'avoient prévenue en sa faveur. Là, je n'aspirois qu'après le moment de donner le jour à une misérable créature, qui, renfermée dans mon sein, devoit se ressentir de mes peines. Il n'étoit qu'assoupi, le Génie cruel qui m'avoit tant persécutée!

On faisoit, dans le District de Clèves, la recherche d'une femme accusée d'avoir empoisonné son mari; par une fatalité inconcevable, dont je ne cessois d'être la victime, les soupçons s'arrêtent sur moi. Mon Hôtesse accourt, toute effrayée, me dire que des Officiers de Justice, avec des Soldats, entourent sa maison. = Si c'est vous, poursuit-elle, que l'on cherche, tâchez de vous sauver; vous m'avez inspiré tant de pitié & d'attendrissement, que je ne saurois me résoudre à vous laisser arracher de cette maison =. A chaque mot qu'elle proféroit, mes alarmes augmentoient. Je ne doute point que ce ne soit des

Emissaires envoyés par ces misérables qui avoient rendu un jugement si inique. L'effroi se peignoit sur mon visage: l'innocence annonçoit le trouble & la crainte, qui sont le partage du crime. L'Hôtesse enfin est assurée que je suis l'objet de ces poursuites. Elle reprend: = Quoique vous soyiez criminelle, je ne puis vous livrer à la punition que vous paroissez mériter; sauvez-vous, sauvez-vous =. Je ne dis que ces mots: = Moi, criminelle! hélas! le Ciel sait que je n'ai rien à me reprocher, que d'avoir été trop sensible = !

Cependant je me dispose à prendre la fuite; je m'échappe par une porte qui donnoit sur la campagne: je vais tomber aux pieds d'un arbre, abandonnée à toute l'horreur de mon sort, & prête à succomber de faim, de douleur, n'attendant qu'à fermer les yeux pour jamais. Le sommeil avoit surpris mes sens; je me réveille, saisie d'un nouvel effroi. Des Satellites m'enchaînoient les mains, en disant: = Enfin, nous l'avons trouvée, cette misérable qui pensoit nous échapper = ! Il ne m'est pas possible

d'exprimer tout ce qui ſe paſſa en mon ame ; je n'avois ni l'uſage de la voix ni celui des larmes ; je ployois ſous mon affreuſe deſtinée, ſans avoir la force de me plaindre : me voilà donc replongée encore dans le repaire du crime. Je parois devant des Juges ; on me lit les chefs d'une accuſation à laquelle je ne puis nullement répondre. Mon ſilence eſt regardé comme une preuve de conviction ; je ſuis ramenée à mon cachot. C'eſt dans cette effroyable demeure que ma ſenſibilité prend un nouveau caractère, que je deviens mère : je donne le jour à un fils. La malheureuſe créature !.... dois-je en rendre graces à la Providence ? Oui, ſans doute, c'eſt un bienfait dont je lui ſuis redevable. Quel affreux préſent faiſois-je ! La malheureuſe créature ſemble rejetter ce don de la vie ; elle expire quelques momens après ſa naiſſance. Je retrouve encore des larmes pour la pleurer ; j'ai tous les ſentimens de l'amour maternel : hélas ! je n'eus pas long-temps le titre ſacré de mère !

Enfin, mon père, la femme criminelle qui avoit occaſionné mon injuſte dé-

tention, eſt découverte, & l'on me rend la liberté. Une Dame Angloiſe, qui eſt inſtruite de mes malheurs, m'emmène avec elle; je l'accompagne dans ſa Patrie. Elle devoit me faire oublier mes infortunes, ou du moins les adoucir. Nous étions près de Briſtol: elle tombe malade, la petite-vérole ſe déclare. Ce n'étoit pas à moi, qui volois au-devant de la mort, à craindre ce qui pouvoit me la procurer; d'ailleurs, je n'enviſage que le danger qui menace ma Bienfaitrice. Je lui prodigue tous mes ſoins; elle meurt dans mes bras, ſans avoir eu le temps de réaliſer ſes promeſſes: elle étoit dans l'intention de m'aſſurer une penſion.

Privée de tout, & même de l'eſpérance, ſur le point de céder à la misère qui me preſſe dans une étable, oui, mon père, dans une étable, & prête à mourir, ſans avoir eu la conſolation d'embraſſer vos genoux, loin de vous, loin de ma famille, dans un Pays étranger, ayant en horreur l'exiſtence, ne pouvant ſupporter la vue de ces monſtres qui s'appellent hommes, le cœur briſé de repentir d'avoir encouru tout votre reſ-

ſentiment : tel eſt mon ſupplice ! Quoi ! je ne recevrai point votre bénédiction ! Si vous veniez en ces lieux, accordez-moi quelques larmes ; quelques larmes, mon père ! c'eſt tout ce que j'oſe implorer de votre tendreſſe : ces pleurs pénétreront juſqu'à moi ; &....

Cette infortunée créature en étoit reſtée à ces mots. Il faut croire que la mort l'avoit ſurpriſe au moment qu'elle comptoit achever cet écrit, & le faire parvenir à ſon père. La Dame qui poſſédoit cette Lettre ne pouvoit que donner des pleurs à la mémoire de cette triſte victime d'une fatalité inconcevable. Quelques mois après, on lui vient annoncer la viſite d'un Etranger, qui paroiſſoit livré au plus affreux déſeſpoir ; elle voit entrer un jeune homme, qui en effet s'abandonnoit à l'emportement de la plus vive douleur : = Madame.... Madame, je ſais que vous avez un écrit entre vos mains.... daignez me le communiquer...Apprenez que je ſuis ce miſérable, la première cauſe de la mort de la plus adorable des femmes.... = Comment, Monſieur,

vous feriez.... = Oui, je suis le complice du crime le plus abominable; vous êtes instruite de la source de mes forfaits & de mes peines : j'ai été assez lâche, assez barbare pour obéir aux suggestions de ma mère ; j'ai souffert, Madame, que la vertu fût immolée à la calomnie. Je suis informé de tout. Ma mère est morte déchirée par les remords; & je venois, je me hâtois de réparer nos crimes. Mon dessein étoit d'épouser, en ces lieux même, cette femme si vertueuse, si digne de compassion, qui a toujours été la maîtresse de mon cœur, &.... L'on m'a tout révélé ; elle n'est plus, & est morte en proie à la misère : j'avois couru me jetter aux pieds de son père, dont le nom enfin m'étoit connu ; il m'accordoit sa fille ; j'aspirois à lui faire oublier le plus noir des attentats.... Je ne la verrai donc plus ! elle a perdu la vie en m'accusant, en me détestant ! Et je les mérite, tous ces coups = !

Le jeune homme, en disant ces paroles, versoit un torrent de larmes. Ses sanglots, ses cris redoublent, à la

lecture de la Lettre que la Dame remet dans ses mains ; il étoit si pénétré de repentir & de douleur, qu'il inspiroit la pitié. Il veut qu'on le conduise au lieu où sa malheureuse Amante a été inhumée : il embrasse la pierre qui couvroit le cercueil, l'inonde de ses pleurs. Il n'en reste point à ces témoignages de son désespoir ; il demande qu'on lui ouvre la fosse : il obtient, à force de prière & d'argent, cette espèce de faveur qu'on lui avoit d'abord refusée. A peine a-t-il apperçu les tristes restes de la plus malheureuse des femmes, il s'y précipite, il s'y attache, en jettant des cris lamentables. On ne peut l'arracher à ce spectacle hideux. Il répète vingt fois : = Voilà donc mon ouvrage ! innocente victime ! c'est moi qui t'ai plongée dans cette fosse = ! Il perd l'usage de ses sens : alors on le retire de cet endroit. Il reprend la connoissance ; il s'écrie : = Quoi ! barbares, vous m'avez ôté de ce lieu où je voulois rendre mon dernier soupir ! qu'on m'y ramène ! qu'on m'y ramène = ! Il meurt enfin dans le délire, ne pronon-

çant que le nom de l'infortunée dont il a fait tous les malheurs. Ses dernières volontés furent qu'on lui fît partager sa sépulture ; & il instituа son héritier le père de cette femme, que sa lâche complaisance pour les injustices de sa mère avoit conduite au tombeau.

ROMANS D'AMOUR.

L'HISTOIRE ET LES AMOURS DE SAPHO DE MYTILÈNE.

Paris, chez Musier, 1724.

L'Abbé Lenglet cite un Roman intitulé *Sapho*, Ouvrage d'une femme, & imprimé à la Haie en 1695. Celui dont nous allons parler n'a nul rapport avec celui-là, qui porte encore pour titre l'*Heureuse Inconstance* Le nôtre, imprimé il y a cinquante-huit ans, est le coup d'essai d'un jeune homme, qui dit, dans sa Préface, qu'il a sûrement eu plus de plaisir en faisant son Roman, que ses Lecteurs n'en auront à le lire. Il est certain qu'il y a beaucoup de choses qui se ressentent trop de la jeunesse; mais on y trouve aussi de la chaleur, de l'intérêt & de l'instruction.

SAPHO a laiſſé une réputation très-brillante du côté des talens, mais un peu équivoque du côté des mœurs. Elle naquit à Mytilène, environ ſix cents ans avant J. C. : ſon père ſe nommoit *Andronyme*, & ſa mère *Cléis*. Tous les Auteurs qui ont parlé d'elle, vantent ſes cheveux de couleur hyacinthe, ſon front blanc & poli comme l'ivoire, ſes yeux pleins de feu & d'un bleu céleſte : mais ils vantent bien plus encore ſon ame ardente, & ſon talent divin pour la Poëſie. On ſait qu'elle eſt l'inventrice d'une meſure de vers très-agréable, appellée *Saphique*, de ſon nom : meſure que les Romains, & ſur-tout Horace, ont tranſportée avec ſuccès dans la Langue Latine.

Sa conduite fut long-temps exempte de tout ſoupçon. Dès la première jeuneſſe, elle avoit établi, dans ſa maiſon & ſous les yeux de ſes parens, une ſorte d'Académie, où les jeunes Amateurs & les jeunes Amatrices de la Poëſie étoient

indiſtinctement admis. On chantoit à l'envi tous les Dieux dans cette brillante Aſſemblée, mais principalement l'Amour & ſa mère. Tout en chantant ces deux dernières Déités, on ſe remplit ſi bien du ſujet, qu'on en reſſentit inſenſiblement tous les feux. C'étoit Sapho qui les inſpiroit. Déjà elle avoit pluſieurs Adorateurs. Sa Pièce ſur l'*Amour Captif*, captiva d'abord *Cercala*, fils d'un riche Négociant de l'Iſle d'Andros. Un Négociant, dans une Monarchie, n'excite que trop ſouvent l'injuſte mépris de la Nobleſſe hautaine. Il n'en étoit pas ainſi dans les fameuſes Républiques de la Grèce. Solon, Légiſlateur d'Athènes, ne fournit aux dépenſes de ſes voyages que par le Commerce; & Platon, à qui l'Antiquité a donné le nom de *Divin*, ne vécut en Egypte que du gain qu'il faiſoit ſur les huiles. La profeſſion de Cercala n'eut donc rien de choquant aux yeux de la belle Mytilénienne; & ſa figure fit ſur elle une impreſſion victorieuſe.

Elle l'épouſa, & en eut une fille, qui fut nommée Cléis, comme ſon aïeule. Les couches de Sapho furent l'occaſion

d'une jolie Ode, dans laquelle on suppose tout l'Olympe partagé sur le sexe que devoit avoir l'enfant. Les Muses vouloient un garçon; les Graces une fille, afin de ne pas être éternellement condamnées au nombre de trois; Minerve vouloit aussi une fille, qui pût la remplacer dans le monde par la science; Vénus forma le même vœu, afin d'avoir son image sur la terre, quand elle auroit envie de remonter au Ciel.

« Jupiter, par un doux sourire,
» Annonce de Vénus le triomphe certain;
» Quoi que les Muses puissent dire,
» Rien ne change l'arrêt formé par le Destin;
» L'Amour victorieux en tressaille de joie.
» Une fille paroît; Vénus, en la voyant,
» Dit: C'est une autre Grace, & Jupiter l'envoie
» Pour faire de ma Cour le plus bel ornement ».

Sapho aimoit tendrement son époux; mais son bonheur ne fut point durable. Cercala équipa quelques navires, dans le dessein de parcourir les Isles de la mer Egée, pour pénétrer de-là en Asie. Il se mit en mer, & mourut dans le cours de ce long voyage.

La jeune veuve, avec une ame si vive, est désespérée de cette perte; sa vue s'égare, un froid mortel s'empare de son corps. En vain la respectable Cléis & le sensible Andronyme tâchent de la consoler, en lui montrant sa fille; la vue de cette enfant, qui étoit le portrait vivant de Cercala, ne fait qu'ajouter à sa peine.

Plusieurs années se passent, & l'affliction de Sapho est toujours la même.

Deux hommes, dont les noms glorieux sont parvenus jusqu'à nous, *Alcée* & *Stéchicore*, rivaux de la belle Mytilénienne dans la Poësie lyrique, ne purent s'empêcher de soupirer pour elle, & de tâcher de lui faire oublier Cercala. Ce fut pour elle que le premier inventa le vers Alcaïque, si harmonieux & si goûté d'Horace; ce fut pour l'attendrir que le second employa cette énergie & cette passion qui caractérisoient ses vers*.

* Horace, imitateur de ces deux grands Poëtes, a exprimé, avec sa précision & sa vérité ordinaires, la manière qui les distingue: l'un faisoit entendre

Mais les vers n'ont plus de charmes, quand on eſt bien malheureux.

Un troiſième Adorateur entra en ſcène. C'étoit Didaſcalus, eſpèce d'original, fort ſavant & fort peu aimable; ce qui ſe rencontre aſſez ſouvent. Celui-ci fit du moins ſourire la belle Affligée par ſes ſingularités. Mais pour faire une impreſſion nouvelle ſur ſon cœur, pour lui rendre le ſentiment qu'elle avoit eu pour Cercala, c'eſt de quoi l'érudit Didaſcalus étoit bien incapable, puiſque déjà Alcée & Stéſichore avoient échoué dans cette entrepriſe.

Il n'eſt point d'éternelles douleurs, & notre Veuve affligée ſubit le ſort de cette autre Veuve fameuſe d'Ephèſe; mais pour la ſoumettre une ſeconde fois au joug d'Amour, il fallut un coup du Ciel.

Les Anciens, pour juſtifier à leurs yeux les paſſions auxquelles ils cédoient,

---

ſur ſon archet d'or des ſons plus nombreux & plus pleins, *& te ſonantem pleniùs aureo, Alcæe, plectro*; & l'autre avoit plus d'énergie & de nobleſſe: *Steſichorique graves camœnæ*, &c.

ne manquoient jamais de faire intervenir les Dieux, comme protecteurs de leurs foiblesses. C'est ce qui arriva à Sapho; elle-méme imagina la fiction suivante, dans ce dessein.

=Phaon, dit-elle, jeune Grec de Mytilène, peu séduisant d'abord, avoit pris le parti du Commerce, comme Cercala. Un jour qu'il remettoit à la voile, au Port de Chio, pour retourner dans sa Patrie, une femme, d'une beauté éclatante, l'aborde & lui dit: =Jeune Etranger, si la bonté de votre ame répond à la douceur de votre visage, vous ne refuserez pas de me conduire à Cythère; ce ne sera pas vous écarter beaucoup de votre route, & ma reconnoissance sera le prix de votre générosité=.

Un charme inconnu s'empare alors de Phaon: il conduit cette Belle à Cythère; puis, la quittant à regret, il la salue, & prend congé d'elle. «=Phaon, lui dit-elle, c'étoit pour vous éprouver que je vous ai prié de me conduire ici: Vénus, l'une des Divinités de la mer, & Souveraine du monde, pouvoit aisément revenir ici sans le secours de votre

navire. Mais vous ne me connoissiez pas; vous avez donc tout le mérite de votre générosité : en voici la récompense. Jadis je donnai Hélène au beau Pasteur de l'Ida ; en vous donnant Sapho, vous n'aurez pas à envier le sort de l'heureux Pâris. Retournez à Mytilène, le cœur de cette Belle vous y attend ; allez, & gardez-vous d'être volage = ».

Phaon arrive à Mytilène : Sapho le voit, & déjà le souvenir de Cercala est envolé de son ame. Phaon est heureux ; &, pour attester sa défaite, Sapho compose sa belle Ode à Vénus, qui est parvenue jusqu'à nous.

O Belles, pourquoi vous hâter presque toutes de couronner si promptement l'Amour ?... L'Amour ! ... imprudentes ! ce n'est pas toujours ce sentiment que vous inspirez ; c'est la volupté, ce ne sont que des desirs. Ah ! vous connoissez trop tard les traîtres qui vous subjuguent.

Phaon, oubliant bientôt le conseil que Vénus lui avoit donné de ne pas être volage, quitta Sapho : il quitta Mytilène ; &, pour se dérober à l'im-

portune passion qu'il ne partageoit plus, il alla en Sicile.

Sapho l'y suivit : = Ingrat ! lui dit-elle, tu n'échapperas pas aux Dieux, vengeurs de la perfidie ; fuis, fuis au pôle de Calisto, l'image de Sapho t'y poursuivra encore. O Phaon, pourquoi t'arracher à ce qui t'adore ? où trouveras-tu un cœur si tendre, une ame si ardente = ?

Inutile colère, vains efforts pour rallumer une flamme éteinte sans retour !

Elle écrit : l'Amour lui-même s'empare de sa plume, bien plus énergique que celle d'Ovide, qui a traduit du Grec en vers harmonieux, mais mille fois inférieurs au feu de l'original, cette même Héroïde de Sapho, que nous avons perdue (1).

Désespérée de ne pouvoir ramener le perfide ni par sa passion, ni par le charme de ses vers, on dit qu'elle voulut mourir ; on assure qu'elle prit tous les hommes en aversion ; on l'accuse de

(1) Nous ne parlons pas d'une Héroïde Françoise de Sapho à Phaon, parce que tous nos Lecteurs la connoissent.

s'être

s'être égarée au point, qu'elle s'abandonna à des goûts honteux & réprouvés par la Nature : accusation injurieuse, qu'on a voulu appuyer de l'autorité d'Horace, qui lui donne l'épithète de *mascula ;* accusation fausse cependant. Horace, par cette épithète, ne parloit que de l'énergie de ses vers.

Sapho ne mérite point une pareille réputation : sa douleur éternelle & sa mort même l'attestent. Ne pouvant plus résister à ses peines cruelles, elle quitte la Sicile ; & ayant appris que le fameux Promontoire de Leucade en Epire étoit le dernier refuge des personnes malheureuses dans leurs amours, elle prit la route de l'Epire, découvrit la hauteur de Leucade, entra au Temple d'Apollon, qui étoit à la cîme, & se prosterna aux pieds de la Statue du Dieu, en lui disant : « = Grand Apollon, tu vois une Amante bien infortunée, que tu n'aurois jamais vue dans ce Temple, si, contente de tes faveurs, elle eût toujours rendu son cœur inaccessible à l'Amour ; mais née avec un inépuisable fonds de tendresse, elle n'a pu résister aux charmes d'un perfide qui surpasse en

beauté les hommes, comme tu surpasses les Dieux; j'en porte aujourd'hui la peine.

« = J'ai vécu, &, graces à tes bienfaits, ô Dieu de Delos, mon nom vivra parmi les grands Poëtes & dans la mémoire des hommes. Il ne me reste plus qu'à couronner ma vie, & à m'illustrer encore par un noble désespoir. Mille Amans malheureux ont trouvé la fin de leurs peines dans les gouffres qui grondent aux pieds de ton Temple fatal: mais nulle femme encore n'a eu cet honneur, je l'aurai la première = ».

A ces mots, elle sort du Temple, & s'élance avec intrépidité du haut du Promontoire dans la mer. Quelques jours après, on retrouva son corps; on alluma un bûcher, on recueillit ses cendres, qui furent enfermées dans une belle urne, déposées dans le Temple d'Apollon, & mises au pied de la Statue.

Phaon ne survécut pas beaucoup à Sapho, & bientôt il fut puni de sa perfidie. Ayant voulu attenter à l'honneur d'une belle Sicilienne, il fut mis en pièces par les parens de cette fille. Sa mémoire demeura flétrie, au lieu que celle de Sapho fut toujours révérée dans la Grèce.

Les Athéniens lui érigèrent une magnifique statue, & les Mytiléniens firent frapper à sa gloire une médaille, avec ces paroles dans l'exergue : *Les Mytiléniens, fiers d'avoir eu une si illustre Concitoyenne, l'ont fait graver.*

Ce Roman, de 442 pages, est très conforme au récit de la plupart des Auteurs anciens qui ont parlé de Sapho. Le seul Athénée prétend qu'il y a eu deux illustres Grecques de ce nom, & que celle qui a fait de si beaux vers lyriques resta toujours pure, sans jamais éprouver le sentiment d'amour qu'elle a si bien peint. Il ajoute que l'autre Sapho, qui aima Phaon, & qui se précipita en effet dans la mer d'Epire, étoit, non de Mytilène, mais d'Erèse.

Quoi qu'il en soit, l'Ode à Vénus qui nous est restée de Sapho, & quelques autres Fragmens, sont bien capables de faire regretter ce qui en est perdu. On la met, sans hésiter, à côté des grands Poëtes Lyriques de la Grèce, tels que Simonide, Alcée, Stésichore, Pindare & Callimaque.

Table du Volume de Mars.

Le reste des Vaillans dans la grotte de Covadongue, & les Victoires de l'Infant Don Pelage, &c., page 4

Histoire de Marie Dankelman, tirée des Papiers Anglois, 165

L'Histoire & les Amours de Sapho de Mytilène, 192

APPROBATION.

J'AI lu, par ordre de Monseigneur le Garde des Sceaux, le Volume du mois de Mars *de la Bibliothèque des Romans*. Cet Ouvrage me paroît toujours fait pour plaire à l'imagination & aux ames sensibles, sans jamais blesser la décence. A Paris, ce 26 Février 1783.

DE SANCY.

De l'Imprim. de DEMONVILLE, rue Christine.

209728

LF.C.
B582u

Author

Title Bibliothèque universelle des romans. Vols.123-124.

DATE. | NAME OF BORROWER.

University of Toronto
Library

DO NOT
REMOVE
THE
CARD
FROM
THIS
POCKET

Acme Library Card Pocket
Under Pat. "Ref. Index File"
Made by LIBRARY BUREAU